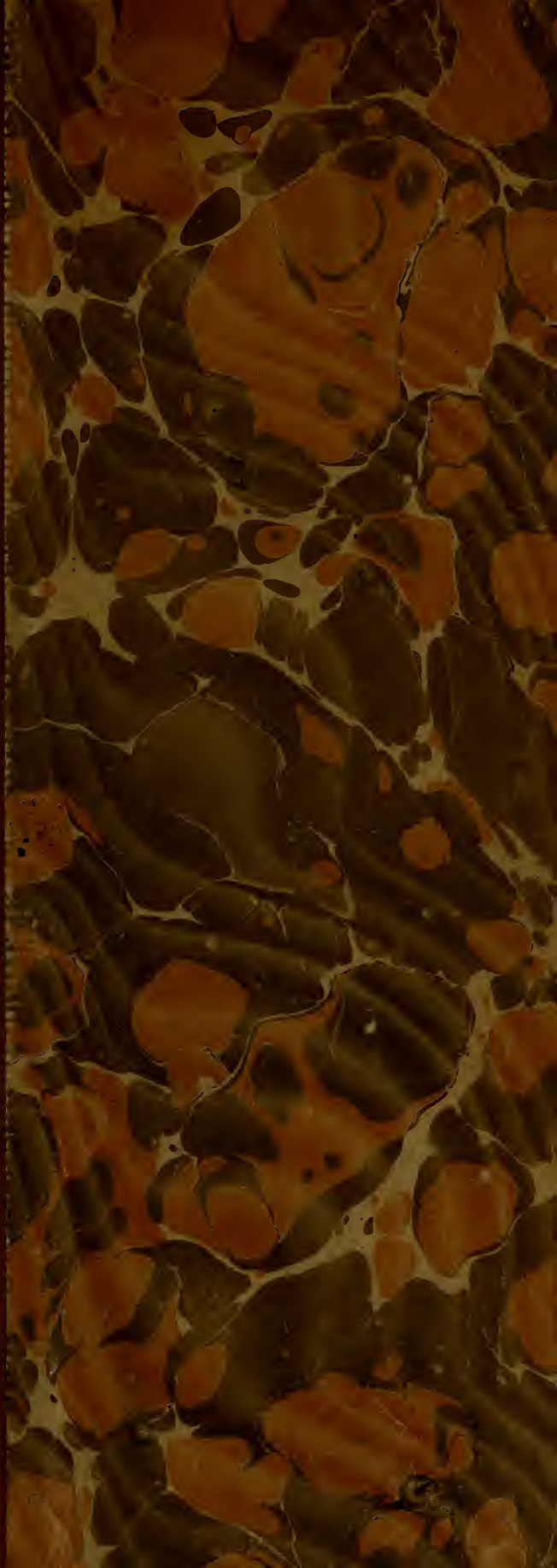
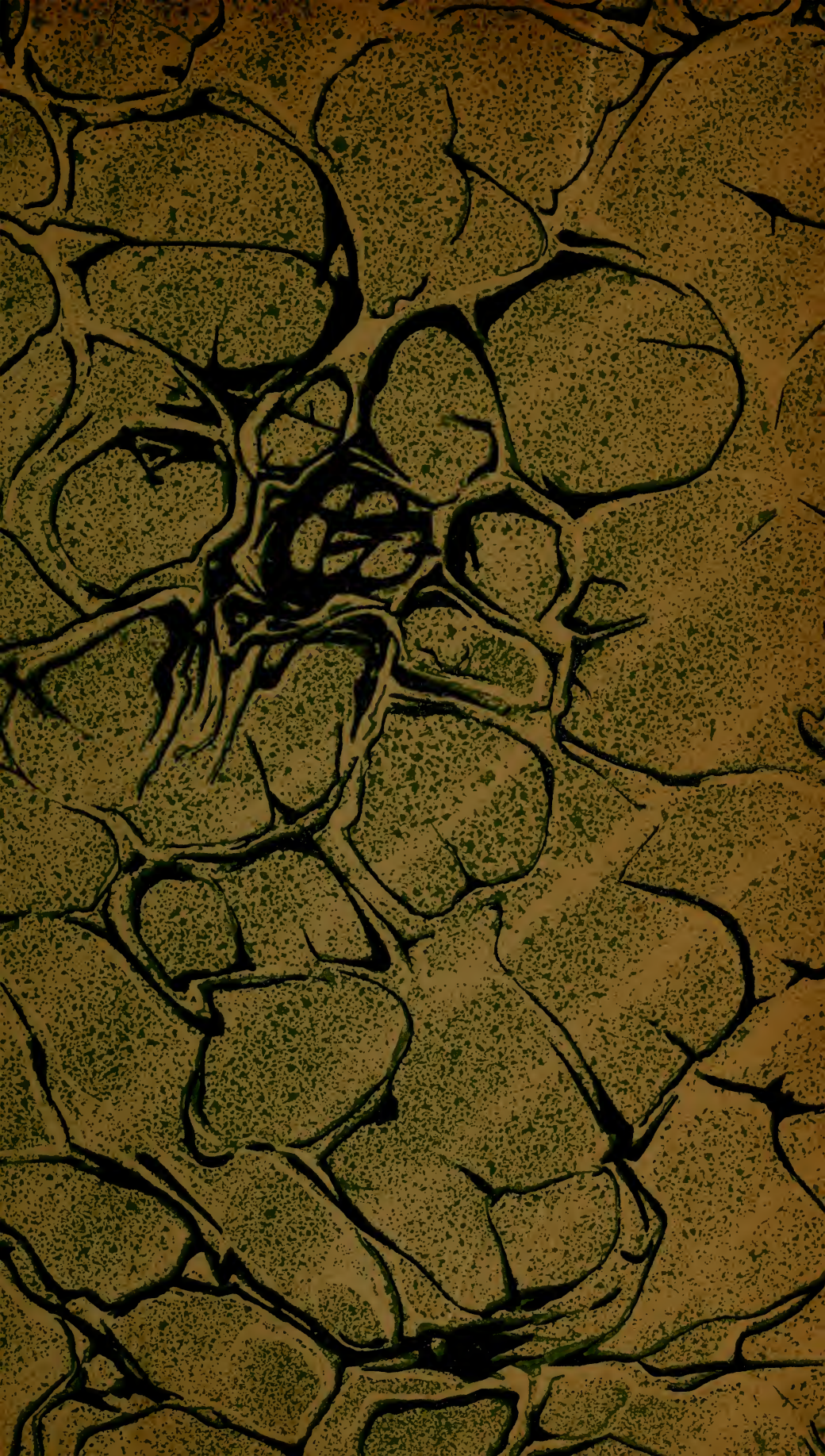


THE LIBRARY
BRIGHAM YOUNG UNIVERSITY
PROVO, UTAH



IL A ÉTÉ IMPRIMÉ

Quinze exemplaires numérotés sur papier de Hollande Van Gelder.

A TRAVERS
L'ALSACE

Copyright by Perrin and C° 1910.

DU MÊME AUTEUR

Le Pèlerinage de Port-Royal, ouvrage orné de 31 gravures, 3e édition. 1 volume in-8° écu . . . . . , ... 5 fr. »

En Flânant. A Travers la France. **Autour de Paris.** Maintenon. La Ferté-Milon. — Meaux et Germigny. — Sainte-Radegonde. — Senlis. — Juilly. — Maisons. — La Vallée de l'Oise. — Gallardon. — De Mantes à la Roche-Guyon.. — Soissons. — Les Jardins de Betz. — Chantilly. – Wideville. — Livry. — Ouvrage orné de 32 gravures. 2e édition. Un volume in-8 écu. . . . . 5 fr. »

En Flânant. **A Travers la France.** Touraine. — Velay. — Normandie. — Bourgogne. — Provence. Un vol. in-16. . . 3 fr. 50

En Flânant. **A Travers l'Exposition de 1900.** 1 volume in-16. . . . . 3 fr. 50

Beaumarchais. Un volume in-16 (*Collection des Grands Écrivains français*), Hachette et Cie.

En Flânant. Un volume in-8° (Société d'édition artistique).

Nancy (*Collection des Villes d'Art*), Laurens, éditeur.

Avignon (*Collection des Villes d'Art*), Laurens, éditeur.

Pour paraître prochainement

En Flânant. A Travers la France. **La Vallée du Rhône.** Un volume.

En Flânant. A Travers la France. **La Vallée de la Loire.** Un volume.

COLMAR

914 4383
1415 f

EN FLANANT

A TRAVERS L'ALSACE

PAR

ANDRÉ HALLAYS

PARIS
LIBRAIRIE ACADÉMIQUE
PERRIN ET Cie, LIBRAIRES-ÉDITEURS
35, QUAI DES GRANDS-AUGUSTINS, 35
1911

Tous droits de reproduction et de traduction réservés pour tous pays.

THE LIBRARY
BRIGHAM YOUNG UNIVERSITY
PROVO, UTAH

AU DOCTEUR BUCHER

Je n'avais fait que traverser l'Alsace pour jeter, en passant, un coup d'œil sur la cathédrale de Strasbourg et sur le musée de Colmar. Une sorte d'appréhension m'avait toujours empêché de m'y arrêter. Les Allemands ne cessaient d'annoncer que leur conquête était définitivement germanisée, et certains Français, après un bref séjour au delà des Vosges, nous donnaient la même nouvelle. Je redoutais l'amère tristesse d'un pareil spectacle. Il est douloureux de se sentir à l'étranger sur une terre qui fut française, plus douloureux encore de rencontrer des étrangers dans les fils de ceux qui furent des Français. Mais, un jour, les *Oberlé* de M. René Bazin nous apportèrent l'assurance que l'annexion morale n'était pas encore accomplie, que la jeunesse alsacienne

restait fidèle au souvenir de l'ancienne patrie. Dès lors je me promis de connaître l'Alsace. Ce fut la Société industrielle de Mulhouse qui m'en fournit l'occasion, m'ayant invité à faire une conférence chez elle. Sous sa caution, je trouvai des Alsaciens prêts à me guider et à m'éviter les illusions et les méprises auxquelles on est exposé dans un pays où tout est compliqué et embrouillé par la diversité des religions, des partis et des intérêts.

Depuis 1903, j'ai, à maintes reprises, voyagé en Alsace, et chaque fois, j'ai publié les notes que j'avais prises au hasard de mes promenades. Je les reproduis aujourd'hui dans la forme et dans l'ordre même où elles ont paru. Je ne pouvais songer à en composer une description de l'Alsace : elle eût présenté trop de lacunes. Puis j'ai pensé que le lecteur me suivrait plus volontiers si je le traitais comme un compagnon de route et l'associais à mes émotions et à mes découvertes.

Je prie les Alsaciens qui furent mes guides et qui devinrent mes amis, de trouver ici l'expression de ma profonde gratitude. Ce sont ceux qui m'ont révélé les richesses de

leurs villes, la séduction de leurs campagnes, et surtout la beauté du caractère alsacien. J'ai écrit, pour ainsi dire, sous leur dictée, et je souhaite qu'ils se reconnaissent dans le miroir de mon petit livre. Il n'est pas jusqu'aux images dispersées dans ce volume dont je n'aie à les remercier, car les photographies qu'elles reproduisent m'ont été données par la *Revue Alsacienne illustrée*. Peut-être ces Alsaciens trouveront-ils que j'ai laissé de côté leurs plus glorieux chefs-d'œuvre, et que, pour célébrer dignement leur province, j'aurais dû n'omettre ni la cathédrale de Strasbourg, ni l'église de Thann, ni les châteaux dont les ruines couronnent les sommets des Vosges. Qu'ils veuillent bien me faire crédit : je retournerai chez eux. J'ai insisté, cette fois, sur tout ce qui, dans l'Alsace du passé, m'a paru le plus propre à expliquer celle d'aujourd'hui.

PROMENADES EN ALSACE

1903

Il y a quelques jours, sur le quai de la gare de Strasbourg, un jeune Alsacien, qui avec une bonne grâce charmante avait voulu me guider à travers les hommes et les choses de son pays, me dit, au moment de nous séparer : « Si vous parlez de l'Alsace, l'essentiel n'est point de conter ce que nous pensons et ce que nous faisons. Mais il faut engager les Français à passer plus souvent les Vosges et à nous donner la joie de leur présence parmi nous. Notre Alsace est admirable avec ses grandes forêts, ses immenses horizons, ses campagnes opulentes, ses belles églises, ses vieilles maisons, ses innombrables richesses d'art : vous l'avez vue. Pourquoi ne la choisissez-vous pas plus souvent pour vos promenades ou vos séjours de repos ? Et sur quelle terre serez-vous mieux accueillis que sur celle-ci ? »

Je voudrais obéir à cette recommandation. Cependant je ne puis esquiver la grande question, celle que l'on pose inévitablement à qui revient des provinces annexées. J'y répondrai de mon mieux en rapportant, chemin faisant, ce que j'ai vu et ce que j'ai entendu.

I

MULHOUSE

Il y a des villes qui tout de suite livrent au passant le secret de leur destinée. L'aspect de leurs rues, de leurs maisons, de leurs monuments, la couleur de leur décor, le dessin de leur plan disent clairement la vie, les mœurs et l'âme des hommes qui les bâtirent et des hommes qui les habitent. Mais les cités industrielles sont moins parlantes. Les fumées qui traînent sur le ciel donnent aux choses une nuance mélancolique et terne. Les nécessités de l'industrie, pareilles en tout pays, effacent les traits particuliers de ces villes qui, au premier coup d'œil, apparaissent presque uniformes. Pour découvrir leur originalité, il faut aller au delà des apparences, interroger les hommes et consulter l'histoire.

Mulhouse est une des villes les plus originales qui soient en Europe, originale par son tempérament, originale par son histoire, originale par l'humeur laborieuse et fière de ses habitants.

Mais tout cela ne saute pas aux yeux du voyageur qui, son Bædeker à la main, visite Mulhouse entre deux trains.

C'est une grande ville active et triste. Comme une pluie imperceptible, mais incessante, la suie des usines s'abat sur les toits de tuile sombre, sur le pavé des rues, sur les jardinets des logements ouvriers, sur les corbeilles de fleurs précieuses qui décorent les jardins des bourgeois.

C'est une ville très ancienne, mais qui a gardé peu de vestiges de son passé : quelques tours et quelques débris des remparts du quatorzième siècle, quelques rues sinueuses et irrégulières, quelques hôtels du dix-huitième siècle, comme cette belle maison de Lœwenfels, d'un décor si parfait, avec ses admirables grilles de fenêtres... Et ce serait tout, si quelque chose du vieux Mulhouse ne revivait encore sur la place de la Réunion. On a respecté le dessin capricieux de cette place. On a conservé l'Hôtel de Ville de la Renaissance, avec sa grande toiture et son escalier charmant accolé à la façade sous un auvent de tuiles. Un « professeur » de Munich, homme de grand savoir, mais d'un goût peut-être trop bavarois, a restauré les fresques extérieures. Malheureusement, depuis un demi-siècle, l'ancienne église Saint-Étienne, qui s'élevait sur un des côtés de la place, a été démolie, et l'on a construit un temple nouveau de style gothique

terriblement massif. Aujourd'hui même, on détruit de vieux logis à pignon pour les remplacer par des bâtisses modernes.

Pour avoir cette vision du passé, sans laquelle nous ne pouvons rien comprendre aux choses du présent, il faut pénétrer dans la salle du Conseil de l'Hôtel de Ville. C'est une pièce peu élevée, décorée d'un magnifique plafond à caissons. De larges fenêtres s'ouvrent sur la place et leurs vieux vitraux commémorent les alliances de Mulhouse avec Berne, Bâle et Soleure, puis avec la France. Sur un des murs sont peints les écussons des cantons de Suisse et les armes des bourgmestres et des maires de la ville depuis 1347 jusqu'à 1870. Sur l'autre paroi s'alignent les portraits des derniers maires alsaciens de Mulhouse : ils sont, tous, décorés de la Légion d'Honneur. A l'autre extrémité de la salle, le buste de Guillaume II. Sur la table, le registre des délibérations, il est rédigé en allemand depuis 1887[1].

Ces armoiries, ces images, ces portraits, ces registres font entrevoir, comme en un brusque raccourci, toute l'histoire de Mulhouse, ville

[1] Les procès-verbaux du Conseil municipal de Mulhouse ont été rédigés en français jusqu'en 1875, dans les deux langues jusqu'en 1887, et en allemand seulement depuis 1887. C'est à cette dernière date que Mulhouse a cessé d'avoir un maire élu et a passé sous l'administration d'un « maire de carrière ».

libre de l'Empire, canton suisse, ville française, ville allemande.

*
* *

Cette histoire est passionnante parce que, à travers tant de vicissitudes, Mulhouse est demeuré fidèle à sa passion de l'indépendance. Cette ville est née républicaine et jamais n'a renié sa tradition, ni dans la bonne, ni dans la mauvaise fortune, ni dans la détresse, ni dans l'opulence. Trop faible pour défendre seule son existence, elle n'a jamais consenti d'alliance dont pût souffrir sa liberté.

Je ne veux pas conter toute l'histoire de Mulhouse ; mais quelques traits, recueillis à des époques diverses de cette histoire, suffiront à définir le caractère mulhousien.

En 1293, Adolphe de Nassau, successeur de Rodolphe de Habsbourg, qui avait déclaré Mulhouse ville impériale, octroie à la cité une charte où sont énumérées toutes ses franchises et tous ses privilèges. Un des articles de cette charte consacre formellement l'inviolabilité du domicile : un citoyen, même s'il est accusé de meurtre, peut se renfermer tranquillement dans sa maison et répondre par la fenêtre au juge installé dans la rue ; s'il est condamné, le coupable peut mettre ordre à ses affaires, puis quitter la ville, pourvu toutefois qu'il parvienne à échap-

BOISERIES DU CHAPITRE DES DAMES NOBLES DE MASSEVAUX

(Musée de Mulhouse).

per à la vengeance des amis ou des parents de sa victime... Voilà les premières institutions de Mulhouse.

A la fin du seizième siècle, Montaigne se rend en Italie ; il traverse les Vosges et passe à Mulhouse ; la ville a depuis un siècle conclu une alliance perpétuelle avec les cantons de Suisse ; elle est devenue protestante, comme Bâle, sa voisine. Le secrétaire de Montaigne consigne ceci :

« Mulhouse. — Une belle petite ville de Souisse, quanton de Bâle. M. de Montaigne y alla voir l'église ; car ils n'y sont pas catholiques. Il la trouva, comme en tout le païs, en bonne forme ; car il n'y a quasi rien de changé, sauf les autels et images qui en sont à dire, sans difformité. Il print un plesir infini à voir la liberté et bonne police de cette nation, et son hoste du Reisin [1] revenir du conseil de ladite ville, et d'un palais magnifique et tout doré, où il avait présidé, pour servir ses hostes à table ; et un homme sans suite et sans authorité, qui leur servait à boire, avait mené quatre enseignes de gens de pied contre le service du roy, sous le Casemir (Jean Casimir, fils de Louis, électeur et comte Palatin) en France, et être pensionnère du roy a trois cens escus par an, il y a plus de vint ans. Lequel

[1] L'hôtellerie du Raisin a été incendiée en 1873.

seigneur lui récita à table, sans ambition et affectation, sa condition et sa vie : lui dit, entre autres choses, qu'ils ne font nulle difficulté, pour leur religion, de servir le roy contre les huguenots mêmes ; ce que plusieurs autres nous rendirent en notre chemin, et qu'à notre siège de la Fère il y en avait plus de cinquante de leur ville ; qu'ils épousent indifféremment les fames de notre religion au prestre et ne les contreignent de changer... ».

Tout serait à souligner dans ces quelques lignes qui peignent au vrai le Mulhousien de jadis et celui d'aujourd'hui, son amour de la liberté ainsi que d'une bonne police, ses manières simples, « sans ambition et sans affectation », son horreur du fanatisme, son goût de la tolérance.

Il faut ajouter à ces qualités un profond sentiment religieux qui donne aux actes un air de sérieux et aux paroles un accent de gravité. En 1776, la grande industrie commence de se développer à Mulhouse. C'est, dans les termes suivants, que quatre négociants concluent alors un traité d'association pour fonder une maison d'indiennes, tissage et filature :

« Au nom de Dieu, amen.

« Que notre commencement, notre milieu et notre fin aient lieu au nom du Créateur de toutes choses, Dieu le Père, le Fils et le Saint-Esprit,

à la miséricorde duquel nous nous recommandons. Que le Très-Haut bénisse nos entreprises à sa gloire, afin qu'elles réussissent à notre avantage, selon ses saintes et sages vues pour le temps et pour l'éternité. Amen.

« Une association amicale se crée entre Paul Huguenin junior, Jean Mantz, Nicolas Moser et Daniel Jelensperger, sous la raison sociale déterminée par tirage au sort de Huguenin, Mantz et Cie, pour vingt années consécutives, commençant avec la grâce de Dieu, le 1er janvier 1777 et finissant le 1er janvier attendu de Dieu, de l'année 1797, pour l'exploitation d'une fabrique d'indiennes imprimées, d'un tissage d'étoffes et d'une filature, et ceci sous les conditions suivantes :

« 1° Lorsque le fonds de chaque associé sera arrivé à 30.000 livres de France, il ne lui sera plus permis de le réduire au-dessous de cette somme.

« 2° Le bénéfice attendu de Dieu sera divisé en quatre parts égales, et le capital de chaque associé recevra une somme égale à celle des autres.

« 3° Par contre, et Dieu nous en garde ! s'il y a une perte au lieu d'un gain, chacun en supportera une part égale à celle des autres.

« 4° Fin décembre de chaque année, il sera fait un inventaire exact, et on procédera pour le

gain éventuel suivant le § 2, ou pour la perte suivant le § 3...

« Chacun de nous doit apporter tous ses soins à l'entreprise, et, suivant ses moyens, s'appliquer à la faire prospérer et s'efforcer d'empêcher les pertes, soutenir l'autre dans ses affaires, et, dans ce but, lui communiquer fidèlement ce qu'il ignore, et ne rien lui céler, de quelque nature que ce soit. »

Mulhouse, ancienne République, demeura républicaine, une fois réunie à la France. De la persistance de cette tradition, je ne citerai qu'un exemple : au plébiscite des 20-21 décembre 1851, alors que la France ratifiait le coup d'État par 7.439,216 *oui* contre 640.737 *non*, il y eut à Mulhouse 1.800 *non* contre 1.683 *oui*.

Il me semble que de ces traits épars on peut composer la physionomie d'un petit peuple très pieux, très laborieux, très républicain et très attaché à ses franchises.

*
* *

Douée de ces qualités héréditaires, une élite de manufacturiers a fait la prodigieuse fortune de Mulhouse.

Jusqu'au milieu du dix-huitième siècle, la seule industrie dont vécut Mulhouse était celle des drapiers. Mais, en 1745, J.-J. Schmaltzer pro-

posa au négociant Samuel Kœchlin et au peintre Jean-Henri Dollfus de s'associer à lui pour fonder à Mulhouse un établissement de toiles peintes. L'année suivante, la raison sociale : Kœchlin, Schmaltzer et Cie était créée. C'était l'aube de la grande industrie mulhousienne.

Pour protéger la laine, Louis XIV avait interdit la fabrication et la vente des tissus de coton. L'Angleterre et la Prusse avaient suivi cet exemple. Les principales fabriques de toiles peintes s'étaient alors installées en Suisse, dirigées le plus souvent par des protestants français qui s'étaient exilés à la suite de la révocation de l'édit de Nantes. Schmaltzer avait étudié les procédés de fabrication au Bied, près de Neuchâtel, dans une des manufactures ouvertes par Jacques de Luze, huguenot émigré de Saintonge.

La maison Kœchlin, Schmaltzer et Cie fit de grands bénéfices. D'autres Mulhousiens suivirent l'exemple donné par leurs trois compatriotes. Les banquiers de Bâle fournirent des capitaux. Des dessinateurs habiles et inventifs donnèrent un grand renom aux indiennes de Mulhouse. Les premières impressions avaient été faites sur des toiles venues de Suisse ou livrées par la Compagnie des Indes. Mais bientôt des tissages furent établis à Mulhouse même.

Cependant les vieilles prohibitions avaient été

supprimées en France, en Prusse, en Angleterre. Les manufactures françaises, notamment celle d'Oberkampf à Jouy, commençaient de faire aux maisons de Mulhouse une concurrence redoutable. Gênées par le contrôle douanier de la France, celles-ci ne trouvaient plus de débouchés. En 1798, pour sauver son industrie, Mulhouse se donna à la France.

Ce fut alors un prodigieux essor. Les guerres du premier Empire ouvrirent aux Mulhousiens tous les marchés de l'Europe, tandis que le blocus continental les délivrait de la concurrence de l'Angleterre. Les manufactures d'impression, de tissage, de filature se multipliaient. A la filature des toiles s'ajoutait bientôt la filature des mousselines. Puis s'ouvraient des ateliers de construction. L'élan donné sous l'Empire se continua jusque sous la Restauration.

Mais, vers 1825, les industriels de Mulhouse durent se rendre compte que cette fabuleuse prospérité ne pouvait se prolonger au milieu de l'Europe nouvelle, s'ils ne travaillaient avec énergie au perfectionnement de leur outillage et de leurs procédés. La position de leur ville était défavorable : elle était loin des ports où sont débarquées les matières premières, loin de Paris principal marché de ses produits, loin des bassins houillers qui lui fournissaient le combustible. Le canal du Rhône au Rhin n'était pas achevé ;

les chemins de fer n'existaient pas ; les transports étaient longs et coûteux. Il devenait impossible de faire concurrence à Rouen et à Manchester. Ce fut alors qu'une vingtaine de manufacturiers se réunirent pour fonder la Société industrielle de Mulhouse. Ils tinrent leurs premières séances en 1826. La Société fut reconnue d'utilité publique en 1832.

Il ne s'agissait d'abord que de réunir tous les renseignements scientifiques, commerciaux, statistiques qui pouvaient servir au progrès de l'industrie manufacturière ou agricole. Mais la Société ne tarda pas d'élargir le champ de son activité : elle fonda des écoles, des musées et des cercles, ouvrit des laboratoires, provoqua des recherches et des publications. C'est elle qui a donné à Mulhouse presque tous les établissements et presque toutes les institutions qui font sa gloire.

Elle a créé une école de dessin et une école d'art professionnel, subventionne une école de chimie, patronne une école de tissage et une école de filature. Elle a installé un musée d'histoire naturelle, des collections géologiques, un musée technologique où sont réunies les matières premières des diverses industries, un musée industriel où sont exposés des échantillons de toiles peintes, les unes provenant des Indes, les autres des diverses manufactures alsaciennes

depuis les premiers essais de 1746. Cette dernière collection, classée par ordre chronologique, n'est pas seulement un répertoire de documents pour les dessinateurs, quelle mine d'observations pour qui voudrait suivre les changements et les retours du goût et de la mode !

Ce qui révèle le mieux la large intelligence de ces grands manufacturiers, c'est qu'ils ne se sont pas contentés d'écoles ou de musées d'une utilité directe, immédiate, pour le développement de leur industrie. Regardant plus haut et plus loin, ils se sont souciés de former le goût populaire, et ils ont ouvert un musée des beaux-arts qui, d'année en année, s'enrichit et qui compte déjà quelques admirables chefs-d'œuvre d'Henner. Ils ont compris surtout que l'orgueil de la cité est une grande source d'énergie et que rien ne vaut, pour éveiller un tel sentiment, la science du passé et la vue des reliques. Ils ont donc provoqué, subventionné des études sur l'histoire de l'Alsace ; ils ont réuni des collections archéologiques ; ils ont constitué un musée historique où ils ont rassemblé des meubles, des armes, des drapeaux, des portraits, des jouets, des boiseries, des médailles, des faïences, des vitraux, des costumes, tout le décor de la vie publique et de la vie privée d'autrefois, musée où, comme dans la vieille salle du conseil de l'Hôtel de Ville, on sent tressaillir l'âme ancienne

de la petite république. Ici, des lambeaux d'étoffe, des bannières décolorées racontent le passé, bannière donnée par Jules II à Oswald de Gamshart, député de Mulhouse en 1512, et qui valait indulgence plénière aux soldats combattant sous ses plis, bannière de la ville exécutée pour la fête de la réunion de Mulhouse à la France le 15 mars 1798, bannière de la Société de gymnastique « l'Union » fondée le 1er juin 1869 et dissoute le 1er juillet 1878, elle porte encore le crêpe qui déplut à l'autorité allemande et fit supprimer « l'Union ».

*
* *

Les Mulhousiens, qui ont un sentiment si vif et si profond des intérêts de leur industrie, sont en même temps d'honnêtes gens, humains, généreux, conscients de leurs responsabilités. Ils ont multiplié pour les ouvriers de leurs manufactures les œuvres d'assistance et de prévoyance. C'est à Mulhouse qu'a été conçue et réalisée, pour la première fois, l'idée de la *cité ouvrière*; c'est Jean Dollfus qui, en 1852, fit bâtir les premiers logements de cette sorte.

J'ai parcouru l'immense quartier occupé au nord de la ville par les cités ouvrières et au centre duquel sont installés les écoles, les bains, le lavoir, la boulangerie et le fourneau écono-

mique. Ce quartier couvre 32 hectares et compte 1.243 maisons : chacune a son petit jardin. Comme aujourd'hui presque toutes les villes industrielles possèdent des cités ouvrières, tout le monde connaît ces grandes agglomérations de petits logements uniformes. Cependant, à Mulhouse, on est frappé de leur aspect moins morne et moins monotone. Le plan de ce quartier factice est d'une régularité désolante : mais les rues ont un air de vie, une apparence de diversité que je n'ai jamais vus dans les villes du Nord. Là, les longues files de maisonnettes de briques, impitoyablement alignées, les jardinets maigres où les lessives se balancent au-dessus d'un plan de choux, tout respire une infinie tristesse et un ennui presque tragique. Ici, les jardinets déjà anciens sont touffus, les arbustes ont grandi, les arbres fruitiers sont en plein rapport ; les verdures débordent au-dessus des treillages. Puis la coutume est de peindre les maisons ; chacun a donc colorié sa demeure à son gré ; il y a des maisons rouges, des maisons bleues, des maisons vertes. Certaines de ces nuances hurlent d'une façon malheureuse. Mais cette différence de badigeonnage suffit à individualiser le logis et à rompre la monotonie des petites façades.

Cependant, s'il faut en croire certaines personnes, le type de la cité ouvrière, telle que

l'avait imaginée Jean Dollfus, doit être maintenant abandonné. On avait créé cette sorte de logement dans la pensée que l'ouvrier, moyennant un loyer plus élevé deviendrait propriétaire de la maisonnette et du petit jardin. Ces prévisions se sont d'abord accomplies. Mais les terrains sur lesquels fut construit ce quartier, il y a cinquante ans, ont pris aujourd'hui une grande valeur : beaucoup de maisons n'appartiennent plus aux ouvriers et ont passé dans les mains des marchands de biens ; elles ont été surélevées, et sont devenues immeubles de rapport. D'autre part, on s'est aperçu qu'un grand nombre d'ouvriers n'avaient aucun goût pour le jardinage et que d'autres étaient insensibles aux joies de la propriété. Enfin l'on s'est demandé s'il était de bonne hygiène sociale de reléguer ainsi tous les ouvriers dans un quartier unique, en dehors de la ville commerçante et bourgeoise.

Immédiatement, — c'est là un trait du caractère mulhousien, — il s'est rencontré un homme de bien, M. Lalance, pour avancer à la Société industrielle la somme nécessaire afin de tenter une expérience et créer un type nouveau de logements ouvriers. On a acheté un terrain en pleine ville et, sous la direction de M. de Glehn, on a élevé trois pavillons de briques, chacun de trois étages, donnant sur une large cour com-

mune. Chaque étage comprend un ou deux petits appartements aménagés simplement, mais clairs, aérés, distribués selon les règles de l'hygiène et loués à des prix peu élevés. Tout de suite ces logements ont été occupés.

Si je cite ces faits, ce n'est pas que je veuille ici traiter une question sur laquelle je possède peu de lumières, et je renvoie les économistes au rapport présenté par M. de Glehn à la Société industrielle, le 24 juin 1903. Mais je désirais démontrer par un exemple récent que Mulhouse est toujours animé du même esprit d'entreprise et de générosité.

*
* *

Ce sont ces hommes jaloux de leur passé, jaloux de leur indépendance, jaloux de leur suprématie industrielle, jaloux des institutions qu'ils ont créées, que l'Allemagne a traités, il y a trente-trois ans, comme une tribu captive. Si la souveraineté allemande continue d'être odieuse à tous les Alsaciens, il n'est pas surprenant qu'elle soit particulièrement intolérable aux Mulhousiens. Ceux-ci, en 1798, s'étaient volontairement donnés à la France ; ils avaient librement choisi la patrie qui, à leur gré, répondait le mieux à l'idéal traditionnel de leur cité libre. Aussi, nulle part, la *protestation* ne fût-elle plus ardente et plus persistante qu'à Mulhouse.

Aujourd'hui encore, rien n'est changé. Les cœurs sont demeurés fidèles et républicains.

Durant de longues années, les manufacturiers de Mulhouse se sont épuisés en sacrifices héroïques pour ne point nouer avec l'Allemagne de relations commerciales. Mais il fallait vivre. « Il fallait vivre », avec quel accent de poignante mélancolie ai-je entendu répéter ces mots-là dans toute l'Alsace ! Il fallait vivre : du côté de la France, le marché était insuffisant, et il y avait une frontière et une douane. On se résigna donc à rechercher la clientèle de l'Allemagne. Mais l'industrie est restée mulhousienne : mulhousienne par ses chefs, mulhousienne par ses ouvriers, mulhousienne par ses capitaux. Toute la population demeure attachée à ses traditions séculaires. Chaque année, le 14 juillet, la gare de Mulhouse délivre le même nombre de billets d'aller et retour pour Belfort.

Lorsqu'on cause avec de vieux Mulhousiens, on ne surprend chez eux aucune trace de lassitude ou de découragement ; ils ne doutent pas de la fidélité des jeunes générations. Ce qui les inquiète pour l'avenir de leur ville, ce n'est point la crainte de voir les courages fléchir. Mais trop de Mulhousiens, et parmi les meilleurs, ont quitté l'Alsace et se sont volontairement fermé les portes de leur pays. Les hommes vont-ils donc manquer pour continuer

l'œuvre des ancêtres? Ceux qui sont restés ne blâment point ceux qui sont partis; peut-être les envient-ils. Mais ils songent avec tristesse aux périls que court la vieille cité décimée.

II

ENSISHEIM. — ROUFFACH. — ISSENHEIM GUEBWILLER. — MURBACH

Ensisheim. — Du Rhin aux dernières ondulations des Vosges s'étend la grande plaine d'Alsace, sillonnée et engraissée par les dérivations de l'Ill. D'interminables files d'arbres y marquent sur l'horizon le passage des grandes routes. Les eaux paresseuses des canaux y glissent entre des berges basses et gazonnées. Le long des champs, éclatants de coquelicots et de bluets, les cigognes se promènent lentement, ainsi que des sentinelles. Au couchant et au levant, dans les brumes d'été, apparaissent des fantômes de montagnes.

Ensisheim est une petite ville, au milieu de cette plaine fertile, entre Mulhouse et Colmar. Ses murs et ses fossés de jadis ont disparu. Elle est maintenant enveloppée de vergers et de verdures autour desquels déferle la houle des moissons. Elle sourit du sourire silencieux des petites cités, vieilles et riches, qui possèdent des souvenirs, des jardins et des champs bien

cultivés. Elle a de fines sculptures aux portes de ses maisons. Devant sa charmante hôtellerie, qui date du seizième siècle, se balance toujours une belle enseigne de fer forgé : *A la Couronne*, et ce fut le logis de Turenne, la veille de la bataille de Turckheim. Un grand collège de Jésuites est aujourd'hui converti en prison et, du chemin de ronde, le factionnaire allemand contemple l'hôtellerie de Turenne. L'Hôtel de Ville est un délicat monument de la Renaissance. Sa grande salle, où, après la paix de Westphalie, siégea le conseil souverain d'Alsace, a un balcon d'une rare élégance. On a restauré cette salle, il y a vingt ans. Mais le gardien ne me laisse le temps ni d'admirer le balcon, ni de maudire les restaurateurs. Il faut que je considère la merveille d'Ensisheim, un aréolithe tombé près d'ici en 1492. D'ailleurs, le même gardien me fait observer que je ne saurais apprécier l'importance de ce phénomène, car, depuis quatre siècles, tous les voyageurs ont voulu emporter un fragment de l'aérolithe, si bien que le poids du bloc est aujourd'hui diminué de 80 kilog. Enfin, je suis invité à méditer sur cette inscription inspirée à un bon latiniste par les incertitudes de la science : *De hoc lapide multi multa, omnes aliquid, nemo satis.*

Oh ! si ! *satis !*

*
* *

Rouffach. — Ici finit la plaine. Derrière Rouffach s'élèvent les premiers coteaux chargés de pampres, et, sur le sommet de la colline, se dressent les débris du château d'Isenbourg.

Voici le plus parfait des paysages alsaciens : une belle église de grès rouge, les pignons irréguliers d'une petite ville, les vignes escaladant la colline, et, au sommet le plus élevé, la ruine féodale. Ajoutez à cela, pour que le tableau soit complet, dans une des rues de la ville, la maison natale d'un général de Napoléon ; Rouffach est la patrie de Lefebvre qui prit Dantzick, la même Dantzick que plus tard, devait défendre Rapp, né à Colmar.

Saint-Arbogast de Rouffach est un admirable monument que les vandales ont un peu défiguré : la Révolution y célébra le culte de la Raison et profita de l'occasion pour anéantir de nombreux « vestiges de la superstition » ; elle ne brisa cependant ni tous les chapiteaux de la nef, ni toutes les sculptures de l'abside. Ensuite vinrent les restaurateurs qui rebâtirent beaucoup, mais qui, du moins, consentirent à respecter les deux tours inachevées de l'église. Ces deux tours inégales sont maintenant une part de l'étrange beauté de Saint-Arbogast.

A l'intérieur, j'ai éprouvé, pour la première fois, une très douce impression que, depuis, je devais retrouver dans toutes les églises d'Alsace et jusque dans la cathédrale de Strasbourg. Ces églises conservaient la décoration qu'on leur avait donnée pour le jour de la Fête-Dieu. Chaque pilier était entouré de jeunes sapins qui répandaient une odeur sylvestre et pénétrante. L'église sentait la forêt. Ce parfum rendait plus fraîche et plus mystérieuse l'ombre des voûtes de pierre. Et ces arbres se mariaient si parfaitement aux architectures de grès rouge ! Quelles fines harmonies de couleurs dans le demi-jour de la nef ogivale !

*
* *

Issenheim. — C'était dans le village d'Issenheim que s'élevait, avant la Révolution, le grand et riche couvent des Antonites dont les épaves forment aujourd'hui le plus précieux trésor du musée de Colmar. Il n'en subsiste plus rien. On m'a montré, dans le cloître des *Unterlinden*, à Colmar, quelques très beaux débris de sculpture qui attestent la magnificence de l'église romane rasée il y a plus d'un siècle... Aussi n'est-ce pas la curiosité de connaître les champs « où fut Troie » qui m'amène à Issenheim. Mais ce village doit à la fantaisie d'un

homme de goût d'être devenu célèbre, une seconde fois, dans l'histoire de l'art. C'est ici que demeure M. Georges Spetz, dont la précieuse collection est une des gloires de l'Alsace d'aujourd'hui.

Le mot de *collection* n'est pas ici celui qui convient. En sortant de la maison merveilleuse et charmante où j'avais été accueilli avec tant de grâce et de bonté, je n'emportais pas seulement dans ma mémoire l'image de quelques belles œuvres d'art, mais aussi le souvenir inoubliable d'une de ces rares journées où tout s'est accordé pour nous émouvoir jusqu'au fond du cœur : la nature, l'art, le spectacle des vivants et la voix des morts. Il me semblait que j'avais ce jour-là cueilli la fleur de l'Alsace.

Rien ne ressemble moins à un musée que la demeure de M. Spetz. Deux salons décorés et meublés dans le goût du dix-huitième siècle sont égayés par des porcelaines rares et de fines statuettes dispersées sur les consoles anciennes. Aux murs sont accrochés quelques portraits charmants où revivent dans leurs costumes d'autrefois les parents et les arrière-grands parents du maître de la maison. Puis s'ouvrent deux salles où sont placés meubles, peintures et sculptures des quinzième et seizième siècles. Dans ce décor harmonieux où la place de chaque objet a été méditée et voulue, que nous sommes loin du

sombre et lourd bric-à-brac des *galeries* publiques ou privées ! Des jeux de lumière délicieux égayent la sévérité des vieux bois. L'ensemble est illuminé par les rayons que renvoient les verreries, les cuivres, les dorures des cadres. Tout concourt à former le plus parfait et le plus délicat des tableaux, et ce spectacle a tant de grâce et de beauté qu'on s'y attarde avant de goûter le charme particulier de chaque objet.

D'ailleurs, le lieu est intime, familier et cordial. On y respire la vie ; on y devine l'incessante présence du maître. Les vieux fauteuils y sont hospitaliers. Les chefs-d'œuvre semblent disposés à cette place, non pour solliciter l'admiration, mais pour éveiller la rêverie.

Je ne puis songer, après une visite de quelques heures, à décrire les objets que M. Spetz a réunis pour la parure de sa maison. Tous, ou presque tous, datent de la Renaissance. Les uns ont été rapportés d'Italie, comme une belle madone siennoise et un magnifique prie-dieu du quinzième siècle ; les autres de France, comme un superbe meuble bourguignon de Sambin, une statue de saint Georges, une Vierge agenouillée, statuette exquise qui provient de l'église d'Abbeville ; d'autres encore, d'Allemagne. Mais ce qui caractérise cette collection, ce qui fait sa passionnante originalité, c'est qu'elle est, avant tout et par-dessus tout, une collection alsa-

VIERGE DE LA COLLECTION SPETZ

cienne. M. Spetz s'est attaché à recueillir les œuvres de son pays natal.

Pieusement il a ramassé les reliques de l'Alsace et, parmi ces reliques, il en est d'admirables. Ce très beau *Martyre de sainte Marguerite* de Schongauer appartint au couvent des *Unterlinden* de Colmar. Ce groupe de la Vierge, de l'enfant Jésus et de sainte Anne, d'un accent si populaire et où sont représentées avec un réalisme si touchant deux paysannes alsaciennes, a orné l'église des Récollets de Rouffach. Ces charmants vitraux décorèrent l'une des fenêtres de l'église de Guebwiller. Ces faïences sortent des fabriques de Strasbourg. Ces magnifiques coffres sculptés ont été trouvés chez des paysans d'Alsace. Cette fine et gracieuse lampe de sanctuaire en fer forgé a été suspendue à la voûte de l'église de Rœdersheim. Enfin voici quelques pièces qui proviennent de ce couvent des Antonites d'Issenheim qui, jadis, s'élevait à trois cents pas d'ici : un magnifique poêle de faïence de style Louis XV, une grande statue en bois représentant l'empereur saint Henri et une autre statue en bois du quinzième siècle, la Vierge portant Jésus. Cette dernière est d'une singulière élégance. Les plis de la robe somptueux et compliqués, la grâce du visage, la finesse des mains, je ne sais quoi de spirituel et de libre dans le mouvement, tout, au premier coup d'œil, semble

démentir la date que l'on a coutume d'assigner à cette sculpture. A ce demi-sourire charmant, à ces draperies tourmentées, on serait presque tenté de reconnaître la main d'un statuaire du dix-huitième siècle. Brève illusion : tous les détails de l'exécution protestent contre une telle conjecture. La Vierge de la collection Spetz n'en demeure pas moins un morceau unique. Dans les gravures signées de Schongauer ou dans les peintures qu'on lui attribue, on ne vit jamais rien d'aussi séduisant, d'aussi féminin, d'aussi captivant que la figure de cette délicieuse madone.

Tout en contemplant ces richesses de la vieille Alsace, je ne puis m'empêcher de penser à l'Alsace d'aujourd'hui. Je l'ai sous les yeux dans cette belle maison. J'écoute et regarde l'homme noble et simple qui m'en fait les honneurs. J'admire le goût délicat avec lequel il a tout aménagé dans son logis, sans pédantisme ni ostentation, avec la grâce souveraine des artistes nés. J'entends l'accent de tendresse contenue avec lequel il me parle du passé de son pays, du passé de sa famille. Je m'arrête devant le portrait de son arrière-grand-père, en costume de maître de poste à boutons d'argent fleurdelysés... Puis, à travers les vitres du salon, j'aperçois le grand jardin, ses pelouses, ses allées bien dessinées, ses peupliers qui frissonnent et — comme une

fabrique dans un parc d'autrefois — un vieux puits alsacien avec ses montants de pierre sculptés... Il s'établit entre toutes ces choses un accord profond et subtil; l'Alsace d'aujourd'hui, c'est bien l'Alsace d'hier, l'Alsace de toujours.

*
* *

Guebwiller. — Depuis la Révolution française, Guebwiller est devenu un des centres principaux de l'industrie alsacienne. De toutes parts s'élèvent, sur les rives de la Lauch, des usines et des files de maisons ouvrières. Mais, avant 1789, les vignerons de Guebwiller relevaient de la grande abbaye de Murbach, avec laquelle ils étaient d'ailleurs sans cesse en dispute. La ville fut donc autrefois ville de moines. Trois belles églises attestent encore ce passé.

L'église des Dominicains de Guebwiller fut, au quatorzième siècle, bâtie sur le même plan que celle des Dominicains de Colmar. Elle a une triple nef soutenue par de hautes colonnes sans chapiteaux, architecture dont l'aspect triste et nu déconcerte notre œil. On avait fait de l'église de Colmar un marché; l'on a traité de même celle de Guebviller. La première a été naguère rendue au culte; mais, quand on voit ce qu'en ont fait les architectes d'aujourd'hui, on souhaite que la seconde demeure livrée aux marchands

de légumes et de poissons. A Guebwiller, toutes les murailles étaient peintes, et il est lamentable d'avoir laissé ces fresques périr. Maintenant le mal est irréparable. A la vérité, il subsiste encore quelques vestiges de ces peintures; ils disparaîtront bientôt; personne ne veille à leur protection.

L'église Saint-Léger a de rudes sculptures farouches et énergiques ; elle a trois tours ; l'une, octogonale, domine la croisée de la nef; les deux autres, carrées, flanquent la façade. A l'intérieur, les piliers sont séparés par des ogives très aiguës : ce serait là le type parfait du roman alsacien, si l'on n'avait ajouté, beaucoup plus tard, à l'édifice deux nefs latérales de pur style gothique. Elles dénaturent le plan primitif en élargissant démesurément la construction. Et cependant, combien il faut remercier les restaurateurs de n'avoir pas voulu effacer cette erreur ! Tout ce que le temps ou même le hasard ajoutent aux monuments doit être respecté. Ne serait-il pas impie de chasser les cigognes qui ont fait leur nid au sommet de la tour de Saint-Léger? Les constructeurs de l'église avaient-ils pourtant prévu dans leur plan cet étrange motif de décoration ?

La troisième église de Guebwiller a été construite à la fin du dix-huitième siècle par le prince abbé de Murbach, Casimir de Rathsamhausen. L'abbaye venait d'être sécularisée en vertu d'une

bulle de Clément XII. Le chapitre avait fixé sa résidence à Guebwiller, sous le titre singulier d'*Insigne collège équestral*, et y avait transporté son incomparable bibliothèque. L'église nouvelle fut commencée en 1766 et, dix-neuf ans après, eut lieu la dédicace solennelle. C'est un vaste monument du style dit jésuite, mais d'une décoration sobre et d'un aspect majestueux. Les colonnades de la façade sont élégantes. L'intérieur est d'un dessin sûr et grandiose. J'ai sous les yeux une brochure écrite en 1843 pour engager les Alsaciens à réparer et achever Notre-Dame de Guebwiller, et j'y lis ceci : « Il existe en Alsace un monument qui peut être regardé comme un chef-d'œuvre de l'architecture moderne, et auquel il ne manque plus que la dernière pierre, pour être, avec la merveilleuse basilique de Strasbourg, un des plus beaux édifices religieux de la France. C'est la nouvelle église paroissiale de Guebwiller. » Le rapprochement est assurément fâcheux pour la nouvelle église paroissiale de Guebwiller ; les noms de Benque de Besançon et de Ritter de Guebwiller n'auront jamais la popularité du nom d'Erwin de Steinbach ; et il est cruel de nous rappeler les statues du portail de Strasbourg en face des allégories contournées et glaciales qui décorent la façade de Guebwiller. Cependant, devant la belle ordonnance de cette église gréco-romaine,

il faut renoncer aux dédains qu'inspirèrent à nos aînés le dégoût de l'académisme et la joie du moyen âge retrouvé. Qu'il y avait encore de grandeur, de grâce et d'harmonie dans les édifices religieux du dix-huitième siècle !

Au fond du chœur s'élève une grande Gloire, œuvre d'un sculpteur allemand qui vivait à Guebwiller : une nuée s'échappe d'un sépulcre et soutient une Vierge triomphante, au milieu du chœur ailé des Principautés, des Dominations et des Trônes ; l'ange des Dominations a devancé la troupe céleste ; il porte la cuirasse et le baudrier, brandit son bâton comme s'il voulait le jeter au milieu d'une mêlée ; et il est charmant, ce jeune maréchal des anges s'élançant au milieu des nuages et des palmes, chevaleresque et pompeux comme un héros de tragédie.

Voilà trois églises qui ne se ressemblent guère ; et, sans sortir de chez soi, les gens de Guebwiller peuvent étudier les vicissitudes de l'art chrétien. Mais une remarque s'impose au passant : aucune de ces églises n'est pareille aux édifices du même style construits dans le même temps, en d'autres pays. Le centre de la France est riche en églises romanes ; les églises dominicaines abondent dans le Midi ; au dix-huitième siècle, on a bâti partout des églises gréco-romaines. Et pourtant, devant ces églises alsaciennes nous n'avons jamais l'impression du

ABBAYE DE MURBACH

déjà vu. Sans doute, les archéologues découvriront des particularités de plan ou de décoration pour justifier notre surprise. Mais la grande, la véritable originalité de l'architecture alsacienne à toutes les époques, c'est sa couleur ardente. Le grès des Vosges donne à chacun de ces monuments un accent unique.

*
* *

Murbach. — La vallée de la Lauch, au-dessus de Guebwiller, s'appelle d'un nom charmant. C'est le Florival.

L'industrie n'a point enlevé toute sa grâce à cette délicieuse vallée. Sur la rive gauche de la petite rivière ondulent des coteaux fameux où l'on récolte des vins renommés, « parmi lesquels on distingue surtout le vin blanc, dit *Olber*, qui réunit à un bouquet délicieux, connu sous le nom d'*Eschgriesler*, la vertu de s'opposer à la formation de la gravelle et même quelquefois de guérir cette douloureuse maladie[1] ». Sur l'autre rive, les collines couvertes de forêts s'élèvent par des pentes rapides. Dans le fond de la vallée, partout où les usines l'ont permis, s'étendent encore des prés fleuris.

[1] *Dictionnaire topographique, historique et statistique du Haut et du Bas-Rhin,* par Baquol (1865).

Bühl : une jolie église neuve sur une butte escarpée, au milieu de la claire verdure des noyers...

Puis, on s'enfonce dans un vallon qui, près du village, débouche dans le Florival; on contourne un grand étang desséché; un ruisseau jacasse sous les arbres; on passe sous une large porte, et brusquement l'on découvre devant soi les deux tours d'une grande église en grès vosgien se dressant au milieu de la forêt. On ne peut oublier la soudaine vision de cette masse grandiose surgissant, toute rouge, parmi les bois touffus qui tapissent l'étroite vallée. C'est Murbach; c'est du moins tout ce qui subsiste de l'abbaye de Murbach, une des plus anciennes et des plus puissantes de l'Alsace.

Du monastère, il ne reste qu'une porte, quelques substructions, des souterrains. La nef de l'église a été démolie. L'abside, le transept et les deux clochers ont été réparés et demeurent seuls debout pour attester la gloire de Murbach, Ils sont du roman le plus beau, le plus pur, le plus imposant.

L'intérieur de l'édifice est presque nu. On y voit encore la tombe d'un comte d'Eguisheim : le gisant a une face ronde et cordiale, honnête et franche, une bonne face d'Alsacien. Dans l'autre bras du transept on a conservé un cénotaphe dédié au dix-huitième siècle à la mémoire

de sept moines de Murbach massacrés en 929 par les barbares de Hongrie. Le reste de l'église est pareil à une église de village.

Il faut gravir la pente follement fleurie de la montagne voisine, s'arrêter aux premiers sapins, et de là contempler la vieille basilique mutilée, mais, toujours et quand même, souveraine de la vallée. Au milieu de la nature qui maintenant reconquiert lentement le domaine des moines de jadis, elle apparaît si royalement dominatrice, si superbement tutélaire qu'elle suffit à évoquer la grandeur passée de Murbach. On pense à Chateaubriand et à ces phrases sublimes dont s'inspira Montalambert : « Une voix de gloire et de merveille s'éleva du fond des plus affreuses solitudes... Les plaines fertiles étaient en proie à des sauvages qui ne savaient pas les cultiver, tandis que sur les crêtes arides des monts habitait un autre monde, qui, dans ces roches escarpées, avait sauvé comme d'un déluge les restes des arts et de la civilisation. Mais, de même que les fontaines découlent des lieux élevés pour fertiliser les vallées, ainsi les premiers anachorètes descendirent peu à peu de leurs hauteurs pour porter aux barbares la parole de Dieu et les douceurs de la vie. » Murbach et les autres monastères d'Alsace furent les portes avancées de la civilisation. A plus d'une reprise, ils faillirent être détruits par les retours offensif de la barbarie,

venue de l'Orient. Mais on s'y accoutuma de repousser la force par la force. Autour de Murbach, toutes les crêtes sont encore couronnées des ruines des forteresses que les religieux élevèrent pour défendre leur couvent.

Ces deux tours, hautes et robustes, sont là comme l'emblème indestructible de la fierté du vieux monastère disparu, noble et illustre entre tous ceux de la chrétienté, car son abbé, prince du Saint-Empire ne relevait que du pape et de l'empereur, et nul n'y pouvait devenir moine, s'il ne prouvait seize quartiers de noblesse et ne fournissait la caution de sept chevaliers attestant son honneur sur l'Évangile.

Le soleil décline et, avant de disparaître derrière la montagne qui déjà s'assombrit, illumine les clochers de Murbach. Il faut reprendre le chemin du Florival dont, maintenant, au crépuscule, les hauteurs dessinent sur le ciel clair leurs courbes élégantes...

La nuit est venue quand je suis à Lautenbach. Encore une merveilleuse église romane en grès vosgien : on dirait que, dans l'obscurité tombante, elle garde des reflets de soleil couchant.

COLMAR

Le bureau de police.

III

COLMAR

Colmar est la patrie du baron Haussmann. Mais l'esprit du grand démolisseur n'a point soufflé sur sa ville natale : celle-ci a conservé ses vieilles rues, et ses vieux pignons, tout son caractère de vieille cité alsacienne. Comme les grandes industries continuent de se grouper autour de Mulhouse, les quartiers neufs de Colmar s'élèvent lentement à côté des quartiers anciens, sans que ceux-ci soient bouleversés. Colmar, jusqu'à maintenant, s'est contenté d'une seule ligne de tramways.

Aussitôt que l'on pénètre dans Colmar, on se sent dans une ville d'histoire et de tradition, soucieuse, avant tout, de maintenir intactes les réserves précieuses que lui ont laissées les siècles, réserves de gloires, réserves d'art, réserves de liberté. Colmar fut une ville libre et ne l'a pas oublié. Colmar fut une ville française et s'en souvient.

Parmi les magnifiques ombrages du Champ-

de-Mars se dresse, au-dessus d'une fontaine de Bartholdi, la statue de l'amiral Bruat ; plus loin, au milieu d'une vaste esplanade, celle du général Rapp. Ce sont des monuments de *chef-lieu*. Ailleurs, ces bronzes nous laisseraient peut-être indifférents. Mais, comme la statue de Kléber à Strasbourg, ils sont ici les témoins, les indestructibles témoins du passé ; ils attestent clairement que Colmar fut *chef-lieu* du département du Haut-Rhin.

Par les caprices de son plan, par la variété de ses constructions, la vieille ville alsacienne est un délice. Tout y est irrégulier : les maisons n'y présentent jamais le même dessin ni la même hauteur ; les places évitent obstinément toute symétrie ; les rues y serpentent avec des détours singuliers. Toutes ces saillies, tous ces angles, toutes ces courbes produisent des jeux d'ombre et de lumière inattendus et exquis. Tandis que les encorbellements projettent leur ombre sur la rue étroite, le soleil glisse brusquement entre deux pignons aigus, illumine les sculptures d'une façade et fait étinceler les vitres d'une échauguette.

Portes basses à large cintre, croisées à meneaux délicats, galeries de bois à balustres élégants, grisailles à demi effacées, consoles et poutrelles sculptées, fins médaillons enguirlandés de devises, tourelles et clochetons, bel-

védères et logettes, c'est ici tout le décor de la Renaissance. Au premier coup d'œil, on est tenté de dire : de la Renaissance germanique. Mais, si l'on y regarde d'un peu plus près et, surtout, si l'on se rappelle les maisons de Nuremberg ou de Rothenburg, on a vite fait de reconnaître dans les architectures ou les décorations de Colmar un instinct naturel de la proportion et de l'harmonie qui décèle un goût particulier, proprement alsacien. Ni les architectes qui bâtirent ces maisons, ni les sculpteurs qui les ornèrent ne furent peut-être des maîtres très illustres. Mais leurs œuvres reflètent d'une façon claire, saisissante, l'esprit avisé d'un peuple qui, dès l'antiquité, avait connu la culture latine et qui, au seizième siècle, ne découvrit pas, mais retrouva l'Italie. De telles impressions sont difficiles à justifier d'une façon précise, je le sais. Mais est-il possible de passer devant la délicieuse maison Pfister de la rue des Marchands, ou devant la maison des Têtes de la rue Vieille-des-Fondeurs, ou devant la gracieuse logette du bâtiment de police, sans penser que la Renaissance alsacienne n'est pas la Renaissance allemande ?

Ces maisons du seizième siècle, les unes conservant encore quelque chose de gothique, les autres imitant le dessin des palais vénitiens, voisinent avec de pures maisons alsaciennes à

poutres apparentes, dont les hauts pignons dentelés ont des airs de pagodes avec leurs redans décorés de croissants et de petits obélisques. Ailleurs, ce sont de nobles constructions françaises du dix-huitième siècle : pilastres, frontons et guirlandes. Et tout ce pêle-mêle est charmant.

Dans ce merveilleux ensemble, il n'y a qu'une note fausse. Les restaurateurs allemands, — cent fois plus terribles encore que les restaurateurs français, — se sont emparés de la vieille *Douane* de Colmar. C'était un curieux édifice du quatorzième siècle, remanié au temps de la Renaissance et au dix-septième siècle, très pittoresque par la diversité de ses styles et l'irrégularité de sa construction. On l'a dégagé, on l'a restauré, on lui a refait une belle toiture de tuile sombre avec des losanges verts, on l'a doré, on l'a peinturluré, on l'a défiguré... C'est un monument perdu.

*
* *

Pour goûter tout le charme de Colmar, il faut traverser, à la nuit tombante, le quartier méridional que traverse la Lauch et gagner le pont Saint-Pierre à l'extrémité de la ville. Sur les deux rives, des maisons très anciennes semblent se hausser pour apercevoir la petite rivière pardessus les frondaisons de leurs jardinets. Des

auvents de tuiles protègent les petits lavoirs maintenant silencieux. Des barques plates s'alignent le long des berges. Les toitures qui chevauchent embrouillent leurs lignes dans le crépuscule, dominées par la tour de Saint-Martin. Çà et là des fenêtres s'allument.

Le grand silence est troublé par un très léger clapotis de l'eau, et l'on voit sous l'arche du pont lentement passer un long bateau chargé de légumes. A l'avant, une femme, armée d'une gaffe, gouverne l'embarcation qui suit le courant paresseux et disparaît bientôt entre les arbres et les logis taciturnes... Quelques instants après, une autre barque survient et s'éloigne avec un pareil chargement... C'est la flottille des maraîchers qui se rend au marché de Colmar.

La nuit est venue. Quelques étoiles brillent dans l'eau sombre de la Lauch. La ville n'est plus qu'une masse confuse piquée de quelques lumières ; et dans le ciel clair la tour de Saint-Martin dresse son étrange bonnet pointu.

*
* *

L'église Saint-Martin (on a coutume à Colmar de l'appeler la cathédrale) est un édifice des treizième et quatorzième siècles, dont les proportions sont heureuses et dont la nef n'est pas sans

élégance. Son portail méridional offre une construction assez étrange. Le tympan est formé d'une très belle ogive dans laquelle un cintre est inscrit. Sous cet arc un singulier bas-relief représente saint Nicolas, entouré de mendiants ; trois de ces pauvres hères semblent chanceler et s'abattre les uns sur les autres ainsi que des capucins de carte, sans que l'on puisse deviner si l'artiste a voulu exprimer par là l'état de faiblesse auquel la misère les a réduits, ou s'il a tout simplement usé de cet artifice pour se conformer au dessin du tympan conçu par l'architecte. Ce sont d'ailleurs de fort belles sculptures.

Parmi les jolies statuettes de l'archivolte, on distingue celle d'un homme muni d'une équerre. C'est le maître de l'œuvre. A côté de son portrait, il a mis son nom : *Maistres Humbret.* Il était venu de l'Isle-de-France. Notons-le en passant, et négligeons l'occasion — assez tentante — de ratiociner ici sur les origines de l'architecture gothique en Alsace.

Le trésor de Saint-Martin de Colmar, c'est la *Vierge au buisson de roses*, que l'on a coutume d'attribuer à Martin Schongauer. Si la madone et l'enfant ne nous émeuvent ni par leur beauté, ni par leur expression, l'ensemble de l'œuvre est d'une grâce et d'un éclat incomparables. Nous admirons la magnificence et la fraîcheur du coloris, la belle et simple ordonnance du tableau,

la délicatesse avec laquelle sont exécutés les oiseaux, les feuillages et les fleurs du buisson. D'ailleurs, nous sommes stimulés par les commentaires d'un sacristain enthousiaste et subtil... Mais nous allons retrouver Martin Schongauer au musée.

*
* *

Le musée de Colmar est installé dans les bâtiments de l'ancien couvent de Dominicaines des *Unterlinden*. Ce monastère était, au moyen âge, riche et célèbre. Plusieurs de ses religieuses eurent des visions, et l'on y signala de nombreux miracles. En 1793, les révolutionnaires dévastèrent les *Unterlinden* qui furent, ensuite, transformés en une caserne. Vers le milieu du dix-neuvième siècle, une Société d'amateurs et d'artistes se constitua sous le nom de Société Schongauer, et obtint de la ville de faire les travaux nécessaires pour placer les collections et la riche bibliothèque de Colmar dans les constructions de l'ancien couvent qui demeuraient encore debout.

Ce musée contient les reliques les plus précieuses de la vieille Alsace. Sous le cloître restauré on a rangé des sculptures, débris d'églises ou de couvents démolis. Dans l'ancienne chapelle sont exposées les peintures.

Le musée moderne n'est pas riche ; il serait pourtant injuste de ne pas signaler quelques

admirables tableaux de la jeunesse de M. Henner. Mais le musée ancien renferme les œuvres les plus caractéristiques de l'art alsacien, les Schongauer, les Grunewald et le célèbre retable d'Issenheim.

Jamais je n'ai mieux compris qu'à Colmar quelles ténèbres enveloppent et envelopperont toujours les origines de la peinture, et combien est vain le jeu des critiques acharnés à percer cette obscurité.

Schongauer était peintre et graveur. Toutes ses gravures sont signées de son monogramme. Mais nous ne connaissons pas un seul tableau de lui qui porte ce monogramme, pas un seul, qu'un irrécusable document permette de lui attribuer. Et cela n'empêche pas les critiques de disserter éperdument sur la peinture de Schongauer ! Tel affirme que *la Vierge au buisson de roses* est incontestablement de Schongauer, et que cette Madone doit servir de terme de comparaison pour déterminer quelles œuvres seront données ou refusées au maître de Colmar. Mais tel autre fait remarquer judicieusement que, si séduisante que soit *la Vierge au buisson de roses*, rien, absolument rien, ne démontre que l'auteur en soit Schongauer, et il propose tout de suite un autre critérium qui n'est pas moins incertain. On allègue aussi des ressemblances indéniables entre certaines gravures de

LA VIERGE AU BUISSON

(Saint-Martin de Colmar).

Schongauer et certaines peintures de la même époque. Mais ces gravures avaient alors un grand renom et il est probable que de nombreux peintres s'en inspirèrent autour du maître, peut-être sous sa direction.

Ce qui semble échapper à toute controverse, c'est qu'au quinzième siècle il y eut en Alsace une école de peinture très abondante, école qui était d'inspiration bien plutôt flamande que germanique ; et encore ce mot de flamand n'est-il pas exact, puisque l'artiste dont Schongauer paraît le plus voisin, c'est Roger de la Pasture, lequel était de Tournai.

D'ailleurs la critique allemande, qui se rend compte de ces parentés trop compromettantes, s'intéresse moins, aujourd'hui, à Schongauer. Elle s'exerce de préférence sur Mathias Grunewald d'Aschaffenbourg, et veut faire de lui le père de la peinture allemande.

Les tableaux attribués à Grunewald sont la gloire du musée de Colmar. Longtemps on les crut d'Albert Dürer. Puis leur auteur s'appela Hans Baldung Grien. Aujourd'hui il s'appelle Mathias Grunewald. Comment s'appellera-t-il demain [1] ?

[1] Si l'on désire connaître toute la littérature à laquelle ont donné lieu les tableaux de Schongauer et ceux de Grunewald, il faut recourir à l'excellente *Bibliographie de la ville de Colmar* publiée sous les auspices de la Société industrielle de

Peu importe le nom du peintre extraordinaire, à qui nous devons la plus tragique et la plus douloureuse représentation que jamais artiste ait conçue de la scène du Calvaire, la burlesque et terrifiante tentation de saint Antoine, l'image lumineuse et légère du Christ ressuscité, le grave et sublime entretien des deux ermites dans la solitude, la noble figure de saint Antoine revêtu du costume épiscopal, le délicieux concert d'anges célébrant la Vierge couronnée, les magnifiques draperies du manteau de saint Sébastien ! Que l'auteur de ces étranges chefs-d'œuvre soit un Allemand, c'est probable, et nommez-le Grunewald, si tel est votre bon plaisir.

Il a le don le plus original et le plus caractéristique du génie germanique ; car chez lui la passion du rêve s'accorde avec la fureur de la vérité, et l'une et l'autre sont portées à l'excès, la première jusqu'à l'hallucination, la seconde jusqu'à la puérilité. C'est un visionnaire et c'est en même temps un terrible réaliste : il entoure les êtres sacrés de halos mystérieux, il les spiritualise, il les divinise, et cela ne l'empêche point de peindre avec une minutie répugnante les plaies, les ulcères et les chancres, comme s'il illustrait un traité de médecine. Mais cet

Mulhouse et de la ville de Colmar par M. André Waltz. (1902. Colmar ; imprimerie Jussy et Cie.)

Allemand n'est point demeuré en Allemagne : il a vu l'Italie. La magnificence des draperies, la fine beauté de certains visages, la chaleur prodigieuse du coloris, je ne sais quelle liberté de dessin et d'accent, tout révèle qu'il a connu, compris, aimé les maîtres vénitiens et les maîtres lombards. Un inconnu qui vit ces peintures en 1789, dans le couvent où elles étaient placées, les décrivit en quelques pages et fit le premier cette remarque très juste (à propos des deux ermites conversant dans la solitude) : « A mon avis, ce tableau est, après celui du *Crucifiement*, le plus remarquable, parce que le paysage est supérieurement peint et tout à fait *dans le goût du Titien*[1] ». L'auteur d'une très remarquable étude sur le musée de Colmar, M. Charles Goutzwiller, a été plus loin. Ayant observé que l'abbé du couvent d'Issenheim, qui commanda ces peintures, était un Italien, il a émis l'hypothèse que l'auteur des tableaux a pu être un artiste appelé d'Italie et qui dut se contenter pour modèles des paysans d'Alsace... Voilà, tout de même, un Italien dont le goût se serait bien brusquement germanisé !

Enfin, au fond de la chapelle des Dominicaines,

[1] Ces pages curieuses écrites en allemand et dont le manuscrit appartient à la Bibliothèque de Colmar ont été traduites et publiées par M. Goutzwiller à la suite de son étude.

transformée en musée, on a installé les restes d'un admirable maître-autel, qui provient aussi du couvent des Antonites d'Issenheim. La peinture qui décore le soubassement de l'autel est, à n'en point douter, de la main de Grunewald, si Grunewald est l'auteur des œuvres dont je viens de parler. Au-dessus de l'autel sont rangés les bustes des douze apôtres, sculptures assez banales du seizième siècle. Plus haut, entre saint Augustin et saint Jérôme, est placée une grande figure de saint Antoine ermite d'une majesté surhumaine.

*
* *

Comment ces peintures et ces sculptures sont-elles venues échouer dans le musée de Colmar ? L'histoire mérite d'être contée.

Elles appartenaient au couvent des Antonites d'Issenheim, situé à quelques lieues de Colmar, à l'entrée de la vallée de Guebwiller. Ce couvent passait pour un des plus opulents de la chrétienté. Au dix-huitième siècle, des voyageurs venaient de toute l'Europe pour le visiter. Les richesses recueillies dans le musée de Colmar ne donnent qu'une faible idée de la magnificence du monastère.

La Révolution fut impitoyable dans le Haut-Rhin. Le commissaire de la Convention nationale était Hérault de Séchelles. Je viens de lire

le rapport qu'il fit sur sa mission. On y voit en plein et l'homme et la besogne qu'il accomplit. « Un orateur avait prononcé, peu de temps avant mon départ, à la tribune des Jacobins de Paris, ce mot fameux, le seul qui nous ait délivré de nos ennemis, *que la terreur soit à l'ordre du jour*. Ce qu'il a dit, je l'ai fait. » Ailleurs : « Par là tout a été concilié, la sûreté et les principes ; par là j'ai opéré presque à la fois dans le Haut-Rhin la guérison révolutionnaire : hommes et choses, tout a plié sous la loi... » Lisez encore cette phrase significative : « Un mouvement nouveau s'était communiqué dans la France ; on voyait s'écrouler les autels devant lesquels tant de générations étaient venues s'agenouiller ; les prêtres, les évêques renvoyaient leurs patentes ; aussi embarrassés du choix de leur état que les nobles du hasard de leur prétendue naissance, ils s'excusaient d'avoir été. Les reliques, les saintes métalliques, les cloches tombaient dans le creuset national ; les vieux temples nus, dépouillés de leurs richesses d'or et d'argent, et surtout des richesses de l'imagination et des sens, réduits à leurs colonnes et à leur sombre obscurité, s'intitulaient les sanctuaires de la raison... »

Les couvents furent abandonnés et dévastés, celui d'Issenheim, comme les autres. Mais, la tourmente passée, on eut quelques remords du

vandalisme de la veille. Le 24 vendémiaire de l'an III, le directoire du district de Colmar chargea les citoyens Marquaire et Karpff, dit Casimir, de rechercher tous les « objets d'arts ou de sciences », pour les faire transporter à la Bibliothèque nationale du district. Ces deux bons Alsaciens s'acquittèrent de leur tâche avec beaucoup de goût et de zèle. Karpff était un dessinateur, élève de David.

Marquaire et Karpff (leur rapport manuscrit se trouve à la Bibliothèque de Colmar) déclarèrent au directoire du district que leur recherche avait été fructueuse. « Mais, ajoutaient-ils, en faisant d'heureuses découvertes, nous avons eu le regret de remarquer que, d'un côté, l'ignorance avait détruit des objets très précieux qu'elle prenait pour des vestiges de la féodalité, et que, d'un autre côté, l'insouciance des commissaires en avait laissé détourner le plus grand nombre... Nous passons sous silence la destruction d'une immensité d'objets qui existaient dans les églises des districts et dont nous n'avons trouvé que d'inutiles débris... L'insouciance des commissaires a fait perdre à l'instruction publique presque toutes les peintures et gravures qui se sont trouvées dans les maisons nationales et des émigrés... » Voilà le bilan du vandalisme. Nous ne suivrons pas Marquaire et Karpff dans l'inventaire de toutes les richesses qu'ils ont sauvées.

INRI

Contentons-nous de reproduire les quelques lignes qu'ils consacrent à l'autel d'Issenheim, elles sont assez inattendues sous la plume d'un élève de David et font grand honneur à son goût : « Il n'est point de monument plus digne de fixer l'attention que la sculpture de cet autel, qui est une production du ciseau du même Albert Dürer, et qui est encore sur pied dans l'église des ci-devants Antonites à Issenheim. Rien de plus élégant dans le goût gothique. Les ornements d'architecture qui décorent cet autel et qui consistent en bois doré, imitent tellement la fonte du métal qu'il semble y voir toute la légèreté dont il est susceptible. Quoique un peu endommagé par l'enlèvement des figures et peintures en relief, on est surpris qu'un ouvrage aussi fini et aussi délicat ait pu résister aux injures de plusieurs siècles et se conserver dans l'état de perfection où il est encore aujourd'hui. La dislocation des figures et des peintures de cet autel serait inexcusable, si ce n'étaient les dangers auxquels il était exposé pendant que le vandalisme exerçait toutes ses fureurs... A l'égard de l'autel, il paraît nécessaire de le rétablir dans son ensemble, qui, seul, caractérise toute sa beauté et sans lequel on ne pourrait transmettre à la postérité que des fragments qui, pris et considérés isolément, ne prêteraient à aucun effet et ne seraient autre

chose que l'histoire d'un monument inutile... »

Le vœu de ces deux hommes ne fut qu'à demi écouté, car on raconte que deux chariots de sculptures peintes et dorées provenant d'Issenheim furent transportés dans une province voisine et vendus.

N'est-il pas digne d'admiration, le zèle des commissaires de l'an VIII, à qui nous devons les tableaux et les sculptures du musée de Colmar?

*
* *

Colmar est en fête. Les Sociétés de gymnastique de la Haute-Alsace viennent concourir sur le Champ-de-Mars : *Turnfest*. Guirlandes de feuillage, musiques, bannières, cartes postales. De toutes parts, des oriflammes claquent au vent. Les unes sont vertes et rouges : ce sont, me dit-on, les couleurs de Colmar. D'autres sont rouges et blanches : ce sont les couleurs de Strasbourg. D'autres encore sont de pure fantaisie. Sur cent drapeaux, il n'y en a pas trois qui soient aux couleurs de l'Allemagne. Le drapeau allemand n'apparaît que de loin en loin sur un monument public, à la porte d'une hôtellerie, d'un restaurant, d'un grand magasin, et encore n'y pend-il jamais seul. Une oriflamme verte et rouge mêle toujours ses plis aux plis noirs, blancs et rouges.

IV

AMMERSCHWIHR, KAYSERSBERG ET RIQUEWIHR. — VOLTAIRE EN ALSACE. — SCHLESTADT. — HOHKŒNIGSBOURG.

Au pied des Vosges, dans des vallons couverts de vignobles renommés, Ammerschwihr, Kaysersberg, Riquewihr, trois petites villes charmantes de l'ancienne et opulente Alsace, blottissent leurs grandes tours, leurs maisons pittoresques et leurs jolies fontaines.

A partir de Colmar, des clos luxuriants bordent la route. La vigne en fleurs parfume la campagne.

Ammerschwihr. — Ammerschwihr est au pied du dernier contrefort de la montagne, à l'endroit où la Weiss, venue du val d'Orbey, entre dans la plaine.

C'était, autrefois, la cité de Cadet-Roussel. Elle avait trois suzerains : l'empereur, le seigneur de Ribeaupierre et le seigneur de Hohlandsberg. Elle avait trois prévôts, chacun de

ses maîtres nommant le sien. Elle avait trois portes. Elle avait trois tours.

Elle garde ses trois tours où nichent les cigognes.

Elle garde aussi ses logis à pans de bois, ses échauguettes, ses tourelles, ses toits pointus, ses escaliers tournants, ses fontaines, ses grands crucifix, son antique charnier et ses petites places où l'on dirait qu'un artiste subtil a tout aménagé pour l'amusement des yeux, tout : les rosiers, les pignons, les auvents, les sculptures et la lumière. Elle garde encore son hôtel de ville où une salle vénérable semble attendre la venue des trois bourgmestres et des six conseillers du temps jadis et où un lustre colorié, en forme de sirène, pend au plafond de noyer verni.

Me voyant le nez en l'air, occupé à examiner le tableau de sa petite ville, un Ammerschwihrois s'approche de moi et offre de me servir de guide. Avant tout, il tient à me montrer *qu'il parle français :* que de fois en Alsace j'ai rencontré pareil empressement chez des gens du peuple et de la campagne ! Il veut aussi me montrer qu'il sait l'histoire de la Révolution. Il me fait voir sur un grand nombre de maisons des écussons où les sculptures ont été grattées, et me raconte que sous l'ancien régime les impôts étaient lourds et injustes à Ammerschwihr. Il me parle avec indignation, comme si ces

AMMERSCHWIHR

choses dataient d'hier, de la dîme payée aux moines des *Unterlinden* de Colmar; il m'affirme que les maisons décorées de ces écussons étaient exemptes de l'impôt, et que les révolutionnaires ont voulu faire disparaître les traces du privilège. Évidemment cet homme ne blâme pas les révolutionnaires, mais il ajoute avec tristesse : « C'est dommage tout de même d'avoir détruit ces antiquités ! C'était bien joli ! »

Kaysersberg. — Ville libre de l'empire, Kaysersberg fit partie de la décapole de l'Alsace. Maintenant, c'est un chef-lieu de canton, avec l'air d'aisance et de gaieté d'un beau chef-lieu de canton de « chez nous », et avec la grâce capricieuse et irrégulière d'une petite ville alsacienne. Le gros donjon de son château dresse au-dessus des pampres de la colline sa tête ébréchée. La grande rue aligne — ou à peu près — ses pignons dentelés. Sur la place, devant le portail roman, un vieux saint barbu qui tient une grande croix dans ses bras, surmonte la fontaine du marché. A l'intérieur de l'église, décorée de rameaux de sapins, on voit des peintures qui furent attribuées, sans raison, à Holbein et un beau Saint-Sépulcre de pierre où une Madeleine énigmatique semble presque sourire en présentant les parfums. Plus loin, un pont en dos d'âne franchit la Weiss; et, sur les deux bords du

ruisseau, les lignes des toitures s'enchevêtrent dans le plus fantasque des embrouillaminis.

Kaysersberg possède une rue singulière et charmante : des deux côtés, devant les façades des maisons, des caisses sont rangées où l'on a planté des lauriers, des grenadiers et d'autres arbustes. Cette voie fleurie mène à l'hôpital...

Riquewihr. — Il est en Europe quelques petites villes, où, le hasard ayant maintenu intact le décor du passé, nous entrons, comme de plain-pied, dans la vie des hommes d'autrefois : tels Rothenburg en Bavière, San Gimignano en Toscane, Cordes en Albigeois, Ypres en Flandre, etc... Riquewihr est un de ces lieux rares et exquis : rues et maisons y conservent aujourd'hui le même aspect qu'au temps de la Renaissance.

D'où vient que les siècles ont si peu modifié la physionomie de Riquewihr ?

D'abord, jusqu'à la Révolution, Riquewihr n'a pas suivi la destinée du reste de l'Alsace. C'était le chef-lieu d'une petite seigneurie qui, depuis le quatorzième siècle, appartenait aux ducs de Wurtemberg et de Montbéliard, et, même après la paix de Westphalie, ceux-ci continuèrent de gouverner leur domaine, sous la souveraineté de la France. Riquewihr vécut donc isolé jusqu'au jour où il fut incorporé à la République

française, et encore la déchéance de la maison de Wurtemberg ne fut-elle consacrée qu'en 1801, par le traité de Lunéville. Cette sorte d'isolement politique contribua donc à l'aspect particulier de la minuscule principauté.

Ce n'est point la seule raison de cette originalité. Si le Riquewihr d'aujourd'hui ressemble tant au Riquewihr du seizième siècle, c'est que les hommes n'y ont, depuis ce temps-là, changé ni leur existence, ni leurs mœurs, ni leur industrie. Vignerons ils étaient, vignerons ils sont restés. Ils continuent de récolter le vin blanc le plus léger, le plus parfumé, le plus frais et le plus traître de toute l'Alsace, le *Riesling*. Sur leurs coteaux, leurs belles vignes, cultivées en quenouilles, décrivent, à perte de vue, de grandes courbes symétriques, très espacées, et que l'on nomme des *franconis*, parce qu'un écuyer doit pouvoir faire sauter son cheval à travers les rangs d'échalas. A peine entré dans la ville, on aperçoit, accrochée à toutes les façades, l'enseigne d'un courtier en vins : *Weinsticher-Gourmet;* c'est l'expression française : *gourmet piqueur de vin*, dont la loi allemande a exigé que l'on germanisât la moitié. Bref, de temps immémorial, Riquewihr n'a qu'une pensée, Riquewihr n'a qu'une fortune : la vigne. Une telle perpétuité de tradition attache les hommes au logis familial, et leur rend chères les vieilles

pierres de leur cité. C'est pourquoi les anciens logis sont debout et les vieilles pierres sont à peu près respectées[1].

A peu près ! car vers le milieu du dix-neuvième siècle, on a jeté par terre les anciennes églises. Et voilà que maintenant on construit des maisons neuves autour de l'enceinte, de vilaines maisons neuves ! et le sous-secrétaire d'État des postes vient de doter Riquewihr d'un bureau de poste dont lui-même, dit-on, dessina les plans, et qui, mélange d'*alt-deutsch* et de modern style, ressemble à une brasserie.

Riquewihr était bien défendu contre les pillards tentés de venir goûter le vin de ses caves ; il était protégé par une double ligne de remparts et deux hautes tours carrées surmontent encore les portes du côté du couchant ; la herse est en place.

Les rues offrent le même ensemble pittoresque, — mais ici plus complet et plus riche — qui nous a déjà ravi dans les autres petites villes de l'Alsace : poutres décorées, fines tourelles et logettes à balcons de pierre. Toutes les maisons des bourgeois de Riquewihr sont d'ailleurs construites d'après un même plan. Sur la rue, s'élève une gracieuse façade ornée

[1] Le bourgmestre de Riquewihr, M. Birkel, et quelques-uns de ses compatriotes ont fondé une Société pour la protection des antiquités de Riquewihr.

de devises et d'encadrements de bois. Une large porte cochère donne accès dans une cour qu'emprisonnent le bâtiment d'habitation et de hautes murailles, souvent crénelées, car chaque demeure formait une petite forteresse. Dans une élégante tourelle, accolée à la maison, et que termine un toit pointu, se déroule un escalier en vis. Près de là, un puits dresse ses montants de pierre finement sculptés. J'ai pénétré dans l'une de ces demeures où l'on a pieusement conservé les lourdes et magnifiques boiseries de jadis. J'ai vu la grande salle du premier étage qui prend jour par les fenêtres de la logette avancée, les portes massives, le plafond à caissons, le poêle de faïence, et j'ai respiré dans ce vieux logis alsacien je ne sais quoi d'opulent, de cordial et d'immuable.

Je venais d'errer à travers les rues, les places et les ruelles de Riquewihr, j'avais fait le tour des anciens fossés de la ville, aux bords desquels s'arrêtent les derniers plants de vigne, je venais de donner un coup d'œil à l'ancien château des ducs de Wurtemberg, aujourd'hui restauré, hélas! et converti en école, lorsque je tombai dans la rue Voltaire.

La rue Voltaire, à Riquewihr!... Déjà, quelques jours auparavant, à Colmar, on m'avait montré la maison de Voltaire. Les Alsaciens n'ont donc pas perdu le souvenir du séjour que

fit chez eux l'auteur de *la Henriade*. Comme tout le monde n'a point aussi bonne mémoire que les Alsaciens, ouvrons un volume de la *Correspondance*.

*
* *

Voltaire demeura quinze mois en Alsace, d'août 1753 à novembre 1754. Ce ne fut le temps ni le plus heureux ni le plus glorieux de sa vie.

Il venait de se brouiller avec Frédéric. Brutalement arrêté à Francfort, sur un ordre du souverain, il n'avait recouvré sa liberté qu'après avoir renvoyé à Potsdam sa clef de chambellan, ses décorations et l'œuvre de *poëshie* de son royal disciple. Un séjour d'une quinzaine de jours chez l'électeur palatin, Charles-Théodore, le réconforta un peu. A la petite cour de Schwetzingen, on lui donna des louanges et des fêtes. De là il se rendit à Strasbourg, accompagné de son secrétaire, Collini.

Il traversait alors une passe difficile. Sa rupture avec Frédéric lui fermait l'Allemagne. Quelque bien que lui voulût Mme de Pompadour, il ne pouvait songer à gagner Paris. Ne découvrant aucun asile où reposer sa vieillesse et soigner ses maux, il décida de rester en Alsace. D'ailleurs il y était engagé par un double motif. Il avait promis à la duchesse de Gotha d'écrire un précis de l'histoire de l'Allemagne,

sous le titre d'*Annales de l'Empire*, et pensait trouver en Alsace toutes les ressources nécessaires pour achever son ouvrage. D'autre part, l'occasion lui était favorable de surveiller de près ses intérêts : en 1735, il avait prêté un capital de 300.000 livres au duc Charles-Eugène de Wurtemberg contre une rente viagère de 7.500 reichsthaler, et cette créance était hypothéquée sur des vignobles de Riquewihr. Il n'était pas fâché de s'assurer par lui-même que le gage était bon et les vignobles sagement administrés.

Après quelques semaines passées à Strasbourg, il vint à Colmar et s'y installa dans une maison de la rue des Juifs appartenant aux époux de Goll. Le logement qu'il occupait — deux pièces au rez-de-chaussée — sert maintenant de magasin à un droguiste. Les deux fenêtres qui s'ouvrent sur la rue sont garnies de jolies grilles. Sur le mur, point de plaque commémorative, mais l'affiche d'un dentifrice.

« J'habite, écrit Voltaire, une vilaine maison dans une vilaine ville. » Tout de même il s'accommoderait de la maison et de la ville : ses hôtes sont bons et attentifs; des hommes érudits et charmants viennent le visiter, comme cet avocat du barreau de Colmar, M. Dupont, « homme d'une grande indépendance dans les idées, aimable, doué d'une imagination vive et

enjouée et grand amateur de littérature » ; Collini fait chaque soir sa partie d'échecs ; la jeune cuisinière Babet, bavarde et fille d'esprit, a pour lui des « prévenances que les domestiques n'ont point ordinairement pour leurs maîtres » ; enfin, il a sous la main les livres et les hommes qu'il lui faut pour se renseigner sur l'histoire de l'Allemagne, et l'imprimeur Joseph Schœpflin, frère de l'historien, édite ses *Annales de l'Empire*. Dans tous les cas, il s'accommoderait de l'Alsace, car il rêve de se faire bâtir une jolie maison sur les ruines du château de Horbourg, qui appartient à son débiteur, le duc de Wurtemberg. Comme « cette vénérable masure » est l'objet d'un procès, il y renonce : « Je n'irai pas, écrit-il, bâtir un hospice qui aurait un procès pour fondement » ; mais il se met à la recherche d'un autre domaine. Malheureusement, en Alsace, comme ailleurs, Voltaire ne peut échapper aux trois ennemis qui troublent partout son bonheur : la goutte, les contrefacteurs et les Jésuites.

Il a coutume de faire le malade : c'est son procédé pour se délivrer des fâcheux ; mais, surtout, en se disant moribond, il pense exciter la compassion de ses amis et donner à ses ennemis le rassurant espoir d'une prochaine délivrance. Il ne faut donc pas être dupe de ses éternelles doléances, et ne point le prendre

RIQUEWIHR

trop au sérieux quand il écrit à Mme de Fontaines : « Peignez-vous d'après le nu, Madame, et avez-vous des modèles ? Quand vous voudrez peindre un vieux malade emmitouflé, avec une plume dans une main et de la rhubarbe dans l'autre, entre un médecin et un secrétaire, avec des livres et une seringue, donnez-moi la préférence. » Néanmoins, le climat de l'Alsace est pour lui trop rigoureux. Il passe quelques jours à Luttenbach, dans la vallée de Munster, quelques semaines dans les Vosges et à Plombières ; le reste du temps, il demeure claquemuré dans son petit appartement de la rue des Juifs, souffrant de la goutte, mais travaillant sans relâche.

Au mois de décembre 1753, il écrit à Mme de Pompadour : « Le roi de Prusse est bien né pour mon infortune. Je ne parle pas des tendresses inouïes qu'il avait mises en usage pour m'arracher à ma patrie. Il a fallu encore qu'un manuscrit informe, que je lui avais confié en 1739, ait été pris, à ce qu'il dit, dans son bagage, à la bataille de Sohr, par les housards autrichiens ; qu'un valet de chambre l'ait vendu à Jean Néaulme, libraire de la Haye et de Berlin, qui imprime les ouvrages de Sa Majesté prussienne ; et qu'enfin ce libraire l'ait imprimé et défiguré. Cependant, Madame, le roi est très humblement supplié de considérer que ma nièce

à Paris est mourante... Le roi est plein de clémence et de bonté ; il daignera peut-être songer que j'ai employé plusieurs années de ma vie à écrire l'histoire de son prédécesseur et celle de ses campagnes glorieuses ; que, seul des académiciens, j'ai fait son panégyrique traduit en cinq langues. » Et Voltaire demande qu'il lui soit permis de venir à Paris pour arranger ses affaires et « assurer du pain à sa famille ». En rédigeant sa supplique, il sait bien qu'elle ne sera point exaucée et qu'on ne le laissera pas venir à Paris; mais il veut établir qu'il désavoue l'édition de l'*Abrégé de l'Histoire universelle* publié sous son nom par le libraire de la Haye et de Berlin, car dans cette édition contrefaite il n'y a pas que des inepties et des fautes de copie, il y aussi des interpolations et des suppressions habiles, qui, modifiant la pensée de l'auteur, doivent faire le désespoir de ses protecteurs et la joie de ses ennemis.

Le danger n'est pas imaginaire. Les Jésuites sont puissants en Alsace. Quatre ans auparavant, sur la place de Colmar, on a brûlé le *Dictionnaire* de Bayle, et un avocat général a lui-même jeté son exemplaire dans le bûcher. Voltaire connaît l'anecdote. Il sait aussi qu'un certain Jésuite, le P. Mérat, intrigue contre lui. Pour écarter le péril, il juge politique d'écrire une lettre assez plate à un autre Jésuite, le P. Menoux.

Celui-ci ne croit pas un mot des protestations de Voltaire, se moque de lui, et termine ainsi sa réponse : « Que ne puis-je vous estimer autant que je vous aime ! » La situation devient critique. Ce n'est plus seulement le P. Mérat qui réclame l'expulsion de l'hérésiarque. Le P. Kroust et le P. Ernest, mortels ennemis de Voltaire, sont du complot ; le prince-évêque de Bâle lance contre lui les Jésuites de son collège... Mais brusquement la tempête s'apaise, et, au mois d'avril 1754, espérant désarmer pour toujours les Jésuites qui sont à ses trousses, Voltaire fait mander un capucin, s'enferme avec lui, et va faire ses Pâques.

Quelle église de Colmar fut le théâtre du sacrilège ? L'église paroissiale de Saint-Martin ou la chapelle du couvent des Capucins ? Collini, le secrétaire fidèle, ne nous l'a pas dit ; mais il nous a laissé sur ce sujet dix lignes qui font tableau : « J'avoue que je profitai d'une occasion aussi rare pour examiner la contenance de Voltaire pendant un acte aussi important. Dieu me pardonnera cette curiosité et ma distraction. Au moment où il allait être communié, je levai les yeux au ciel comme pour l'implorer, et je jetai un coup d'œil subit sur le maintien de Voltaire ; il présentait sa langue et fixait les yeux bien ouverts sur la physionomie du prêtre. *Je connaissais ces regards-là.* En rentrant, il envoya

aux Capucins douze bouteilles de bon vin et une longe de veau »[1].

Cette « première communion » fit un grand scandale et n'arrêta pas la persécution. Six mois après, Voltaire dut quitter l'Alsace, n'ayant point trouvé le sûr asile qu'il rêvait pour sa vieillesse. Il alla d'abord à Lyon, puis gagna la Suisse.

A Colmar, il avait achevé les *Annales de l'Empire* et écrit l'*Orphelin de la Chine*. Les *Annales* ne sont pas le meilleur de ses ouvrages historiques. L'*Orphelin* n'est pas le meilleur de ses drames. Cela d'ailleurs importe assez peu aux vignerons de Riquewihr. Ceux-ci sont fiers que leurs vignes aient garanti les créances de Voltaire, et que les revenus de leurs clos aient peut-être servi à satisfaire les fantaisies de Mme Denis[2].

*
* *

Schlestadt. — Schlestadt a la mélancolie des villes déchues. Entre toutes les villes libres d'Alsace, elle se distingua jadis par sa passion de l'indépendance et de la guerre. Au temps de

[1] *Mon séjour auprès de Voltaire*, par son secrétaire Come-Alexandre Collini (Paris, 1807).

[2] M. Heid, dans une conférence qu'il fit à Munster le 24 avril 1897, a tracé un joli tableau du séjour de Voltaire en Alsace (*Bulletin de la Société des sciences, agriculture et arts de la Basse-Alsace*. Fascicule n° 8, octobre 1897).

la Renaissance, elle devint un des grands foyers de l'humanisme. Sa fierté se résigna malaisément à la conquête de Louis XIV. Pendant la Révolution, elle fut en proie aux factions. Elle oubliait pourtant ce passé turbulent et glorieux, satisfaite de sa destinée de sous-préfecture française et contente de sa prospérité industrielle, quand la guerre de 1870 et l'annexion lui portèrent un coup funeste. Depuis ce temps, son industrie a dépéri, sa population a décru... Elle demeure taciturne et morne.

Elle a ses reliques : sa tour peinte et ses deux admirables églises de Saint-Georges et de Sainte-Foy. Sous les voûtes de sa belle bibliothèque, elle garde les livres vénérables que l'illustre humaniste Beatus Rhenanus a légués à sa ville natale. Mais ses rues sinueuses sont le royaume du silence. Ses places s'étendent, désertes, comme des cours de béguinage. On entend, de très loin, résonner sur son pavé les souliers d'un passant. Devant Saint-Georges, au moment où je traverse le parvis, j'aperçois à une fenêtre, derrière un rideau qui se soulève, une figure de vieille femme curieuse : elle examine avec surprise l'étranger, l'inconnu. Quelques minutes plus tard, je reviens au même endroit, je vois encore le même rideau se soulever ; mais la main maigre et jaunie le laisse aussitôt retomber, et ce geste brusque et décou-

ragé veut dire très clairement : vit-on jamais, devant Saint-Georges, deux visages nouveaux dans une après-midi ?

Le petit musée de Schlestadt possède un buste de femme d'une étrange et douloureuse beauté. Il y a quelques années, comme l'on restaurait l'église Sainte-Foy, on découvrit d'anciennes sépultures. Sur le corps d'une femme ensevelie à cette place avait été jetée une couche de chaux où s'étaient modelés tous les traits du visage et tous les détails du vêtement. L'empreinte était aussi parfaite que celle des cadavres retrouvés dans les cendres durcies de Pompéi. On vida le moule formé par la chaux, on y coula du plâtre et l'on obtint l'image de la morte. Naturellement quelques personnes désirèrent que celle-ci ne demeurât pas anonyme ; elles lui découvrirent un nom et soutinrent que cette femme était une pestiférée. Un côté de la face semblait rongé par la maladie, et ainsi s'expliquait, disait-on, l'ensevelissement à la chaux. Des archéologues moins imaginatifs ont attribué les marques de la figure aux imperfections du moulage ; ils ont prétendu que le corps avait été inondé de chaux pour être séparé d'autres cadavres enfermés dans le même tombeau, qu'il fallait renoncer à toute légende, et que l'on ne connaîtrait jamais le nom de l'ensevelie... Il convient de bénir les archéologues

qui nous laissent tranquillement rêver devant cet admirable morceau de sculpture que l'on dirait ébauché par Verocchio. Chacun est libre d'inventer sa réponse à l'énigme de ces traits purs et tristes et de bâtir, selon sa fantaisie, le roman de cette noble créature à qui la mort semble avoir donné la paix, mais non l'oubli de la souffrance terrestre.

*
* *

Hohkœnigsbourg. — Le château de Hohkœnigsbourg couronne une montagne escarpée, en avant de la chaîne des Vosges. Il domine de très haut les donjons qui se dressent sur toutes les crêtes voisines, et semble commander la plaine d'Alsace. Aussitôt qu'on l'aperçoit, on comprend la pensée de Guillaume II, élisant cette vieille forteresse pour en faire l'emblème de la souveraineté impériale sur la province conquise.

En 1899, le Hohkœnigsbourg n'était qu'une ruine, magnifique et émouvante, mais, qui, chaque jour, s'écroulait davantage : les sculptures s'effritaient ; les toitures s'étaient effondrées ; la végétation avait tout envahi. Pour défendre ces admirables débris, la ville de Schlestadt, propriétaire du château, était trop pauvre. En 1899, elle offrit le domaine à l'empereur, qui accepta le présent : « Puisse, écrivait-il au bourg-

mestre de Schlestadt, ce cadeau devenir un nouveau lien de confiant amour entre moi et l'empire, et le Hohkœnigsbourg contempler toujours à ses pieds un pays paisible et une population heureuse ! »

Guillaume II entreprit de restaurer, ce qui veut dire en allemand comme en français, de rebâtir le Hohkœnigsbourg. Il en confia le soin à un architecte qui passe pour fort habile dans ce genre de travaux, M. Bodo Ebhart. Tous les Allemands n'approuvèrent pas alors le projet de leur empereur. Quelques-uns protestèrent contre cette restitution et soutinrent qu'on allait, en cette affaire, dépenser beaucoup d'argent pour détruire une ruine grandiose qu'il eût suffi de consolider. Mais de telles idées — qui sont peu répandues en France — paraissent en Allemagne le plus saugrenu des paradoxes. Aucun peuple d'Europe n'est autant que l'allemand possédé de la manie du vieux neuf et de la passion du pastiche. D'ailleurs, si, en politique, Guillaume II ne redoute pas les volte-face les plus soudaines et les plus inattendues, son esthétique demeure imperturbable. Il a dans son goût une confiance que rien n'ébranle, et ce goût est médiocre. Donc, l'on restaure le Hohkœnigsbourg. Consciencieusement on recommence ici ces dispendieuses niaiseries que Napoléon III permit à Viollet-le-Duc de commettre à

MASQUE D'UNE FEMME ENSEVELIE

DANS L'ÉGLISE SAINTE-FOY DE SCHLESTADT

Pierrefonds. J'ai sous les yeux les photographies du Hohkœnisbourg en 1899 : quel désastre!

Les travaux sont menés activement. Les ouvriers sont nombreux. On se promène difficilement au milieu des vagonnets et des échafaudages qui encombrent les cours du vieux château. Une grue électrique, installée au sommet du donjon, enlève les matériaux. Et c'est un spectacle d'un comique délicieux que tous ces engins modernes employés pour construire une forteresse médiévale. Jamais je n'ai vu aussi clairement que sur les chantiers du Hohkœnigsbourg, l'infinie puérilité des restaurations. Tant d'efforts, tant de science, tant d'argent dépensés pour bâtir un décor de théâtre! La beauté, la formidable beauté de ces vieux donjons du moyen âge, c'était surtout notre imagination qui la créait, quand nous songions au terrible labeur des hommes qui ont ordonné ces masses de granit. Toutes ces tours, toutes ces fortifications construites à l'électricité et à la vapeur ne sont qu'un pastiche ridicule, glacial et muet!

Nous sommes en 1903 : un architecte, qui peut-être n'est pas dépourvu de talent, consacre son ingéniosité à reconstituer un donjon du treizième siècle et des murailles du quinzième ; des maçons maçonnent des créneaux et des mâchicoulis, de telle sorte que les projectiles puissent ricocher, décrire des courbes,

et décimer la troupe assiégeante; des menuisiers fabriquent des volets de bois pour garnir les créneaux, et des peintres peignent ces volets de couleur noire, dans un but mystérieux et que mon ignorance des règles de la fortification m'empêche de deviner ! Et quand tous ces ouvriers auront terminé leur besogne, arrivera une armée de « professeurs » qui brossera sur les murailles du château des batailles historiques. Que tout cela est imbécile !

Photographieren verboten, est-il écrit à la porte du Hohkœnigsbourg. Pourquoi cette interdiction? Est-ce que, par hasard, les restaurateurs du château auraient conscience de la drôlerie de leur grue électrique perchée sur une tour féodale, et voudraient éviter que l'on ne conservât le souvenir de cette phase un peu ridicule de leur entreprise? Ou bien veut-on empêcher quelque « puissance étrangère » de connaître le secret des créneaux et des mâchicoulis du Hohkœnigsbourg? On ne peut croire ni à tant de pudeur, ni à tant de prudence. Alors pourquoi, pourquoi ce *photographieren verboten ?*

V

SAINTE-ODILE ET OBERNAI

Sainte-Odile. — Ce sont ici les lieux saints de l'Alsace. Tout y est légendaire et sacré : les arbres, les rochers et les sources. Un peuple entier y vient sans relâche interroger les témoins de sa plus ancienne histoire, retremper sa foi et assurer son espérance. Sous les mousses de la forêt, il découvre les blocs de la muraille derrière laquelle ses ancêtres abritaient leurs dieux et leurs enfants, lorsque les barbares surgissaient dans la plaine. Sur la tombe de sainte Odile, de la douce héroïne qui, pour demeurer fidèle à ses vœux et mériter les promesses divines, brava les persécutions, il vient écouter la voix de la vierge chrétienne, qui lui enseigne l'irrésistible puissance des volontés opiniâtres et des cœurs indomptables.

Omnia si perdas, verbum cœleste reserva. A cette injonction, que l'on voit encore gravée dans la pierre sur l'une des tours d'Obernai, l'Alsace n'a point cessé d'obéir.

De grandes forêts enveloppent la montagne dont le sommet porte le monastère de Sainte-Odile. Taine les a décrites dans quelques pages auxquelles j'ai plaisir à vous renvoyer; car elles forment un des tableaux les plus magnifiques et les plus achevés que nous ait donnés cet admirable artiste[1].

« Les choses sont divines : voilà pourquoi il faut concevoir des dieux pour exprimer les choses : chaque paysage a le sien, sombre ou serein, mais toujours grand. » Tel est le thème de cet admirable morceau. Il est d'un sentiment tout à fait gœthéen et précède une brève étude sur *Iphigénie en Tauride*... Or, comme je relisais naguère *Vérité et Poésie*, je tombai sur le passage suivant : « Je me rappelle encore avec plaisir un pèlerinage à Ottilienberg, entrepris avec cent ou même avec mille croyants. Dans ce lieu, où se voient encore les fondements d'un castellum romain, une jeune et belle comtesse s'était, disait-on, retirée, par une pieuse inclination, au milieu des crevasses et des ruines. Non loin de la chapelle où les pèlerins font leurs dévotions, on montre sa fontaine, et l'on conte de gracieuses légendes. L'image que je me faisais d'elle et son nom se gravèrent pro-

[1] H. Taine. *Derniers Essais de critique et d'histoire*. On trouvera une première esquisse de cette belle peinture de la forêt de Sainte-Odile dans les *Carnets de voyage* de Taine.

fondément dans ma mémoire. Ils m'accompagnèrent longtemps ; enfin, je donnai ce nom à l'une de mes filles tard venue, mais non pas moins chéries (Ottilie dans les *Affinités électives*), qui fut accueillie avec une grande faveur par les cœurs pieux et purs. »

Le lyrisme descriptif de Taine rapproché du prosaïsme un peu sec de Gœthe, voilà un beau sujet de méditation pour les promeneurs à qui, dans la forêt de Sainte-Odile, la fraîcheur des ravins et les caprices de la lumière sur les troncs argentés des sapins, ne rendraient pas odieuse toute littérature. On pourrait ainsi mesurer tour à tour l'influence de la culture germanique sur Taine et celle de la culture française sur Gœthe...

Après avoir traversé les lignes de cette enceinte mystérieuse que l'on a coutume d'appeler le mur des païens et qui fut une sorte de camp de refuge établi par les Celtes[1], on pénètre dans le monastère de Sainte-Odile. Des tilleuls séculaires ombragent la grande cour d'entrée.

L'église, située au fond de cette cour, communique avec une très ancienne chapelle où,

[1] *Die Heidenmauer von St. Odilien, ihre prœhistorischen Steinbrücke und Besiedelungsreste,* par le Dr Forrer. Les découvertes du Dr Forrer ont été résumées par M. Auguste Thierry-Mieg dans le *Bulletin de la Société industrielle de Mulhouse,* juillet 1901.

dans une châsse, les reliques de la sainte sont exposées à la vénération des pèlerins. On y voit aussi, dans un sarcophage vitré, la statue peinte de la patronne de l'Alsace : son visage est rose, ses cheveux couleur de lin, et le corps est enveloppé dans un grand manteau violet.

De l'ancien couvent, maintes fois incendié, il ne reste plus que deux bas-reliefs vénérables et grossiers que l'on a encastrés dans la muraille de l'un des corridors et qui paraissent remonter au douzième siècle. Les constructions actuelles ne datent que du dix-septième. Elles sont simples et sans caractère.

Propriété de l'évêché de Strasbourg, le monastère est occupé par les Sœurs du tiers ordre de Saint-François. Elles y tiennent un véritable hôtel ; et, pour être servie par des religieuses empressées et souriantes, la table d'hôte n'en est pas moins, dans cette « pension », la morne, la lugubre table d'hôte de toutes les « pensions » où, l'été venu, s'accomplissent les rites mélancoliques de la villégiature en commun.

On a vite secoué cette fâcheuse impression sur la terrasse, la merveilleuse terrasse d'où l'on domine un chaos de forêts, et d'où l'on aperçoit, dit-on, vingt villes et trois cents villages. Je ne les ai point vus : des nuées épaisses traînaient de montagne en montagne tout autour de Sainte-Odile. La plaine n'apparais-

sait que dans de brusques éclaircies entre de lourdes vapeurs d'orage. Et j'ai gardé de ce spectacle un souvenir presque tragique.

C'est sur cette plate-forme que M. René Bazin a placé la scène la plus émouvante et la plus grandiose de ses *Oberlé*. C'est là qu'il a montré les pèlerins assemblés, la veille de Pâques, pour entendre monter de la plaine la sonnerie de toutes les cloches de l'Alsace : « voix de petites cloches et voix de bourdons de cathédrales; voix qui ne cessaient point, et, d'une volée à l'autre, se prolongeaient en grondements ; voix qui passaient légères, intermittentes et fines, comme une navette dans la trame; chœurs prodigieux dont les chanteurs ne se voyaient point l'un l'autre; air d'allégresse de tout un peuple d'églises; cantiques de l'éternel printemps, qui s'élançaient du fond de la plaine voilée de nuages et montaient pour se fondre tous ensemble au sommet de Sainte-Odile. » Admirable tableau où le romancier a traduit avec une tendresse passionnée toute la beauté, toute la foi et toute la tristesse de l'Alsace.

Puisque j'ai cité les *Oberlé*, je veux, en passant, affirmer la vérité des peintures de M. René Bazin. J'ai reconnu les lignes, les couleurs et le parfum des paysages qu'il a décrits. J'ai interrogé les hommes : j'ai trouvé sur leurs lèvres les mêmes mots et dans leur cœur les mêmes

sentiments qu'il leur a prêtés. Ses personnages sont vraiment les Alsaciens d'aujourd'hui. Ceux-ci l'attestent, et, lorsqu'ils parlent des *Oberlé*, ils certifient la ressemblance morale des portraits. Sur deux points seulement on a, devant moi, exprimé quelques réserves. On m'a dit : « Jean Oberlé a tort de déserter; son devoir est de rester chez lui pour conserver son Alsace. » J'ai répondu que Jean Oberlé se trouve mêlé à une terrible tragédie, et que le drame conçu par M. René Bazin ne pouvait avoir d'autre dénouement que cette désertion. On m'a dit encore : « Il y a en Alsace des exemples de ralliement, mais il n'y a point un seul industriel alsacien qui ait commis toutes les trahisons d'un Joseph Oberlé. Voici, par exemple, M. X..., il a accepté de l'empire honneurs et dignités, mais il ne tolérerait point que l'on parlât allemand dans sa maison, et il n'a jamais reçu à sa table un officier allemand. Ceux que l'on cite toujours comme de parfaits ralliés n'étaient point de vrais Alsaciens, attachés à leur pays ; ils avaient des mœurs et des âmes de chambellans dès longtemps façonnés à la servilité. » J'ai répondu qu'un romancier est obligé de créer des *types*, que M. René Bazin a fait de Joseph Oberlé le *type* du rallié et qu'il a dû, pour le composer, combiner des observations diverses.

Au fond, ces deux critiques se ramènent au même reproche qui est un peu vain, dès qu'on l'adresse à un romancier, celui d'avoir écrit un roman. L'Alsace qui a lu les *Oberlé* ne s'y est pas trompée. Elle a su gré à un écrivain français d'avoir si bien parlé de sa douleur et de sa fidélité.

*
* *

Obernai. — Chaque fois que, dans la Haute-Alsace, on quitte les Vosges pour la plaine, c'est la même succession de tableaux : les futaies de sapins, puis une vallée fraîche et étroite, où une petite rivière fait tourner des moulins, puis des vignobles, enfin, au pied du dernier coteau, les tours et les clochers de la petite ville. Quand on descend de Sainte-Odile, la vallée s'appelle le Klingenthal, la rivière l'Ehn, la petite ville Obernai. Celle-là est charmante, entre toutes ses sœurs.

Elle a un nom dont la sonorité est douce et claire. Elle est la patrie de sainte Odile, fille d'Atticus, duc d'Alsace. Elle a de grandes fortifications du treizième siècle qui l'ont défendue contre les compagnies anglaises, contre les Armagnac et contre les paysans révoltés. Elle ravit l'oreille, les yeux et l'imagination.

Elle possède un beffroi élégant, un puits dont le baldaquin de pierre est soutenu par trois co-

lonnes corinthiennes délicatement ornées, une église neuve, lourde et disgracieuse, mais qui renferme un magnifique autel du seizième siècle. Son hôtel de ville est une merveille où, comme dans les autres monuments d'Obernai, la fin du gothique et le début de la Renaissance s'harmonisent de la façon la plus imprévue et la plus délicieuse : la loggia avancée de la façade est une des plus fines qui se puisse voir en Alsace; les serrureries des portes ont d'extraordinaires complications ; et, dans l'ancienne salle de justice, un peintre sans génie a représenté sur les murailles des scènes de l'Ancien Testament qui symbolisent les dix commandements de Dieu. Dans un caveau de l'hôtel de ville sont enfermées les archives d'Obernai : un historien, le chanoine Gyss, en a classé les 23.000 pièces, dont la plus célèbre, sinon la plus authentique, est l'arbre généalogique d'Atticus, père de sainte Odile.

La chapelle de l'hôpital d'Obernai renferme quelques vieilles peintures de l'école alsacienne; une d'elles étant signée : 1508. H. H., on les attribua à Hans Holbein ; on eut tort.

UNE PORTE DU CHATEAU DE BIRCKENWALD

VI

SAVERNE. — MARMOUTIER. — BIRCKENWALD. SAINT-JEAN-DES-CHOUX

Saverne. — Un grand village autour d'une grande caserne qui fut au dix-huitième siècle l'un des plus superbes palais de France, celui des cardinaux de Rohan, princes-évêques de Strasbourg.

Un officier me refuse très courtoisement l'entrée de la caserne. Je ne sais donc, si, dans l'intérieur de l'édifice, des vestiges du passé ont survécu aux dégradations, restaurations et remaniements. Du château, l'on ne peut voir aujourd'hui que les deux façades grandioses décorées de pilastres, les terrasses à balustres qui s'élèvent sur le bord du canal de la Marne au Rhin, et un quinconce planté de grands arbres, seuls débris des jardins d'autrefois [1]. Mais cela suffit pour faire revivre en notre imagination les magnificences, toutes versail-

[1] On trouvera plus loin quelques notes sur le château de Saverne.

laises, qui francisèrent le goût de l'Alsace, avant que les guerres de la Révolution et de l'Empire n'eussent francisé son cœur.

Autour de Saverne, la campagne est fraîche, riante et diverse. Ce n'est plus le paysage de la Haute-Alsace avec ses contrastes violents et admirables : la plaine ne vient plus, unie comme un grand lac, mourir au pied d'une falaise abrupte ; la montagne cesse de présenter un glacis brusque et rapide, et la forêt ne ressemble plus à une armée marchant en bataillons pressés à l'escalade des sommets. La plaine ondule, se creuse en larges vallons, se relève en petites collines ; la montagne s'abaisse lentement ; au moment de se lancer à l'assaut, la forêt laisse derrière elle des retardataires, et ces bouquets d'arbres forment, au milieu des moissons, des archipels de verdure.

Marmoutier. — C'est la plus ancienne des abbayes de l'Alsace ; c'est aussi une de ses plus belles et de ses plus étranges églises. La façade appartient au roman le plus puissant et le plus grave. Elle est trouée d'un porche bas à trois arcades. Entre deux tours octogones se hausse un robuste clocher carré. La nef est ogivale. Le chœur a été construit au dix-huitième siècle, dans un certain style gothique qui doit nous rendre indulgent pour le gothique des archi-

tectes du dix-neuvième. (On rencontre souvent dans les églises alsaciennes cet ogival du temps de Louis XV.) Mais ce chœur malencontreux est orné des plus rares, des plus fines, des plus exquises boiseries, et celles-là sont du franc dix-huitième siècle et du meilleur. Les jolis panneaux où sont sculptés en trophées les attributs des Arts, de la Religion et de la Poésie! les adorables guirlandes de fleurs et de feuillage! Tout autour du chœur, sur l'entablement de ces boiseries, est placée une série de statuettes représentant des jeux d'enfants : chacun des groupes est un chef-d'œuvre de grâce. J'ignore quel sculpteur exécuta ce merveilleux ensemble. Mais j'imagine qu'un Rohan s'est intéressé aux religieux de Marmoutier et leur a fait ce royal cadeau... Marmoutier! c'est le nom de l'abbaye de Touraine où Louis de Rohan reçut de Louis XVI la permission d'aller oublier les frimas et les mélancolies de la Chaise-Dieu.

Birckenwald. — Le château est une énigme, La date de sa construction ne peut faire aucun doute; elle est gravée dans la pierre de la muraille : 1562. On sait aussi le nom du seigneur qui l'a fait bâtir : Nicolas-Jacques d'Ingersheim. Mais d'où vint à cet Alsacien l'idée d'élever un château qui ne ressemble à aucun autre château d'Alsace?

Qu'on se figure une construction à un seul étage, flanquée de tours, et dont le plan irrégulier rappelle d'une façon frappante celui des châteaux de la pure Renaissance française. Mais c'est surtout dans le décor que la ressemblance est manifeste. Les portes et les fenêtres sont encadrées d'emblèmes, de rinceaux et d'allégories tout pareils à ceux que l'on voit sur les murailles des monuments du seizième siècle, en Touraine ou en Normandie. Taillés dans le grès des Vosges, ces ornements prennent ici un accent particulier, et les guirlandes qui entourent les énormes soupiraux du château ont une lourdeur un peu germanique... Cependant, il serait surprenant qu'un architecte français ne fût pas venu à Birckenwald, en 1522.

Au dix-septième siècle, le fief de Birckenwald, qui dépendait du monastère d'Andlau, fut donné par l'abbesse à un certain gentilhomme normand, Gabriel du Terrier, que Louis XIII avait nommé gouverneur de Saverne. Ce Normand dut se retrouver chez lui à Birckenwald ; et, même s'il fut insensible au style français de son logis, il dut éprouver quelque plaisir à découvrir de ses fenêtres un paysage qui lui était familier. En effet, par une étrange rencontre, le site s'adapte merveilleusement à l'aspect du château. C'est, au delà d'une petite rivière sinueuse, une grande prairie s'élevant en pente douce jusqu'à un bois

qui clôt au loin l'horizon, et l'on se demande d'où vient cette harmonie imprévue entre le cadre et l'architecture.

Saint-Jean-des-Choux. — J'ai demandé à pénétrer dans la cure, où sont conservées de belles tapisseries du quinzième siècle, jadis propriété du monastère de Saint-Jean-des-Choux. Le curé est absent. L'une des sœurs de l'école vient m'ouvrir la porte du presbytère et, d'une voix très douce, dans le français le plus pur, elle m'explique le sujet des tapisseries. Elle me l'explique très longuement. Ensuite, elle tient à me mener à l'église, me fait admirer les vieilles pentures en fer forgé de la grande porte, me conduit dans le petit jardin qui, autour de l'église, a remplacé le cimetière. Là elle me montre les figures grotesques qui décorent l'abside, me signale, parmi des touffes de pavots, les substructions du cloître ; elle me désigne par leur nom tous les villages éparpillés dans la vallée de la Zorn... Je la remercie. « Ne me remerciez pas », fait-elle simplement. « Ne me remerciez pas », cela veut dire : je suis contente d'avoir parlé français pendant un quart d'heure. Et la sainte fille de l'Alsace retourne dans la salle d'école, où elle enseigne l'allemand à de petits Alsaciens, parce que c'est la loi.

VII

L'ALSACE EN 1903

Quelques voyageurs, traversant Strasbourg, y découvrent les ruines d'une vieille ville alsacienne et l'évidente prospérité d'une grande cité germanique. Ils parcourent avec admiration les quartiers neufs, où sont entassés des palais fastueux : palais de l'Empereur, palais de la Délégation, palais de l'Université, palais des Postes. Partout, dans les façades des constructions, comme dans le plan de la ville transformée, ils reconnaissent le goût particulier de l'Allemagne d'aujourd'hui, son amour du vieux-neuf, sa manie du peinturlurage, et surtout sa passion du « colossal ». Ils visitent des églises, comme Saint-Pierre-le-Jeune, bariolées de couleurs éclatantes, hurlantes, chefs-d'œuvre du style cacatoès, et où l'on a accumulé tous les pastiches, jusqu'à de fausses pierres tombales. Ils passent devant les bâtisses écrasantes des maisons de banque, et devant ces bazars démesurés que les architectes allemands se sont épuisés à

décorer gauchement des inventions les plus biscornues du moderne style. Ils voient l'ancien Strasbourg méthodiquement dévasté par politique et par spéculation. Ils s'arrêtent sur cette place du Broglie, qui avait gardé sa physionomie de vieux « cours » français et qui est maintenant marquée, elle aussi, de l'empreinte allemande, depuis qu'on y a élevé l'étrange monument où le sculpteur Hildebrand a symbolisé le Rhin par un personnage trivial, lourd et déhanché, inspiré sans doute des figures de Bœcklin, mais dont la posture incongrue excite la gouaillerie des Strasbourgeois. Ils constatent que les enseignes de toutes les boutiques sont écrites en allemand (la loi interdit les enseignes françaises). Ils entrent dans des brasseries allemandes. Ils entendent le verbe haut et bruyant des conquérants. Ils prennent pour de la résignation la réserve silencieuse des annexés... Derrière ce décor germanique, ils ne discernent pas la réalité ; et ils disent ou même écrivent de douloureuses sottises sur la germanisation de l'Alsace-Lorraine.

Qu'elle est pourtant facile à discerner, cette réalité, si l'on parcourt les campagnes et les petites villes alsaciennes ! Au cours de ces promenades, je l'ai déjà fait entrevoir. Mais, avant de quitter l'Alsace, je veux y insister.

*
* *

Les Alsaciens ont renoncé à la protestation farouche et révolutionnaire qu'ils firent entendre durant les années qui suivirent la guerre de 1870. Ils cherchent loyalement à s'accommoder d'une situation qui leur est odieuse, mais qu'il n'est pas en leur pouvoir de changer. Ils ne se tournent pas du côté de la France d'aujourd'hui, ils savent qu'elle est obstinément pacifique. Ils sont sans illusion sur les hommes et sur les choses d'outre-Vosges. Ils n'ont jamais cru aux déclamations théâtrales et au chauvinisme de café-concert par lesquels on pensait autrefois consoler leur douleur. Ils n'attachent pas non plus une grande importance aux songeries des humanitaires qui s'ingénient à découvrir la « solution pacifique ». Ils ont confiance dans l'avenir ; mais ils ne comptent que sur le temps et les événements. Or, comme en attendant ils veulent vivre, développer leur activité, exercer leur énergie, exploiter leurs richesses, ils sont bien forcés de s'entendre avec ceux qui les gouvernent.

D'ailleurs, depuis que la loi sur la dictature a été abrogée, l'atmosphère est devenue plus respirable en Alsace. La police prussienne n'a pas renoncé volontiers aux privilèges que lui donnait la législation ancienne, et elle continue,

par tradition, d'inquiéter les suspects et d'encourager les délateurs, mais elle n'est plus toute-puissante. La presse demeure soumise à des règles compliquées qui rendent sa liberté précaire : fixés en principe par la loi de l'empire, ses droits sont restreints par les ordonnances de police locale sur l'affichage, la distribution, le commerce de la librairie, etc..., et de vieilles lois françaises ont été maintenues en vigueur ; mais tout citoyen allemand peut, aujourd'hui, sans autorisation préalable, fonder, en Alsace-Lorraine, un périodique dans n'importe quelle langue, même en Français, et la seule formalité qui lui soit imposée est le dépôt d'un cautionnement. Quant au droit de réunion, il est réglementé par une loi française du 6 juin 1868.

L'Alsace a vu avec joie finir le régime de terreur sous lequel elle vivait depuis vingt ans et elle a usé des demi-libertés qu'on lui accordait enfin. Ses vœux et ses plaintes ont pris alors un accent différent. Les relations ont été moins tendues entre les vainqueurs et les vaincus. Les premiers étaient moins tyranniques ; les seconds furent moins intraitables.

Depuis cinq ans l'attitude des Alsaciens en face des Allemands s'est modifiée, mais l'attitude seulement. Le fond des cœurs n'a pas changé.

Aujourd'hui, comme hier, comme toujours,

les Alsaciens ne veulent pas être Allemands. Ils ont assisté au prodigieux essor de l'Allemagne après 1871 ; ils ont vu de près le développement extraordinaire de son industrie et de son commerce; ils ont admiré l'esprit d'entreprise de ses négociants, l'esprit d'ordre et de méthode de ses administrateurs, la sagesse de son peuple, la force de son armée, et il y avait entre eux et l'Allemagne trop de liens de parenté pour qu'ils demeurassent insensibles à l'effort des savants, des écrivains et des artistes de race germanique..... Mais, avec un sang-froid, que nous n'avons par toujours gardé, nous les Français de France, ils ne se sont pas laissé éblouir par ces prestiges étrangers. Alsaciens ils sont, Alsaciens ils veulent rester.

Contre les brutalités du gendarme prussien et contre les théories scientifiques des professeurs d'université, ils maintiennent opiniâtrement leurs droits et leur nationalité. Chez les paysans et chez les gens du peuple, la religion du passé se traduit par un instinct confus, mais irrésistible, qui les pousse à conserver leurs vieilles mœurs, leurs vieilles coutumes et leurs vieilles maisons. Les hommes cultivés opposent aux docteurs du pangermanisme l'histoire des origines de l'Alsace. Ils fouillent les *tumuli* des peuplades primitives, ouvrent les ossuaires du moyen âge, à Dambach, à Saverne, à Kay-

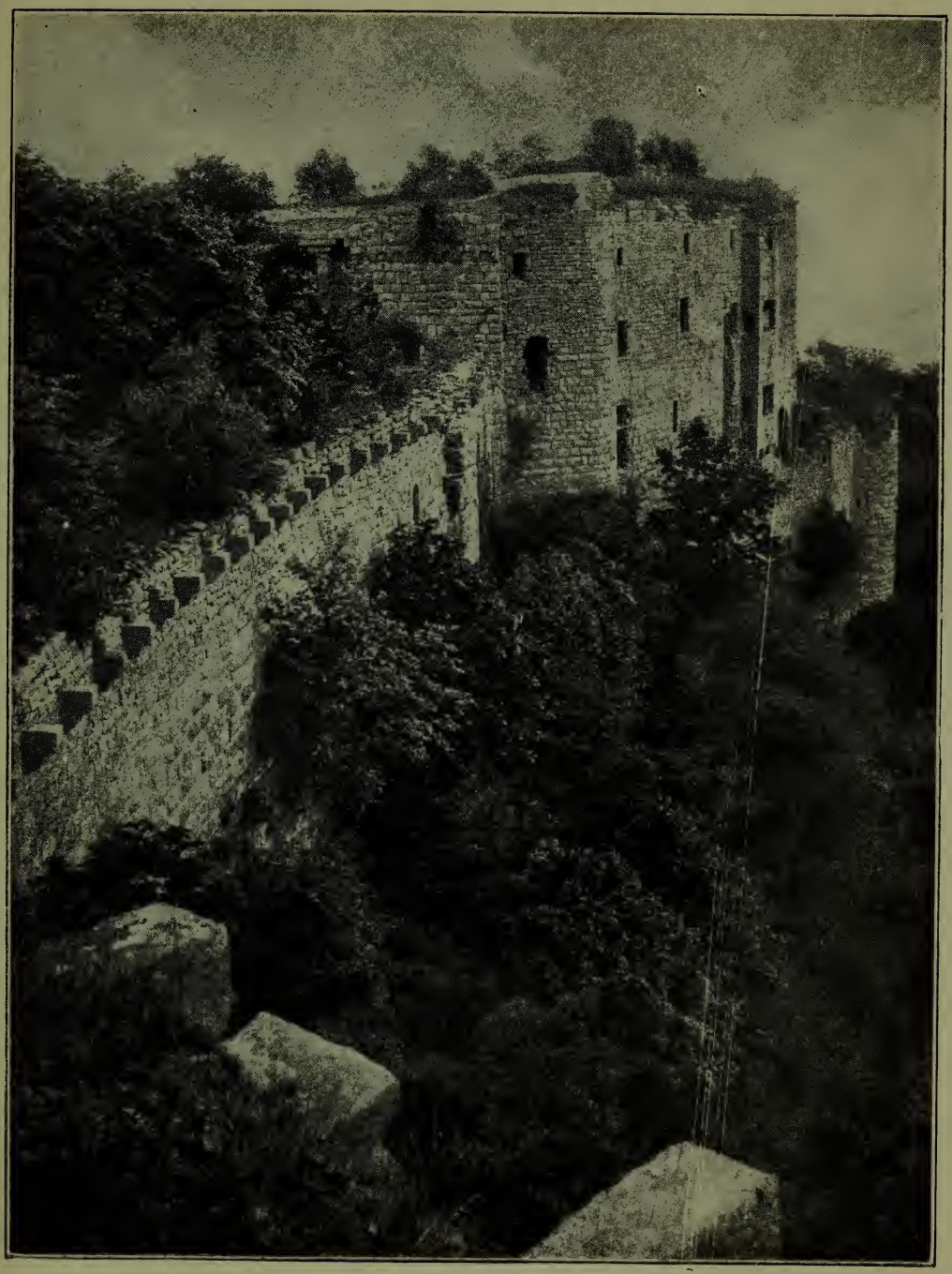
sersberg, relèvent les constats des savants et prouvent qu'à travers les âges, malgré les envahisseurs, accourus de toutes parts, une même race a toujours peuplé la contrée entre le Rhin et les Vosges ; que cette race, par la forme de son crâne arrondi, large et haut, appartient au type celtique et n'a rien de commun avec les Germains. Ils invoquent encore l'ancienneté de la « culture » alsacienne ; ils en montrent les innombrables témoins qui jonchent le sol de la province, tous ces débris de statues et de bas-reliefs gallo-romains, tous ces vestiges de la grande civilisation latine, florissante déjà dans la plaine d'Alsace à une époque où les conquérants d'aujourd'hui vivaient leur vie de sauvages dans les marais de la Vistule.

Tous, ouvriers, campagnards, hommes d'études, ils veulent garder leurs traditions, leur goût, leur culture, qui ne sont ni les traditions, ni le goût ni la culture de leurs maîtres. Aussi, partout où des Allemands se sont installés, deux sociétés distinctes se sont-elles formées : chacune avec sa vie particulière, ses promenades, ses brasseries et ses associations. En Allemagne, l'armée vit, en général, à l'écart de la population civile ; ici, l'on dirait qu'elle campe dans un pays ennemi. Quelques Alsaciens ont épousé des Allemandes. Mais infiniment rares sont les Alsa-

ciennes qui se sont mariées avec des Allemands : les femmes se montrent les plus acharnées dans la protestation. Il y a des Alsaciens ralliés par intérêt ; il n'y a pas encore de ralliés par sympathie. Voilà l'état de l'Alsace, trente-trois ans après la conquête !

On demeure stupéfait de cet exemple de fidélité unique dans l'histoire des peuples, surtout quand on songe que pour modeler les intelligences et transformer les mœurs, un Etat moderne dispose de deux puissants auxiliaires : l'école et l'armée. L'Allemagne comptait sur l'une et l'autre pour venir à bout de l'obstination alsacienne. Elle a été déçue.

A l'école, l'enfant d'Alsace apprend la langue et l'histoire allemandes. Jamais on n'y prononce devant lui un mot français, et tous les événements du passé lui sont présentés de manière à glorifier la patrie d'aujourd'hui et à humilier celle d'hier. Les maîtres sont rigoureusement surveillés. Mais la famille a vite fait d'effacer l'empreinte de l'école. La mère défend à son enfant de chanter à la maison la chanson allemande que l'instituteur lui a apprise. Le père, s'il sait le français, l'enseigne à son fils... En 1903, on parle notre langue autant et peut-être plus qu'on ne la parlait en 1870. Si, par hasard, l'on interroge un passant et qu'il s'exprime seulement en patois, tout de suite il va



HOHKŒNIGSBOURG

Avant la restauration.

chercher quelqu'un sachant le français, et le premier mot de celui-ci est pour excuser l'ignorance de son compatriote. Parmi les questions posées aux habitants, lors de chaque recensement, figure la suivante : « Quelle est votre langue maternelle ? » Indiquer le français, c'est encourir les soupçons de l'autorité ; aussi beaucoup d'annexés préfèrent-ils fausser les statistiques et vivre tranquilles. Cependant, au recensement de 1895, 159.732 personnes déclarèrent que le français était leur langue maternelle. En 1900, ce nombre s'éleva à 198.173. Les statistiques sont dociles ; mais je doute que l'on puisse tirer de celle-là un argument qui démontre la *germanisation* de l'Alsace [1].

Pour transformer l'Alsacien, la discipline prussienne n'est pas plus efficace que l'enseignement de l'école. Les volontaires d'un an, libres de choisir leur garnison, accomplissent leur service dans leur province, c'est-à-dire dans le milieu natal, près de leur famille, près de leurs amis. Quant aux recrues, on les envoie en Prusse. Elles sont à l'âge où l'homme est le plus fortement soumis à la « loi de l'imitation ». L'Alsacien revient donc de la caserne avec les allures d'un soldat allemand, les épaules effa-

[1] Ces chiffres sont empruntés à une publication officielle du gouvernement allemand, la *Strassburger Correspondenz* (9 septembre 1902).

cées, les reins creusés, la démarche saccadée, les cheveux lisses et partagés par une raie impeccable, la moustache cirée, et il manie sa badine à la prussienne. Mais cette métamorphose dure peu. Le pays reprend son homme. Un an plus tard, le corps et l'âme sont redevenus alsaciens ; et, dans ce paysan à la démarche lente, solide et libre, que l'on rencontre, les dimanches d'été, sur les routes des Vosges, coiffé d'un haut de forme, sa redingote noire pliée sur le bras, il est impossible de reconnaître un fantassin prussien.

Les statistiques, les confidences des annexés, leur façon de vivre, leurs propos et leurs gestes, ne sont encore que de faibles indices de l'antipathie qui sépare les Alsaciens de l'Allemagne. La grande preuve est ce fait indiscutable que, depuis 1873, dernier délai de l'option, le mouvement d'émigration ne s'est point ralenti. De 1871 à 1890, 220.000 réfractaires ont passé la frontière pour ne pas servir dans l'armée allemande ; de 1890 à 1900, il y en eut chaque année de 4 à 5.000 ; depuis 1900, de 3 à 4.000. Rien ne les décourage, ni la pensée qu'ils se ferment à jamais leurs foyers, ni la perspective d'être, dès leur arrivée en France, incorporés dans la légion étrangère, parmi les déserteurs de tous les pays ; car, si, depuis 1889, une loi permet aux jeunes Alsaciens-Lorrains de recouvrer la nationalité

HOHKŒNIGSBOURG

Après la restauration.

française par une simple déclaration et d'entrer directement, soit dans nos régiments, soit dans nos écoles militaires, cette loi est éludée, et, « sous prétexte que les jeunes volontaires n'apportent pas tous les papiers nécessaires exigés, on n'hésite pas à les incorporer dans la légion étrangère et à les envoyer prématurément mourir dans une colonie, alors qu'ils pourraient former un si excellent noyau de soldats de métier dans notre armée nationale ». (Lettre de M. H. Keller, ancien député du Haut-Rhin, à la *Libre Parole* ; 4 mars 1902.)

Par cet exode incessant, les annexés manifestent qu'ils ne peuvent pas accepter la souveraineté allemande [1].

Mais l'émigration est-elle sans péril pour l'existence de la nationalité alsacienne ? Les Alsaciens se le demandent aujourd'hui avec anxiété. J'ai déjà rapporté les appréhensions des Mulhousiens entrevoyant le jour où leurs grandes industries manqueront d'hommes. Et ce n'est point là le seul danger. Depuis 1871, 450.000 Alsaciens-Lorrains ont abandonné leur pays. Ceux qui sont restés ne se laissent ni inti-

[1] La Société française de protection des Alsaciens-Lorrains (séance du 26 mai 1903) a constaté que, pendant le dernier exercice (1902), 4.696 personnes ont quitté l'Alsace-Lorraine, et elle connaît seulement celles qui ont recours à ses offices ; en réalité, le nombre des émigrants est encore bien plus considérable.

mider ni séduire ; mais, étant chaque jour moins nombreux, ils sentent leur force de résistance diminuer. Et 350.000 Allemands se sont installés à la place des émigrés, 350.000 sur une population de 1.700.000 habitants[1] ! Aussi les « bons Alsaciens » s'efforcent-ils maintenant de retenir leurs compatriotes. Le mot d'ordre qu'ils se transmettent n'est plus de partir, mais de lutter sur place pour conserver l'Alsace alsacienne.

Dans l'esprit de ces hommes, il ne s'agit ni de violence, ni de révolte, ni de conspiration. Mais ils prétendent garder leur sol et leurs traditions. Pour vous faire entendre ce qu'ils souhaitent et ce qu'ils espèrent, je transcris quelques lignes tirées du programme d'une revue qu'un groupe de jeunes Alsaciens a fondée à Strasbourg en 1898, la *Revue alsacienne illustrée*[2] :

« Il y a un bien-être physique et moral à se plonger dans son milieu naturel.

« En effet, tous, nous sentons ce que nous voulons exprimer quand nous définissons l'un d'entre nous en disant : « C'est un vieil Alsa-

[1] A Strasbourg, où la population totale est aujourd'hui de 150.000 habitants, on compte 70.000 Allemands immigrés.

[2] Cette revue — qui est une œuvre absolument désintéressée — reflète toute la vie nationale de l'Alsace. La manière rare et délicate dont elle est rédigée, illustrée, éditée, suffit à démontrer qu'il existe bien un goût « alsacien », et que celui-ci n'est pas le goût germanique.

cien ! c'est un vrai type de la vieille Alsace ! » Et nous sentons également qu'un de nos compatriotes est diminué, si l'on est amené à dire de lui, en secouant la tête : « Ce n'est plus un Alsacien ! »

« Chez tous les Alsaciens, ce sentiment inné de piété ancestrale et d'attachement au sol existe, mais c'est insuffisant de demeurer, vis-à-vis de l'Alsace, dans cette phase sentimentale : *il faut que nos raisons d'aimer notre terre et nos morts nous soient tangibles, et il faut que nous comprenions de quelle manière nous pourrions le mieux dégager, maintenir et prolonger la tradition alsacienne.*

« .....Nous voudrions surtout que, mieux renseigné sur sa nationalité, chaque fils d'Alsace contribuât plus sûrement à l'enrichir encore.

« Car l'assertion qu'une chose est bonne et vraie a toujours besoin d'être prouvée par une réponse à cette question : « Par rapport à quoi cette chose est-elle bonne ou vraie ? »

« Les choses ne sont bonnes ou vraies pour les Alsaciens que si elles sont le développement d'un germe alsacien. Du moins, si elles ne sont pas le fruit de notre race, il faut qu'elles acceptent les conditions de notre climat moral ; oui, qu'elles se modifient, selon l'aspect, selon le climat, il n'y a pas d'autre mot, que nous ont fait des siècles de civilisation alsacienne. »

On reconnaît ici quelques-unes des formules chères à M. Maurice Barrès. Elles expriment à merveille le vœu des *enracinés* d'Alsace.

Pour défendre ainsi l'âme et la terre de leur patrie, les Alsaciens doivent être unis étroitement. Jusqu'à maintenant, rien n'avait encore troublé leur entente. Ils avaient assisté à toutes les vicissitudes que la France a traversées, à ses misères politiques, à ses scandales parlementaires, sans qu'un tel spectacle leur rendît jamais moins odieuse leur qualité de citoyens allemands. Protestants, catholiques, libéraux, tous étaient d'accord pour faire passer la cause de l'Alsace avant leurs intérêts de partis. L'affaire Dreyfus les avait partagés, et de terribles dissentiments avaient éclaté entre les familles, entre les sectes, entre les coteries, comme en France ; mais « la grande question » avait été réservée. « D'ailleurs, me disait un Alsacien, c'était encore pour nous une manière de vivre la vie française. » Depuis une année, il est visible, à de graves symptômes, que l'union se brise ; le faisceau va se dénouer.

La politique antireligieuse des ministres français a, de l'autre côté des Vosges, de terribles contre-coups. Elle a révolté la conscience des prêtres catholiques qui étaient hier les plus ardents des protestataires.

D'autre part, l'Association des étudiants *alsa-*

ciens de l'Université de Strasbourg se réunit chaque année dans un banquet : on n'y fait point de discours ; mais, à la fin du repas, le président a coutume de boire à l'Alsace *libre*, c'est la formule traditionnelle; ensuite, les convives forment un monôme et, tête nue, dans le plus grand silence, font trois fois le tour de la statue de Kléber. Or, cette année, au toast habituel, le président a substitué celui-ci : A l'Alsace *libérale !*

Tels sont les germes de discorde que les anticléricaux de France ont jeté dans un peuple, hier encore si profondément uni par la communauté des épreuves et des espérances... Et ce qui augmente encore l'inquiétude des « bons Alsaciens », c'est l'habileté avec laquelle le gouvernement impérial tire parti de l'événement. Dans ces circonstances, les fonctionnaires prussiens qui administrent les provinces annexées eussent été fort embarrassés : ils sont protestants, c'est-à-dire mal disposés pour le clergé catholique, et ils sont fidèles à la tradition bismarckienne, c'est-à-dire mal préparés à pratiquer la conciliation. Mais par-dessus leur tête, sans se soucier de leurs étonnements ou de leurs préjugés, Guillaume II fait ici sa propre politique ; il s'efforce de séduire les opposants et d'énerver les résistances. C'est ainsi que naguère le petit séminaire de Zillisheim, lequel passait pour une

pépinière de protestataires, vient de recevoir inopinément le droit de conférer le brevet de volontariat d'un an, privilège réservé aux écoles du gouvernement.

Pour la première fois, le sentiment national de l'Alsace a fléchi. C'est la France, la France seule, qui en est responsable et elle doit être la dernière à s'en plaindre. Il est vain, je le sais, d'espérer que des considérations de ce genre puissent toucher nos politiciens. Les Alsaciens qui m'ont dit leurs anxiétés ne comptent, pour rétablir l'union, que sur le bon sens de leurs compatriotes. Après trente années d'héroïsme, un peuple ne peut pas renier une cause qui lui a coûté tant de sacrifices et tant de larmes.

Peut-être m'accusera-t-on d'avoir vu l'Alsace avec des yeux prévenus, des yeux français... Je demande seulement que l'on veuille bien se reporter à une brochure, parue récemment et où un Suédois, le docteur Anton Nyström, a réuni les articles qu'il a publiés dans un journal de son pays [1]. Cet étranger a parcouru l'Alsace, il a consulté les publications officielles, il a interrogé des Allemands et des Alsaciens, et voici la conclusion de son enquête : « Le conflit n'est pas à l'état aigu, c'est certain. Mais il n'en est pas moins évident

[1] Docteur Anton Nyström. *L'Alsace-Lorraine,* traduit du suédois. Préface de A. Millerand, député.

que la majorité des annexés ne se croit pas du tout réunie au sein de sa famille nationale et aspire, au contraire, au retour vers la France qu'elle considère comme sa véritable patrie. »

*
* *

Un Alsacien m'a recommandé de ne point quitter l'Alsace sans avoir été à Neuwiller. « Cette contrée, m'a-t-il dit, synthétise tout le passé de l'Alsace : château fort, église, ancienne abbaye, muraille d'enceinte, cimetières historiques, vieilles maisons, plaine fertile et colline boisée : tout y est réuni. » Et lui-même a voulu me servir de guide. Avec lui, j'ai vu l'église dont le chœur roman, la nef ogivale et la façade du dix-huitième siècle résument l'histoire de l'architecture religieuse en Alsace; j'ai vu les grandes prairies et les charmantes maisons, les places et les fontaines de Neuwiller. Avec lui, j'ai visité le cimetière fleuri, au pied de la colline qui porte les ruines du château de Herrenstein, et j'ai lu les inscriptions des tombeaux.

Ce cimetière est comme une nécropole de soldats français. Au centre, sur un piédestal orné d'un médaillon et d'emblèmes militaires, se dresse une colonne de marbre surmontée d'une urne : c'est le tombeau du maréchal Clarke, duc de Feltre, comte d'Hunebourg. On y lit ceci : « *Tou-*

jours fidèle à l'honneur et à ses devoirs, il s'éleva par son seul mérite à de hauts emplois et s'y distingua par son zèle et son intégrité; il fut bon père, bon mari, bon ami; après avoir supporté avec courage et avec une résignation vraiment chrétienne les douleurs d'une maladie longue et cruelle, etc... » Cette épitaphe bourgeoise et incolore trahit assez bien l'embarras de ceux qui eurent à la rédiger, sous le règne de Louis XVIII : la carrière de Clarke avait été si diverse !

J'aime mieux l'épitaphe de Charles-Bernard Annibal, baron de Reisenbach, ancien colonel d'infanterie, mort en 1861, et enterré sous un pinacle gothique. Elle est ainsi conçue : *Wagram, Moscowa, Moscou, Krasnoë, Lutzen, Bautzen, Jauer, Leipzig, Hanau, Champaubert, Vauchamps, Montmirail, Fère-Champenoise, Paris, Essonnes. — Guerres d'Espagne* (*1825*) *et d'Algérie* (*1836-1837*).

Un amas de blocs de granit, sur lequel on a placé une croix, un obusier, des boulets, des armes et la Légion d'Honneur, marque la sépulture du baron Dorsner, lieutenant général d'artillerie.

Plus loin, sous une pierre tombale où sont sculptées des épaulettes, des lauriers, des épées et la croix, repose Augustin Pradal, général d'artillerie, commandeur de la Légion d'Honneur... Et voici encore les mausolées du colonel de

Mandeville, du chevalier Léopold-Elisée Scherb, officier d'ordonnance de l'empereur, de Simon-Dominique Stockle, premier lieutenant d'infanterie légère...

Quand j'ai fini de relever quelques-unes de ces inscriptions, mon compagnon me dit : « Aujourd'hui, en 1903, il y a encore en France cent quarante généraux alsaciens, soit en retraite, soit en activité ! ».

Nous sortons du cimetière. J'interroge : « Et combien y a-t-il d'Alsaciens dans le corps des officiers allemands ?

— Trois... Écoutez, d'ailleurs, l'histoire de l'un de ces trois officiers; elle vous apprendra ce qu'il faut entendre chez nous par le mot de *germanisation*. C'est un sous-lieutenant prussien. Son grand-père a servi sous Napoléon Ier. Son père était un propriétaire terrien. Ruiné par la dissipation et par la baisse de la propriété foncière qui a suivi l'annexion, il offrit ses services au gouvernement allemand et obtint une place; comme les appointements lui en paraissaient maigres, il en brigua une autre, mieux rétribuée. On la lui promit, mais à condition que le petit-fils du général de l'empire, deviendrait officier dans l'armée allemande. Il accepta. Le jeune homme contresigna le marché... Il se sert rarement de la langue allemande, qu'il sait très mal. A l'entendre parler et surtout à voir son

allure, on le prendrait pour un petit sous-lieutenant français... Un jour, sa belle-sœur se fiance avec un jeune Alsacien, et l'on fête les fiançailles par une partie de campagne. La compagnie est nombreuse et l'on dîne sur l'herbe. Après le repas, les jeunes gens s'amusent à mesurer leurs forces et à lutter. Le sous-lieutenant est aux prises avec son futur beau-frère : il est terrassé. Alors, on le voit devenir pâle de rage, sous le genou de son adversaire; et les assistants l'entendent avec stupeur, lui, l'officier allemand, cracher à la figure de son adversaire : « Sale Prussien ! » Il n'avait pas trouvé de pire outrage : c'était le cri de la race qui lui montait aux lèvres... On le changea de garnison... Mais vous comprenez pourquoi je vous ai conduit visiter les morts qui dorment dans le cimetière de Neuwiller. Ce sont eux qui nous *interdisent* d'être Allemands.

1904

HOPITAL DE WISSEMBOURG

Ancienne demeure de Stanislas Leszczynski.

I

WISSEMBOURG

Il est de petites cités mélancoliques dont les hasards de l'histoire ont brisé la destinée. On plaint leur disgrâce, mais on aime leurs airs lointains et leur visage pensif. En elles, comme dans une eau dormante que ride un frisson de brise, nous voyons vaciller et trembler les images du passé.

Wissembourg est un de ces lieux désolés et charmants. Les vivants y étouffent le bruit de leur voix et de leurs pas pour ne point mettre en déroute le peuple des fantômes.

Ce fut d'abord une des plus puissantes abbayes de l'Alsace ; elle était souveraine d'un vaste canton, affranchi de toute redevance et riche en prairies, forêts et vignobles ; elle exerçait le droit de frapper monnaie ; ses moines étaient les maîtres d'une école célèbre dans tout le pays rhénan ; son abbé portait le titre de prince de l'empire... Maintenant, de l'illustre abbaye, il reste seulement l'admirable église et les galeries d'un cloître délicat.

Wissembourg fut aussi une place de guerre. Au moyen âge, une ville s'éleva autour du monastère, ville libre qui se ceignit de tours et de murailles pour défendre ses franchises contre les bandes de l'électeur palatin, les séditions religieuses et les paysans révoltés. Plus tard, les défenses effondrées qui avaient mal protégé la place contre les calamités de la guerre de Trente ans, furent relevées par les Français : ceux-ci, au dix-huitième siècle, construisirent des fortifications modernes, à la Vauban. On sait ce qu'il advint le 4 août 1870... Aujourd'hui, Wissembourg est démantelé : vers le Midi, les remparts présentent une belle terrasse toute chargée de pampres, et le fossé n'est plus qu'un long verger ; vers le Nord, de grands arbres ont poussé sur les pentes des talus et ombragent une fraîche promenade, que dominent, ici, une tour basse et trapue, là, le débris d'un bastion ; la ligne des vieux ouvrages de guerre forme ainsi une riante couronne de verdure autour de la pauvre ville taciturne et déchue.

La déchéance date de loin, du seizième siècle. Mais ce fut l'annexion à l'Allemagne qui donna à Wissembourg cet aspect d'émouvante désolation. En 1870, la petite sous-préfecture vivait encore de cette vie particulière aux villes de la frontière qu'anime le mouvement des militaires, des voyageurs et des trafiquants. La fraîcheur

de sa campagne, le bouquet de ses vins, le charme de ses vieux logis attiraient et retenaient chez elle de vieilles gens désireux de faire la retraite. Devenue allemande, elle s'est brusquement dépeuplée. Aucune cité d'Alsace n'était plus étroitement liée au passé de la France militaire. Depuis un siècle ses fils étaient soldats. (Aujourd'hui encore, il y a, dans notre armée, plus de cinquante officiers supérieurs d'origine wissembourgeoise.) Toutes les maisons de la bourgeoisie se vidèrent. Quelques Allemands remplacèrent les émigrés. Mais, après trente-quatre ans, la ville semble toujours en deuil de ses enfants disparus.

Et pourtant, nulle part, le vainqueur ne montra autant de prudence qu'à Wissembourg. Pendant les dix années qui suivirent la conquête, le *Kreisdirector* Stichaner s'efforça de traiter avec douceur et humanité la ville pour laquelle il s'était pris d'une véritable affection. Il tempérait les ordres rigoureux qu'il recevait de Berlin, et tâchait de désarmer les haines par une sage administration. Il aimait Wissembourg, son histoire, ses souvenirs et savait flatter l'orgueil alsacien. De tous les fonctionnaires allemands qui régnèrent sur la malheureuse province, il est à peu près le seul dont la mémoire ne soit pas restée odieuse au peuple d'Alsace. On lui a élevé un monument à la porte de la

ville et un vieux Wissembourgeois m'a dit devant le médaillon de Stichaner : « Celui-là fut vraiment notre ami... » Mais si la présence de cet homme pitoyable et bienveillant rendit la domination prussienne moins accablante pour ceux qui étaient demeurés au foyer, elle ne ramena pas à leur patrie ceux qui l'avaient quittée pour toujours.

*
* *

Combien le départ dut être cruel à ces exilés ! Comme ils devaient chérir la touchante beauté de leur ville, ses rues proprettes et pittoresques, sa magnifique abbatiale, ses vieilles maisons, ses jolis vergers, ses pignons élégants !

On retrouve à Wissembourg quelque chose de la grâce de ces petites cités flamandes où les hasards heureux de la lumière et du temps composèrent, pour la joie des yeux, des tableaux divers et charmants : les tours de l'église surgissent entre deux arbres ou bien entre deux pignons pointus ; les gazons et les verdures du vieux rempart s'encadrent au fond d'une ruelle entre deux larges auvents de tuiles ; les frondaisons d'un jardin débordent une haute muraille de grès rouge ; la Lauter parcourt la ville avec maints détours, ici baignant le pied des maisons, là contenue par des quais minuscules.

La belle église de Saint-Pierre et Saint-Paul, la cathédrale, comme l'on dit à Wissembourg, est flanquée d'une tour romane, grandiose et robuste. Le chœur et le transept du treizième siècle, la nef, peut-être un peu postérieure, sont de l'art ogival pur, délicat et sobre. Néanmoins, la pierre des Vosges a je ne sais quoi de grave et de tragique qui paraît mieux convenir aux créations de l'art roman. Sur les murailles de l'église on découvrit, il y a quarante ans, cachées par une couche de badigeon, des fresques dont l'âge semble incertain. Leur dessin grossier, presque barbare, s'efface chaque jour; mais, dans la brume qui maintenant enveloppe ces vestiges, on découvre encore des expressions de visage naïves et émouvantes. Au-dessus de la croisée du transept s'élevait une tour dont la flèche périt au dix-septième siècle ; on l'a naguère reconstruite et recouverte d'ardoises sans prendre garde que ce clocher gris, allait, comme une fausse note, troubler l'harmonie merveilleuse des toitures sombres et rouges qui de toutes parts se pressent autour de l'église.

Çà et là, de vieilles, de très vieilles demeures. Une masure présente encore de fines ogives. Ailleurs, c'est un beau palais du seizième siècle, la maison Vogelsberger. Puis un grand nombre de ces jolies maisons alsaciennes, enguirlandées

de vignes, dont la galerie extérieure s'encadre de poutres sculptées et dont l'escalier de pierre en forme de vis s'abrite dans une gracieuse tourelle. Pas un logis qui n'offre, inscrit sur le linteau de sa porte, le millésime de sa construction, et la ville conte ainsi aux passants l'histoire de ses destinées...

Mais il faut aller chercher ces précieux vestiges de la Renaissance alsacienne dans des rues écartées. Wissembourg fut presque tout entier rebâti au dix-huitième siècle, et c'est ce qui lui donne un caractère inoubliable. Entre toutes les villes d'Alsace, celle-ci porte, plus qu'aucune autre, l'empreinte du goût français. Sur la grande place, dans la grande rue, s'alignent de petites façades décorées de masques et d'écussons de style Louis XV. L'Hôtel de Ville élevé en 1741 servit de modèle aux bourgeois. Mais regardez les logis qu'ils élevèrent alors et, à la sobriété des ornements, à l'expression populaire de certaines sculptures, vous reconnaîtrez avec quel bon sens et quelle bonhomie ces Alsaciens accommodèrent les fantaisies de la mode à la parure de leur petite ville. Ah ! nous sommes ici loin du rococo germanique.

Qu'il est joli ce décor de Wissembourg ! Que de gentilles façades ! Que d'aimables sculptures ! Que d'admirables ferronneries aux fenêtres, aux portes, aux escaliers des perrons !

Nulle part, en France, on ne saurait trouver une ville qui ait si bien gardé la physionomie du dix-huitième siècle. On est heureux — et triste — de découvrir pareil spectacle en pleine Alsace. Mais cette tristesse, elle est ici, au fond de toutes nos admirations !

*
* *

Ce fut à Wissembourg que se déroulèrent les scènes les plus dramatiques de l'extraordinaire roman de Stanislas Leszcynski. Ce fut là que le roi de Pologne vint un jour échouer, chassé de son royaume, chassé de la principauté de Deux-Ponts, traînant avec lui sa famille et les débris de sa cour. Comme ses biens avaient été confisqués, il subsistait des aumônes de la France et du duc de Lorraine. Il avait obtenu du régent de se fixer dans une des villes de l'intendance d'Alsace et avait choisi Wissembourg. Tout en fumant sa pipe, il poursuivait des songes ambitieux et attendait un retour de la fortune : c'était une âme chevaleresque, chimérique et puérile.

Ces souvenirs me poursuivent, tandis que je me promène à travers la ville dont la mélancolie s'accorde si bien avec cette histoire d'un roi en exil. Je veux voir la maison où vécut Stanislas, et d'où « la Polonaise » partit pour devenir reine de France.

Cette maison est encore debout. Elle appartenait à un certain Weber qui l'abandonna au roi de Pologne. Depuis, elle a été modifiée, augmentée et souvent on en a changé la destination. Durant la Révolution française, la franc-maçonnerie y célébra son culte. Naguère on y avait installé un collège. Maintenant elle est l'hôpital de Wissembourg. Mais la construction a gardé son aspect ancien, sa haute toiture de tuiles et son bel escalier à balustrades de bois.

Au moment de gravir cet escalier, je note la date gravée sur la muraille : 1722. Or, ce fut trois ans auparavant que Stanislas vint à Wissembourg. La maison a-t-elle donc subi une transformation, tandis qu'il l'habitait ? ou bien Stanislas, avant de s'y installer, logeait-il ailleurs ? D'autres résoudront ce petit problème. Ce qui demeure certain, c'est qu'en 1725, à l'heure décisive de leur destinée, le roi et sa fille vivaient entre ces murs.

C'était là que Stanislas avait logé sa femme Catherine Opalinska, sa vieille mère Anne Jablonowska, son représentant auprès des cours étrangères le comte Tarlo, son maréchal du palais le baron de Meszceck, son premier gentilhomme de la Chambre Wimpff, son secrétaire intime Biber, les cinq officiers qui lui étaient demeurés fidèles, et les trois dames d'honneur de la reine. En se tassant un peu, cette cour modeste pouvait résider dans la maison de Weber.

Les chambres de l'étage sont aujourd'hui occupées par les lits des malades. La dernière de toutes, qui, selon une tradition, servit de boudoir à Marie Leszcynska, est maintenant la chambre des religieuses. Sans le vouloir, sans le savoir peut-être, on a ainsi rendu l'hommage qui convenait à la mémoire de la pieuse et charitable princesse.

Je parcours le jardin dans l'espoir d'y retrouver quelque vestige du passé. Au milieu d'un petit bosquet formé de vieux arbres et tapissé de lierre, on voit une table de pierre. Dans le verger, un petit jet d'eau jaillit parmi quelques pierres où l'on distingue encore des têtes de lions sculptées. Une inscription maintenant illisible a laissé quelques traces sur une muraille. Table, sculptures, inscription datent-elles du dix-huitième siècle? Personne ne le sait; rien ne rappelle plus ici le souvenir des exilés polonais : pas une relique. Mais l'essentiel du décor n'a point changé : c'est la même demeure, c'est le même jardin, c'est la même lumière, c'est la même tristesse ; cela suffit pour que les morts ressuscitent.

On a vingt fois conté l'histoire de la petite princesse qui, n'étant ni riche ni belle, quitta son taudis d'Alsace pour épouser le plus grand roi du monde[1]. Mais qui n'a point vu la maison,

[1] Personne ne l'a si joliment contée que M. de Nolhac dans le premier chapitre de son étude sur Marie Leszcynska.

le verger et le bosquet de Wissembourg ne goûtera jamais tout le charme et toutes les ironies de cette singulière aventure.

Cet étroit jardin, le pauvre Stanislas l'a mille fois arpenté, rêvant à son trône perdu et à la détresse des siens. A vrai dire, il faisait bon marché de la couronne de Pologne ; l'important pour lui et sa cour était de ne point mourir de faim ; or, pour sortir de la misère une seule issue lui restait ouverte : bien marier sa fille. Mais si sa dignité d'ancien souverain lui interdisait certaines mésalliances, sa détresse écartait les épouseurs. Son ami, le chevalier de Vauchoux, lui avait un jour apporté de Paris la nouvelle inespérée que M. le duc songeait à se remarier, qu'il avait jeté les yeux sur Marie Leszcynska et que Mme de Prie était favorable à ce projet. Stanislas en avait témoigné une joie inexprimable. Il était naïf, pas assez cependant pour ignorer que sa fille était le jouet d'une ignoble intrigue, que Mme de Prie était la maîtresse du duc de Bourbon et qu'elle acceptait ce mariage avec la pensée que son empire ne pouvait être menacé par une épouse pauvre, dévote, sans énergie et sans agrément. Le pauvre roi s'ingéniait à ne point perdre la précieuse amitié de la marquise ; il correspondait sans relâche avec son ami de Vauchoux[1],

[1] Ces lettres au chevalier de Vauchoux qui éclairent bien la psychologie de Stanislas Leszcynski ont été publiées, pour la

négociateur zélé, et le pressait d'amener M. le duc à se prononcer publiquement ; car il attendait anxieusement le moment où il pourrait fournir à ses prêteurs la caution de son gendre...

Dans la petite chambre où sont aujourd'hui rangées les blanches couchettes des Sœurs de Saint-Vincent-de-Paul, Marie, indifférente aux calculs de son père, attendait, en priant et en brodant des ornements d'église, que la Providence manifestât sa volonté. C'était une jeune fille gracieuse et enjouée, à la taille fine, à la démarche aisée, au teint frais et vivement coloré ; mais ses yeux étaient irréguliers, ses traits lourds et sans beauté. Elle avait du savoir et de l'esprit ; pardessus tout, elle était bonne, compatissante et généreuse. Elle savait qu'elle n'était point maîtresse de sa destinée, et se préparait à devenir duchesse de Bourbon. Déjà, elle avait vu arriver mystérieusement à Wissembourg un artiste de Paris chargé de prendre son portrait : c'était le prélude des fiançailles... Mais trois semaines plus tard son père entra chez elle, ivre de joie, et criant : « Ma fille, tombons à genoux et remercions Dieu ! » Elle crut d'abord que la Pologne venait de rappeler son roi. Mais Stanislas lui répondit : « Le Ciel nous est bien plus favorable ; vous êtes reine de France ! »

première fois, dans l'ouvrage de M. Henry Gauthier-Villars : *Le Mariage de Louis XV* (1 volume, chez Plon, 1900).

Reine de France ! Pour comprendre le prodigieux éclat de ce coup de théâtre, il faut avoir sous les yeux le jardinet des Leszcynski, les dix arbres de leur bosquet et les douze fenêtres de leur façade. C'était cela que Marie allait quitter pour Versailles, et Stanislas pour Chambord... Reine de France ! Il faut songer à tout ce que ces mots exprimaient de gloire et de splendeur pour ces Polonais calamiteux et besogneux, exilés au fond de l'Alsace ! Il faut se figurer leurs rêves, leurs espoirs, leurs embarras et leurs fiévreuses anxiétés, car tant que le mariage n'a pas été déclaré par le roi lui-même, ils peuvent tout redouter : les hasards de la politique, les inventions des calomniateurs, les intrigues de l'électeur de Saxe qui règne en Pologne et doit craindre un rival désormais puissant par l'alliance de la France.

Brèves alarmes. Mme de Prie reste fidèle à Stanislas ; elle eût volontiers marié son amant avec Marie Leszcynska, mais la seconde combinaison lui plaît encore davantage ; elle choisit une reine qui sera sa créature. On a répandu le bruit que la princesse polonaise est atteinte du haut mal ; le chirurgien Du Phénix vient secrètement à Wissembourg et son rapport confond la calomnie. Enfin, la police déjoue une tentative d'empoisonnement contre Stanislas. Celui-ci d'ailleurs charge ses amis de déclarer en son nom

qu'il ne prétend plus au trône de Pologne et qu'il s'estimera « plus heureux cent mille fois de passer ses jours en France ». Enfin, le 27 mai, à son petit lever, Louis XV annonce à la cour « qu'il épouse la fille unique de Stanislas Leszcynski, comte de Lesno, ci-devant staroste d'Adelnau, puis Palatin de Posnanie, et ensuite élu roi de Pologne au mois de juillet 1704 et de Catherine Opalinski, fille du castellan de Posnanie... » A Wissembourg on respire : les destins sont fixés.

Il ne reste plus qu'à parer la fiancée et ordonner le cérémonial. La retraite de Wissembourg est encore un cadre à souhait pour faire valoir le tableau de ces préparatifs glorieux et puérils.

Composer la maison de la reine, cela regarde Versailles ; désigner son confesseur, c'est l'affaire du ministre ; mais on ne peut se passer de la princesse pour confectionner les atours dans lesquels elle va se présenter à ses sujets et à son roi. Le fidèle de Vauchoux est chargé de cette mission. M. le duc le prie de lui envoyer un des souliers de Marie Leszcynska, une paire de ses gants et la hauteur de sa jupe. Après avoir renseigné M. le duc sur les « sentiments de la princesse Marie en matière de religion », le chevalier ajoute ce post-scriptum : « Je n'envoie à Votre Altesse Sérénissime qu'une pantoufle de la princesse, ne pouvant vous envoyer un sou-

lier comme vous me l'avez ordonné, attendu qu'elle ne s'en sert que pour danser et que ceux qu'elle a ne pourront faire qu'un mauvais modèle. Elle croit qu'une pantoufle en pourra servir. Votre Altesse Sérénissime trouvera les gants et la hauteur de la jupe comme elle le désire. » La hauteur de la jupe ! Quel couturier se contenterait aujourd'hui d'une indication aussi sommaire pour habiller une reine ?

Tandis que pantoufle et gants voyagent de Wissembourg à Strasbourg et de Strasbourg à Paris, Stanislas se met en état de faire figure de roi. Il a engagé chez un Juif de Francfort quelques pierreries, épaves de sa fortune royale. Par amitié et pour obliger le futur beau-père de Louis XV, le maréchal du Bourg, gouverneur de Strasbourg, lui avance la somme nécessaire pour les dégager. Puis il faut réunir des carrosses, constituer un semblant de cour et avoir six pages. Or, le pauvre roi n'en a que deux. Il finit par en trouver un à Wissembourg, et le maréchal lui fournit les trois autres.

Tant bien que mal équipés, les exilés peuvent quitter Wissembourg. Le 4 juillet, ils entrent dans Strasbourg à six heures du soir ; les carabiniers de Parabère et de Pardaillan leur font escorte ; le canon tonne en l'honneur de Marie Leszcynska qui, six semaines plus tard, devient l'épouse de Louis XV.

Un jour, Stanislas écrivit à son ami le maréchal du Bourg : « Je soupire toujours après l'Alsace que vous m'avez rendue si agréable à me la faire regretter toute ma vie. » Il était sincère. Il n'était pas fait pour le métier de roi. Si la pension que lui avait promise la France lui eût été servie moins irrégulièrement, il eût goûté un plaisir sans mélange à cultiver son jardin de Wissembourg.

Quant à Marie Leszcynska, elle regretta peut-être, elle aussi, ses jours d'exil, ses pantoufles, son confesseur, ses pauvres, l'insouciante gaieté de son père, le cordial sourire des bons Alsaciens et la vieille église de Wissembourg, où, chaque jour, elle demeurait longtemps agenouillée[1].

[1] M. E. Altorffer a publié, dans la *Strassburger Post* du 2 octobre 1910, des extraits du journal d'un bourgeois de Wissembourg, Jean-Christophe Scherer qui fut d'abord cordonnier, puis hôtelier à l'enseigne de l'Ange et mourut en 1788. Il m'a semblé qu'on lirait ici avec plaisir les naïfs souvenirs de ce brave Alsacien sur le séjour du roi de Pologne à Wissembourg et le mariage de Marie Leszcynska. « Ce roi Stanislas était un très bon seigneur, très beau et de forte stature. Il avait l'habitude de s'asseoir sur la Salzbruck et d'y fumer une très grande pipe. Souvent il montait à cheval pour aller à la chasse avec les officiers. La princesse sa fille était fort belle et craignait Dieu. Il résidait dans la *maison allemande* qui appartient maintenant à M. de Weber. Bien que le train de maison du roi, lorsque celui-ci vivait dans nos murs, fût très médiocre et très obscur, le grand soleil de la France se leva pourtant un jour sur cette cour et lui rendit sa pleine splendeur, car, en l'année 1725, notre très gracieux roi Louis XV choisit pour épouse la princesse Marie, élevée dans la crainte de Dieu. Cela causa dans la ville grand plaisir et grande joie,

car non seulement nous eûmes alors l'honneur de voir ici les princes les plus distingués de la France, venus pour chercher l'aimable princesse, mais encore arrivèrent chez nous les ambassades de nombreuses cours étrangères qui apportaient de précieux cadeaux, tels que de beaux chevaux. Tout le monde se rendit à la cour pour rendre ses hommages à l'Altesse royale. Le magistrat de Wissembourg, les juges, le clergé des deux confessions, vinrent lui présenter leurs souhaits de bonheur. Le jour que l'on célébra cette grande fête, un *Te Deum* fut chanté dans toutes les églises. L'après-midi, on distribua partout aux pauvres du vin et du pain, et du vin fut aussi donné aux cavaliers de la garnison. Le soir on alluma des feux de joie sur le Marché, sur la Place et près de l'église Saint-Jean. On tira des feux d'artifice dans le jardin de la *maison allemande*; la reine jeta de l'argent et fit des aumônes. Tout portait la livrée jaune de la reine; les cocardes des chapeaux et les harnais des chevaux étaient à sa couleur; et, comme les rubans manquèrent, on se servit de papier jaune. Pendant quelques jours on ne travailla pas et la ville vécut magnifiquement et dans la joie. Tout était bon marché, Le muid d'avoine était à trois ou quatre livres, la livre de beurre à cinq sous. En ce temps-là on ne connaissait pas encore les nombreuses taxes et contributions dont malheureusement nous pâtissons aujourd'hui. Au moment du départ de la reine, on planta des mais depuis sa maison jusqu'à la porte de Haguenau. Devant la porte se trouvaient les enfants des écoles des deux confessions et les bourgeois rangés pour la parade; à leur tête se trouvaient les jeunes gens de la ville avec musique et drapeaux. La reine en passant en voiture considéra ce spectacle avec satisfaction et écouta jouer sa marche favorite. Pleine de joie, elle se mit à rire et se frappa la poitrine. Ce soir-là nos jeunes gens s'amusèrent encore beaucoup. Mais la cour était partie et ce fut la fin de notre joie. »

UNE FERME A BUESWILLER

II

UNE EXCURSION AUX ENVIRONS DE STRASBOURG

LA TRADITION ALSACIENNE

Par une fine matinée de septembre, sous un ciel d'azur pâli qui s'accorde bien avec la grâce pensive de l'Alsace, je suis venu à Obermodern, village de la vallée de la Moder, à une dizaine de lieues au nord de Strasbourg. Un Alsacien, qui connaît et aime son pays, m'a affirmé que je verrais dans ces parages les plus beaux spécimens de l'architecture rustique de l'Alsace et, lui-même, m'a conduit de village en village, me contant, au hasard de la promenade, l'histoire des maisons et la vie de ceux qui les habitent.

Nous avons traversé Obermodern, Zutzendorf, Schalkendorf, Bueswiller, Ettendorf épars dans une belle contrée qui déjà n'est plus la montagne, n'est pas encore la plaine et semble une houle désordonnée de longues ondulations et de larges vallonnements, — contrée heureuse et féconde, mais qui, rançon de sa richesse, semble

faite pour des passages et des déploiements d'armées. Comme toutes les fertiles campagnes de l'Alsace, elle a été vingt fois foulée par la guerre.

Avec leurs capuchons de tuiles et leurs guirlandes de vignes, ces jolis villages ont même figure, même air d'aisance et de tranquille félicité, même sourire de bon accueil. Quelques indices, soit dans le plan, soit dans l'ornement des logis, semblent pourtant révéler que chacun d'eux a voulu garder sa singularité : la tradition populaire n'est forte que si elle est diverse et se ramifie à l'infini ; c'est par mille racines que monte la sève de l'Alsace. On peut, en passant, deviner ces différences, mais on redoute un peu de les préciser.

Voici des contrastes plus accentués et plus frappants, car le visage des hommes est plus expressif que la physionomie de leurs demeures. Dans chacun des villages que j'ai visités, j'ai vu les mêmes types et les mêmes costumes : partout, sous les larges coques de ruban noir, les mêmes yeux clairs, limpides et parlants ; partout de beaux vieillards secs et robustes, aux regards de malice et de bonté, les mains dans les poches, la veste courte, la démarche roulante et ralentie par les sabots ; partout d'adorables bambins, la figure ronde et fraîche épanouie en un gros sourire silencieux ; partout la même atmosphère de

cordiale bonhomie. A Obermodern, à Schalkendorf, à Bueswiller, cette bonhomie a je ne sais quoi de grave et de réservé. Mais, soudain, en entrant à Ettendorf — qui n'est pas à une demi-lieue de Bueswiller — on est étonné de trouver plus libre, plus familier le rythme des gestes, de la démarche et des propos. Sous les coques noires les yeux parlent un langage plus ardent; autour des puits et des fontaines on entend causer plus haut; les galoches des bambins claquent plus fort sur le pavé des rues; c'est toujours le même peuple, mais moins fier et plus gentil, avec un rayon plus vif au fond du regard. D'où vient la métamorphose? J'interroge et la seule explication que l'on puisse me donner — elle me suffit — c'est qu'Obermodern, Schalkendorf et Bueswiller sont des villages absolument luthériens, tandis qu'à Ettendorf toute la population est catholique. Mais comment se fait-il que, séparés par une si faible distance, deux villages appartiennent chacun à une religion différente ?

Une telle particularité n'est point rare en Alsace, et toujours il faut lui chercher une raison historique. Entre Ettendorf et Bueswiller passait, avant la Révolution, la frontière de la petite principauté de Hanau Lichtenberg. En 1570, Philippe V, comte de Hanau Lichtenberg introduisit la Réforme dans ses états. La princi-

pauté demeura indépendante, même après l'occupation française, même au dix-huitième siècle, quand elle eut passé entre les mains du prince de Hesse-Darmstadt. Depuis plus d'un siècle, la frontière politique a disparu, mais la frontière religieuse ne s'est pas effacée. Victime déplorable des querelles de l'Europe, l'Alsace n'a point cessé de vivre sa propre histoire, on le reconnaît, à chaque pas, sur cette terre de malheur et de fidélité...

*
* *

En parcourant ce petit canton de la Basse-Alsace, j'ai rencontré plus d'un joli tableau : la grande rue où devant les maisons est étalée, comme un tapis de verdure ternie, la récolte du houblon qui sèche et répand par tout le village son odeur âpre et forte ; — au revers d'un coteau, devant l'entrée de sa hutte de terre battue, le gardeur d'oies de Schalkendorf qui, de sa longue baguette, gouverne son immense troupeau ; — la grande cour de ferme où des artilleurs allemands en manœuvres astiquent et fourbissent, tandis que, sur la muraille, un *graffito*, datant de quarante années, représente un petit militaire français avec la capote serrée à la taille et le shako démesuré des soldats du second empire ; — à Ettendorf, la sortie des vêpres, la marche lente des

femmes et des filles qui s'avancent sur une ligne, en se tenant par la main, riantes et jacasseuses, sous les grandes ailes de leur coiffe secouées par la brise... Mais je n'ai pas perdu de vue l'objet de ma promenade. J'étais venu ici pour connaître la maison du paysan alsacien, et c'est elle que je voudrais décrire, — sans m'arrêter aux légères différences que l'on peut observer d'un village à un autre. Où l'homme révèle-t-il plus clairement son caractère, ses goûts, son esprit que dans l'aspect et l'aménagement de sa demeure?

Sur la rue du village la ferme présente son haut pignon, égayé par la blancheur du crépi et la fantaisie de la charpente, encadré dans la large saillie de la couverture de tuiles. Le toit semble, d'un mouvement gracieux, incliner son faîtage et redresser ses rempants pour écarter des murs le soleil et l'averse. Sous cet abri se nichent des galeries de bois dont les balustres trahissent l'âge de la maison; minces et fuselés, ils semblent comme les derniers témoins des temps gothiques; plus trapus et de forme quadrangulaire, ils datent des dix-septième et dix-huitième siècles. Ailleurs, les galeries ont disparu et de simples auvents protègent les fenêtres de chaque étage. Partout des pampres courent sur les murailles.

A côté de ce bâtiment, une grande porte

cochère formée d'un cintre de pierre et close de vente aux pleins, donne accès dans la cour. Plus loin, une porte bâtarde, surmontée d'une ouverture que grillent quatre balustres. Presque toujours, un écusson de pierre avec une date et des attributs orne l'entrée principale. Parfois, sur le linteau de la petite porte, on a gravé un laboureur et sa charrue. Parfois, on a, sur les pilastres du portail, sculpté toute une décoration naïve où apparaissent des fleurs de tournesol, des feuilles de tabac, des tiges de houblon, la flore de la campagne prochaine.

Dès que l'on pénètre dans la cour de la ferme, on est frappé par un certain air d'ordre et de grandeur. Dans une description de la France, publiée en 1835, je trouve ce jugement sur les paysans du Bas-Rhin : « Le paysan se lève avec le soleil, travaille toute la journée, ou dans ses champs ou dans ses granges. Il a pour se reposer une habitation spacieuse, entièrement séparée des écuries et des étables. » Aujourd'hui encore, cette séparation est le caractère le plus surprenant de la ferme alsacienne. Un des côtés de la cour est occupé par l'étable et l'écurie, un autre par un grand hangar qui repose sur de beaux piliers de bois ou de pierre et qui abrite la meule, les chariots et le pressoir à vis ; le troisième est réservé à l'habitation de la famille qui n'est pas ici, comme en d'autres campagnes,

une pièce unique, à la fois cuisine, salle à manger et chambre à coucher, et où les bêtes ont, comme les gens, droit de cité. C'est un logement propre, confortable et divisé dont, d'ailleurs, le plan reste immuable.

Gravissons le perron qu'abrite un auvent et que décorent de vieux balustres. Entrons : les maîtres du logis font bon accueil à notre curiosité. Sur le carré s'ouvrent trois portes : la première donne dans une petite pièce où sont les huches, et où l'on range les provisions, la seconde dans la cuisine, la troisième dans la salle principale. Cette dernière salle, les peintres et les décorateurs de théâtre l'ont cent fois représentée. Nous connaissons les grosses solives moulurées qui soutiennent le plafond, les fenêtres carrées par où passe la lumière qui va jouer sur les escabeaux et la table bien cirée, la longue banquette de bois fixée à la muraille, le grand buffet et la petite étagère qui forment pan coupé dans deux coins de la pièce, le grand poêle de fonte, le fauteuil voisin où les vieux viennent se chauffer, le séchoir pendu au plafond, la double alcôve séparée par une grande horloge, et, derrière les rideaux de cretonne imprimée, les lits très hauts à quadruple matelas, les lits dont les bois sont couverts de fleurs peintes et dont la tête porte un cœur enflammé avec le millésime du mariage et les noms des

époux... Mais ce que les images les plus fidèles ne peuvent nous faire soupçonner, si nous n'avons pénétré dans quelques-uns de ces intérieurs, c'est la grâce intime de ces choses simples, harmonieuses et séculaires.

Un *art populaire* — prenez dans son acception la plus simple et la plus commune ce mot auquel nos esthètes-politiciens ont donné des sens si divers et parfois si saugrenus — un *art populaire* est toujours vivant en Alsace. Peut-être, en d'autres temps et en d'autres lieux, le peuple a-t-il montré un goût plus délicat et plus varié pour bâtir et parer sa maison. Mais ces temps sont passés, et il serait malaisé de faire des comparaisons, maintenant que partout ailleurs nous en sommes réduits à recueillir les rares épaves de l'art populaire d'autrefois et à les cataloguer dans nos musées. La passion de la laideur et la rage de l'uniformité ne se sont pas encore emparées de ces paysans alsaciens. A mille recherches, les unes charmantes et les autres grossières — mais ce mélange même caractérise tout art populaire — on sent qu'ils aspirent confusément à une certaine beauté, pour eux inséparable de la tradition. Tout le révèle : ces images qu'ils gravent sur leurs portes, ces sculptures dont ils décorent les poutres et les cadres de leurs galeries de bois, les gentils lanternons dont ils coiffent leurs tuyaux

de cheminées et jusqu'aux croquis enfantins qu'ils dessinent sur le crépi de leurs maisons.

Jadis il y avait, dit-on, dans ces demeures des meubles d'une rare beauté : ils ont disparu ; la brocante a passé par là, l'ignoble brocante qui a dévasté tous les vieux logis et perverti le goût populaire en le privant de la leçon quotidienne et familière que lui donnaient les jolies choses du passé, désormais remplacées par des « articles » de bazar. Mais dans ces fermes alsaciennes, la brocante n'a accompli qu'une partie de ses méfaits. Après qu'elle eut emporté son précieux butin, les paysans mirent, à la place des meubles qu'ils avaient vendus, d'autres meubles de même forme et de même caractère, si bien que l'apparence du décor héréditaire n'a point changé. La pacotille des bazars n'a pas déshonoré ces intérieurs. Il est d'ailleurs remarquable combien la « ville », pourtant si proche, paraît étrangère à ces campagnards : ils ne lui empruntent rien ; ils gardent les costumes qui leur conviennent et les meubles qui conviennent à leur maison. C'est que Strasbourg n'eut jamais sur l'Alsace le rayonnement d'une capitale. Chaque village est défendu contre les influences du dehors par un rempart de traditions.

Ces maisons où nous avons pénétré ne sont pas, toutes, de construction ancienne. Mais toutes sont à peu près bâties et distribuées de la même

façon. A Bueswiller s'élève une des fermes les plus vieilles de l'Alsace; on lit sur sa porte la date de 1595 ; elle est en tout conforme au type que j'ai décrit. La guerre de Trente Ans dévasta la contrée : les villes et les villages furent ruinés, pillés, incendiés; puis l'Alsace se releva lentement de ses ruines. Les fermes que l'on bâtit au dix-septième et au dix-huitième siècle, sont semblables à celle de Bueswiller. (La seule différence, je l'ai indiquée, est dans le dessin des balustres de bois.) Celles que l'on a élevées durant le dix-neuvième siècle, reproduisent toujours le même plan. Si un millésime n'était écrit sur le linteau de la porte, on serait fort en peine de deviner leur âge... Ainsi se manifeste encore la puissance de la tradition.

Ce mot de tradition revient sans cesse sous ma plume. Comment l'éviterais-je ? C'est le secret de toutes les vertus et de toutes les beautés par où l'Alsace nous enchante et nous émeut.

*
* *

Cette journée m'a fait entrer plus avant dans l'intimité de l'Alsace. Je comprends mieux, maintenant, ce que veulent dire quelques jeunes Alsaciens, lorsqu'ils parlent de « dégager, maintenir et prolonger la tradition » alsacienne. Je voyais clairement la noblesse de leur tâche;

j'admirais la piété réfléchie avec laquelle ils entendaient défendre les idées et les mœurs de leur patrie contre la conquête étrangère. Mais je n'avais point encore senti à quel point leur entreprise est vraiment alsacienne dans son principe comme dans ses fins. Ils peuvent, avec confiance, exprimer leur ambition de « dégager, maintenir et prolonger la tradition ». Dans leur pays, un tel désir n'est point chimérique; ce qu'ils souhaitent peut s'accomplir sans miracle. Dans nos provinces, nous avons aussi nos « traditionnalistes » : j'aime leur rêve et suis bien près de partager leurs illusions ; mais je crains qu'ils ne se penchent sur un cadavre, capables de le galvaniser un instant, impuissants à le ressusciter. Ici l'esprit de vie anime encore l'organisme, fait penser le cerveau et réagir les muscles.

Ces Alsaciens sont nés après l'annexion. Ils ont grandi sous la domination allemande. Ils ont été, dans leur enfance, témoins des affreuses déceptions qui accablèrent leurs pères, quand ceux-ci, après avoir longtemps attendu la délivrance, durent — sans rien oublier, sans rien renier, — se courber sous la loi du vainqueur. Quand eux-mêmes sont arrivés à l'âge d'homme, ils ont regardé autour d'eux, ils ont regardé du côté des Vosges, et ils ont compris : le temps des protestations héroïques était passé. L'œuvre utile,

urgente, indispensable, c'était de conserver à leur patrie sa personnalité séculaire, ses ressources morales, son caractère intellectuel, l'originalité de sa culture ; il fallait défendre le trésor héréditaire contre les Allemands qui, pour mieux sceller la conquête, voulaient tout germaniser des Vosges au Rhin ; il fallait aussi la défendre contre les Alsaciens eux-mêmes, car, depuis 1871 l'émigration incessante avait appauvri la province et diminué sa force de résistance. Ils se mirent à la tâche. Ils s'efforcèrent de donner à l'Alsace un sentiment plus vif de ses origines ethniques, de son histoire, de son art. Mais ils ne se contentèrent pas de parler aux lettrés et de proclamer obstinément les droits de l'esprit alsacien, du goût alsacien, de la civilisation alsacienne. Ils encouragèrent la fondation d'un « théâtre alsacien ». Ils poussèrent les paysans à s'attacher toujours davantage à leurs vieux costumes et à leurs vieilles maisons. Ils répandirent partout l'image de ces choses anciennes par des photographies, des estampes et des cartes postales. Ils encouragèrent leurs peintres, leurs sculpteurs, leurs architectes à s'inspirer des productions de l'art indigène. Enfin ils fondèrent à Strasbourg le *Musée alsacien* où ils exposent, non pas des œuvres rares et précieuses, mais tout ce qui, depuis des siècles, constitue le décor de la vie populaire et bourgeoise : meubles, ustensiles

LA SORTIE DES VÊPRES A ETTENDORF

de ménage, jouets, vêtements, etc... Et ce n'est point là un musée de reliques bon pour amuser la curiosité bibelotière ou sentimentale des amateurs : je vous ai montré tout à l'heure que ce passé revit dans le présent. Groupés dans la jolie maison que la Société du musée vient d'acheter sur le quai Saint-Nicolas, à deux pas de la célèbre et charmante hôtellerie des Corbeaux, tous ces objets donneront aux étrangers la notion et aux Alsaciens la conscience d'une belle et puissante tradition nationale.

Pour avoir ainsi poursuivi depuis cinq années cette œuvre de dévouement et de patriotisme, il faut que ces jeunes Alsaciens aient été d'accord avec le sentiment intime de leurs compatriotes, qu'ils aient vraiment accompli le vœu secret de tous les cœurs. Les épreuves et les embarras ne leur sont point ménagés. Je ne parle ni des conseils et exemples de prudence qui leur sont donnés d'une façon plus ou moins désintéressée, ni de la mauvaise humeur de la police allemande, toujours active et tracassière malgré l'abolition de la dictature. Les grandes tristesses leur sont venues d'ailleurs. Ils ont vu l'Alsace divisée contre elle-même, les querelles politiques envenimées par la discorde religieuse, l'œuvre d'union compromise par les rivalités confessionnelles, le clergé catholique exaspéré par les actes du gouvernement français et prêt à

abandonner ce qu'il considérait, la veille encore, comme la dignité même de l'Alsace, les esprits égarés et les courages abattus au milieu de la confusion des partis. Ils ont cependant persévéré, convaincus que ces orages n'agitent point l'âme alsacienne jusque dans ses profondeurs. D'ailleurs ils connaissent une douleur, plus amère encore que celle d'assister aux déchirements de leur pays, le jour où un Français, traversant Strasbourg, vient les interroger sur « les progrès de la germanisation » et accueille le récit de leurs admirables efforts d'un sourire poli et ironique.

III

VERS SAINTE-ODILE

Rosheim. — La longue rue passe sous trois vieilles portes à clocheton pointu ; devant la maison de ville, le puits porte sa jolie couronne à triple pinacle ; les auvents des pignons abritent les fines balustrades des galeries extérieures. C'est le décor de la bourgade alsacienne ; les éléments en paraissent partout semblables ; mais les caprices des hommes, du site et de la lumière le diversifient à l'infini.

L'église Saint-Pierre et Saint-Paul est un bel édifice roman ; le grès jaune dont elle est bâtie lui donne une physionomie originale parmi toutes les églises rouges de l'Alsace. Sa triple nef se termine par un chevet irrégulier ; tandis que la nef du Nord et la nef centrale aboutissent à deux absides arrondies, celle du Midi se prolonge par une construction rectangulaire qui, peut-être, fut la base d'une tour inachevée ; et les restaurateurs ont eu le goût de ne point bâtir à la place une troisième abside. L'intérieur

est faiblement éclairé ; l'ombre y dissimule les décorations modernes que l'on y a prodiguées, et elle accroît encore la majesté des robustes colonnes à larges chapiteaux.

D'étranges sculptures racontent la légende de cette église : au bord de la toiture, quatre loups de pierre tiennent chacun un enfant entre leurs pattes ; un aigle se dresse sur l'acrotère du fronton dominant le pignon de la façade ; un chevalier apparaît sur la couverture du chœur, et un personnage tenant une bourse à la main est accroupi au pied du clocher qui s'élève à la croisée de la nef et du transept. Voici l'explication du rébus : un certain comte de Salen avait quatre enfants, qui, tous les quatre, furent mangés par les loups ; comme la pensée de n'avoir plus d'héritier lui causait une grande peine, il consulta un saint ermite : celui-ci lui promit que sa femme lui donnerait de nouveaux enfants, lorsqu'il aurait élevé une église dans le lieu que lui indiquerait un oiseau de la forêt ; or, le comte vit un jour un aigle qui tournoyait autour de lui et, à cette place, il entreprit de bâtir une église. La suite est mystérieuse : l'ermite avait-il fait de fausses promesses ? ou bien le comte, ayant vu ses souhaits exaucés, se parjura-t-il en n'accomplissant point son vœu jusqu'au bout ? Bref, la construction fut interrompue faute d'argent, et, pour achever l'édifice, l'archi-

tecte dut aller demander l'aumône aux bons chrétiens : c'est lui-même qui, assis sur le toit de son église, sa bourse de quête à la main, reproche, depuis sept siècles, au comte de Salen, sa crédulité... ou bien sa félonie.

L'histoire de Rosheim présente une série effroyable de pillages, d'incendies et de massacres ; elle est pareille à celle de toutes ces petites villes d'Alsace qui, depuis le jour où Arioviste passa le Rhin, jusqu'à la paix de Nimègue, ont vécu, sans connaître vingt années de trêve, au milieu des horreurs de la guerre. C'est en lisant le récit de ces incessantes catastrophes que je suis tombé sur une page admirable tirée de la *Chronique de Sénones* et où le moine Richer conte une scène d'ivrognerie et de carnage dont Rosheim fut le théâtre au commencement du treizième siècle. C'est un chef-d'œuvre de vie, de couleur et qui respire vraiment la passion lorraine. Je veux le transcrire, d'abord à cause de sa pittoresque beauté, mais aussi parce que le tableau s'encadre à merveille, même aujourd'hui, dans le site de Rosheim : les vieilles portes et la vieille église sont encore debout, et les vieilles caves sont encore pleines du généreux Kielber dont se soûlèrent les soldats lorrains.

L'empereur avait repris Rosheim au duc de Lorraine après le lui avoir donné en gage. Le fils du duc franchit la vallée de la Bruche et le

grand maître de sa maison, Lambyrin, conduisit sa troupe jusqu'à Rosheim... « et parce que là contre le val n'y avait aucune deffence, entra subitement en la ville. Quoy voyans, les habitants du lieu se retirèrent en leur église, et ainsy Lambyrin avec ses gens occupa la ville, et iceux ayant trouvé beaucoup de munitions, comme vins et autres viandes, chacun en prit à sa volonté. Iceux voyans que nul ne les contredisoit, entrèrent aux caves et les trouvèrent pleines de vin, s'assirent, mangèrent et burent tant qu'ils voulurent. Et comme cette sorte de gens rustiques a de coutume, ayant trouvé quantité de vin, de s'enivrer d'autant qu'en leur logis ils en boivent peu souvent, ceux-ci s'enivrèrent tous, et chancelans à toutes démarches se heurtaient partout et tombaient par terre. Ce qu'ayant aperçu quelque gentil soldat, nommé Otton, qui était de la ville mesme, et ayant assemblé la plus grande partie de ces cobourgeois, leur dit : « Courage, amis, voyez-vous pas ces rustiques tous morts ivres. Prenez donc vos armes, car sans difficulté nous les estrillerons bien. » Iceux donc tous forcenés (comme les Allemans ont cette façon de faire) sortans de leurs maisons, se jettèrent sur les rustiques qui pensans mettre la main aux armes, ne purent, d'autant qu'ils ne savaient seulement se tenir debout. Quelques-uns pensans se gaigner à pied, tombaient lour-

dement à terre. Les autres voulans se rendre à leur mercy, beguayoient si fort qu'à peine pouvaient-ils proférer un bon mot. Et pour ce que les Allemands ne scavent pardonner à aucuns sur les quels ils ont le dessus, commencèrent à ravager si impetueusement sur eux, que comme ivrognés ils les outrèrent et massacrèrent de leurs coutelas jusques au nombre de sept vingts. »

*
* *

Bœrsch. — En 1328, Berthold, évêque de Strasbourg — ceci fut gravé dans la pierre — transforma en une *ville* le *village* de Bœrsch. Le signe d'une telle métamorphose, c'était toujours une ceinture de remparts et de tours crénelées. Bœrsch eut donc ses remparts, ses tours, ses portes, et il les possède encore — un peu ébréchés. Mais, malgré tout, il a gardé la mine d'un village, d'un gentil village à qui ses vieilles défenses donnent un air présomptueux et charmant. D'ailleurs, quelle singulière place de guerre ! Elle est nichée au creux d'un vallon étroit et, de toutes parts, les coteaux dominent ses vaines fortifications. Il est donc probable que, si les évêques de Strasbourg voulurent ainsi protéger Bœrsch, c'était moins pour le garer de l'assaut que pour défendre contre les maraudeurs

les tonneaux alignés dans les celliers des vignerons.

Derrière leurs remparts, ces vignerons étaient riches et fiers. Ils avaient un bel Hôtel de Ville ; ils aimaient à décorer les poutres de leurs demeures et à faire sculpter sur le linteau de leur porte les emblèmes de leur état. Quand nous nous arrêtons devant un joli puits, ou bien que nous entrons dans la cour d'un vieux logis, sans s'étonner de notre curiosité, un paysan nous dit en souriant : « Ah ! vous venez voir les *ancienetés* de Bœrsch ! »

Et maintenant, écoutez l'histoire du *satrape* de Bœrsch ! Car cette ville a eu un satrape, que dis-je ? une dynastie de satrapes.

Le bailliage appartenait au grand chapitre de Strasbourg. Au dix-huitième siècle, les fonctions de bailli furent exercées de père en fils, par une famille Bartman. Or, sur la muraille méridionale de l'église, on peut lire l'épitaphe de Charles Bartman qui, âgé de soixante-dix sept années, remit son âme à son Sauveur. L'inscription célèbre, dans un latin médiocre, mais touchant, les vertus de cet honnête homme, sa sollicitude pour les pauvres et les veuves, son courage à défendre les orphelins, sa piété, son intrépidité dans la maladie, et l'amour qu'il inspirait à son peuple. Comme il fallait aussi indiquer sa fonction et traduire en latin le mot de bailli, *amtmann*

on trouva *toparcha*... Mais, après la mort du toparque, François-Joseph Bartman lui succéda. Comme il était en fonctions, il perdit sa femme Marie-Odilie Behr. Celle-ci fut enterrée dans l'église et on lui composa une épitaphe. On la loua, elle aussi, de son amour pour les pauvres et de sa fermeté dans la maladie. Mais lorsqu'on dut écrire à côté de son nom, le nom et le titre de son époux, on jugea que ce mot de *toparque*, malgré la majesté que lui communique son origine hellénique, ne convenait pas encore à la gloire et à la dignité d'un bailli. On chercha ; on fouilla les dictionnaires ; peut-être même en référa-t-on au chapitre de Strasbourg. Et voici — enfin — ce que l'on écrivit sur les murs de l'église :

Sub hoc tumulo requiescit in Domino
MARIA ODILIA BEHR
Francisci Joseph Bartman satrapæ
In Bersch
Conjux dilectissima.

Là-dessus, j'ai quitté Bœrsch; j'ai passé sous la vieille porte du quatorzième siècle; je me suis retourné pour voir encore une fois les débris des remparts émergeant de la verdure. A ce moment, j'ai croisé une vigneronne qui, la hotte au dos, passait sur la route. « C'est une descendante de satrape », me dit l'aimable Alsacien qui

m'a fait les honneurs de Bœrsch. Et je songe que, il y a un siècle et demi, le satrape, lui aussi, devait aller à ses vignes, la hotte au dos. Rien ne change en Alsace, ni les maisons, ni les gens... Mais qui a bien pu imaginer de traduire bailli par satrape ? Est-ce un chanoine de Strasbourg qui avait dans les veines un peu de sang provençal ? Est-ce le curé de Bœrsch, qui pensait flatter le chapitre en le comparant au roi des Perses ?[1]

*
* *

Saint-Léonard. — Jadis, une collégiale se dressait sur le petit coteau tapissé de vignes au pied duquel le ruisseau de l'Ehn coule parmi les saules. Autour d'elle se groupaient les maisons des chanoines qui, dès le moyen âge, avaient remplacé en cet endroit les moines bénédictins. La Révolution supprima le chapitre et rasa l'église. Quelques épaves de la collégiale furent recueillies dans la chapelle des capucins d'Ober-

[1] Depuis, on a mis sous mes yeux une très intéressante étude de M. Paul Albert Helmer sur les *Manufactures d'armes blanches d'Alsace*. (Ces manufactures étaient établies à Klingenthal, sur le territoire de Bœrsch). J'y ai trouvé une décision du Grand Chapitre de Strasbourg (28 mars 1733) soumettant les habitants de Klingenthal à la juridiction du bailli de Barsch : *conclusum fuerit* SATRAPÆ *memorati loci Bœrsch*, etc... L'appellation était donc consacrée. Elle est tout de même extraordinaire.

nai. Quant aux maisons, elles furent les unes démolies, les autres vendues. Depuis, le petit hameau de Saint-Léonard n'a point dépassé les limites de l'ancienne clôture, et il a gardé une apparence presque canoniale. Au milieu des grands vignobles, on dirait un îlot heureux où tout invite à goûter la grâce de la campagne et la magnificence des horizons.

Ici finit la plaine. Une demi-lieue plus loin, ce sont les brusques escarpements des Vosges, les vallées étroites et profondes, les sommets couronnés de châteaux en ruine, et, au fond d'un large hémicycle de forêts, le mont Sainte-Odile. C'est de Saint-Léonard qu'apparaissent, dans toute leur perfection, le dessin et les formes harmonieuses de cette montagne prédestinée, par sa beauté, à devenir le lieu sacré de l'Alsace.

Dans ce hameau habite M. Charles Spindler, aujourd'hui le plus célèbre des artistes alsaciens. Depuis l'Exposition universelle de 1900, où ses œuvres furent tant admirées, son nom est connu du public français. Il est peintre et dessinateur. Il a exécuté pour *les Oberlé* de M. Bazin une suite de touchantes images. Les compositions qu'il fit naguère pour illustrer l'émouvante ballade de M. Jacques Flach, *le Chevalier du Rosemont*, témoignent qu'il sait traduire la poésie des vieilles légendes de son

pays. Mais il consacre le meilleur et le plus original de son talent à dessiner, construire et décorer des meubles. L'art où il est passé maître, c'est la marqueterie.

Il est l'émule souvent heureux de Gallé et de Majorelle. Il assortit avec un coup d'œil presque infaillible les nuances des pièces qu'il assemble. Il excelle à utiliser, soit pour le fond de ses tableaux, soit pour le ciel de ses paysages, les dessins naturels du bois, les caprices des veines et des fibres. C'est la matière même qui, délicatement étudiée, lui fournit les effets les plus heureux de ses panneaux. Virtuosité admirable, mais qui produirait seulement de précieux bibelots, si le goût n'obéissait ici à une forte discipline.

Cette discipline fut pour Spindler la conscience et le respect de la tradition alsacienne, de cette tradition dont j'ai tenté de montrer la survivance en pénétrant dans quelques logis de paysans. La force de l'artiste a résidé dans son attachement à sa patrie, dans sa tranquille obstination à demeurer alsacien.

Il est né, à quatre pas d'ici, dans un vieux logis de Bœrsch. Il vit à Saint-Léonard, dans sa petite maison canoniale. C'est un homme simple, réfléchi et blond, parfait exemplaire de sa race dont il a les yeux clairs, la démarche lente et la bonhomie contenue. Il a réuni et formé quelques

artisans qui rabotent et menuisent dans un grand atelier. Là il m'a conté en peu de mots ses essais et ses procédés ; il m'a parlé de ses travaux pour l'Amérique, et cela semblait un invraisemblable paradoxe dans cette retraite silencieuse, au pied du mont Sainte-Odile ! Mais celui-là peut sans péril travailler pour l'Amérique. On le devine si puissamment enraciné dans sa terre natale qu'on ne redoute pas pour lui les séductions de l'exotisme.

Il ne s'est point contenté d'emprunter à la flore et aux paysages de l'Alsace les motifs de ses marqueteries. Il s'est inspiré de l'art populaire de son pays. Il a ajouté la grâce d'un décor plus raffiné, d'un goût plus rare aux formes qu'il avait sous les yeux. Mais il est bien le continuateur de ces menuisiers de village qui ont, depuis des siècles, maintenu à la maison alsacienne son immuable et charmante beauté. Je disais tout à l'heure qu'il créait et construisait des *meubles*. Le mot n'est pas tout à fait exact. L'intérieur alsacien — je l'ai décrit dans un précédent article — comporte très peu de meubles, à proprement parler : seulement une table et quelques escabeaux. La longue banquette et toutes les armoires adhèrent à la boiserie qui tapisse toute la pièce, M. Spindler s'efforce de conserver cet aménagement qui, je l'avoue, s'adapterait mal à nos appartements,

véritables campements de nomades, mais qui, par son caractère de durée et de fixité, convient à un logis héréditaire.

Cette fidélité à la tradition l'a sauvé du grand péril qu'ailleurs ne surent éviter des artistes, peut-être mieux doués, peut-être plus cultivés que lui, mais sans défense contre les surprises de la mode. Le « style moderne » a échoué contre le bon sens solide et narquois de l'Alsacien. Il a pu parfois influer très légèrement sur les premières œuvres de Spindler : on y pourrait découvrir quelques-unes de ces lignes grêles et indécises qui sont le propre de l'école du tortillage. Mais cette semence de folie ne pouvait germer dans le salubre climat de Saint-Léonard. M. Spindler construit des chaises où l'on peut s'asseoir tout entier, des tables robustes qui sont solidement établies sur leurs quatre pieds et de loyales armoires où l'on peut ranger linge et vaisselle. Quant au décor, il faut avoir vu dans les quartiers neufs de Strasbourg les échantillons du « style moderne » germanique, ces effarantes combinaisons du bric-à-brac *altdeutsch* et du tœnia belge, pour comprendre la véritable originalité de M. Spindler... et de l'art alsacien.

*
* *

Ottrott. — Comme j'entrais dans le village

d'Ottrott, je vis exposé, devant la porte de l'auberge du Cygne, le cercueil d'un officier français. On avait placé sur la bière son képi de capitaine d'artillerie, son sabre, sa croix de la Légion d'Honneur, sa médaille militaire, ses médailles de Crimée et d'Italie.

Quelques instants plus tard, le cortège funèbre se déroulait dans la longue rue montante, précédé de la croix et du prêtre. Sauf quelques forestiers en uniforme gris et vert, et l'employé de la poste, sanglé dans sa tunique, coiffé du casque à pointe, les hommes qui suivaient le cerceuil portaient, tous, le chapeau haute forme et la redingote noire. Puis venaient, sur deux files régulières, les femmes en grand deuil. Les hommes étaient très graves et n'échangeaient aucune parole entre eux ; les femmes pleuraient.

Parvenu à l'église qui se dresse sur une haute terrasse, le convoi gravit lentement la pente, sous les arbres, toujours dans le même ordre, toujours du même pas, et disparut sous le porche. La solennelle observance des rites donnait à cette scène une indicible grandeur.

Toute la marmaille d'Ottrott entassée sur la place se taisait en regardant le vieux képi, le sabre, les médailles...

J'ai voulu savoir qui était cet officier dont on portait ainsi la dépouille au cimetière d'Ottrott,

trente-trois ans après qu'Ottrott a cessé d'être terre française. On m'a répondu : « Il s'appelait M. de Boxtel et avait servi dans l'artillerie ; il avait fait la campagne de Crimée, la campagne d'Italie, la campagne de 1870 : plus tard, lorsqu'il eut pris sa retraite comme capitaine, il revint en Alsace et se retira à Ottrott où son frère avait une pension de brigadier forestier. Il épousa la fille d'une aubergiste. Lorsque sa belle-mère fut morte ce fut sa sœur qui tint l'auberge du Cygne, et il demeura dans la maison. Le capitaine, comme nous l'appelions, ne paraissait dans la salle d'auberge que pour y faire une partie de piquet avec quelques vieux amis. Il était touchant de voir avec quel soin il cherchait à sauvegarder sa dignité d'ancien officier. Il n'avait rien d'un gentilhomme cabaretier, et les étrangers pouvaient le prendre pour un client du Cygne. Nous l'estimions et nous l'aimions beaucoup... C'est un débris de la vieille Alsace qui disparaît. »

*
* *

Sainte-Odile. — C'est une grande tristesse de revenir dans un lieu que l'on a autrefois admiré et de le retrouver saccagé par la sottise des hommes.

Si vous avez jamais goûté l'émouvante beauté de cette grande terrasse de Sainte-Odile d'où,

comme d'une falaise, la vue s'étend sur toute la plaine d'Alsace jusqu'à la flèche de Strasbourg, conservez cette image dans votre souvenir et ne cédez pas à la tentation de la raviver par un nouveau pèlerinage. Déjà, depuis quelques années, le couvent s'était transformé en hôtellerie, puis l'hôtellerie en pension de famille, et tout cet appareil de villégiature troublait un peu la paix et le recueillement que l'on eût souhaités, près du sanctuaire de l'Alsace, devant le sublime horizon. Cependant, l'an dernier un passant pouvait encore écrire : « On a vite secoué cette fâcheuse impression sur la terrasse, la merveilleuse terrasse d'où l'on domine un véritable chaos de forêts, et d'où l'on aperçoit, dit-on, vingt villes et trois cents villages... » C'est fini. Cette année le même passant n'a point reconnu la merveilleuse terrasse. Sur l'un des côtés on a construit une immense baraque qui intercepte la vue, une effroyable salle de *restauration* germanique avec des carreaux de couleur ! La vénérable plate-forme, consacrée par la légende est transformée en une affreuse guinguette. Qui a bien pu décider les religieuses-hôtelières à un pareil sacrilège ?[1]

[1] Depuis lors, la profanation a continué. Dans la cour du couvent on a édifié un grand hôtel dont la muraille revêtue de zinc offusqua la vue, d'aussi loin qu'on aperçoit le sommet de Sainte-Odile. Sur la terrasse, la salle de la restauration a été changée de place et n'en est pas moins horrible. Et je ne

..... Je suis descendu à travers les bois jusqu'au fond d'un large vallon. Là, au milieu de la prairie, se dressent les débris du couvent de Niedermünster. L'arc roman de l'église ruinée encadre un site tranquille et mélancolique. C'est un paysage fait à souhait pour la songerie, et j'y pense aux jours que je viens de passer à parcourir l'Alsace, et durant lesquels j'ai subi si docilement son charme. Car sa séduction est irrésistible, et on ne saurait la quitter sans lui laisser quelque chose de soi-même.

Elle plaît par le contraste de ses grands aspects : aperçu de la plaine, le dessin des Vosges sur l'horizon est un chef-d'œuvre de noble et fière élégance; plus admirable encore, le spectacle que l'on découvre des pentes de la montagne, l'immensité de la plaine sur laquelle on voit, tour à tour, flotter des brumes d'argent et courir l'ombre tragique des nuages. Elle plaît en même temps par la fine ordonnance des tableaux qui s'offrent d'eux-mêmes au revers des coteaux, aux détours des vallées, à la lisière des forêts. Elle plaît par la perfection de son paysage, la douceur tremblante de sa lumière, la fraîcheur de son vin parfumé.

Elle possède l'attrait singulier d'un pays où

dis rien des écriteaux qui, de toutes parts, signalent aux pèlerins les chapelles, les points de vue et le reste. Les Alsaciens ne sont pas les derniers à protester contre ces abominations.

la vie du présent se confond avec la vie du passé. On ne la peut comprendre si l'on n'interroge l'histoire. Pour découvrir la raison de ses destinées il faut sans cesse remonter le cours des ans et même des siècles. Ailleurs, les monuments d'autrefois n'évoquent souvent que des traditions abolies et des mœurs disparues ; ils ne sont plus bons qu'à exciter la sentimentalité du poète ou la curiosité de l'antiquaire. Ici rien ne meurt. Il est passionnant de déchiffrer le secret d'aujourd'hui, peut-être celui de demain, dans des vieilleries qui ailleurs seraient pâture d'archéologue.

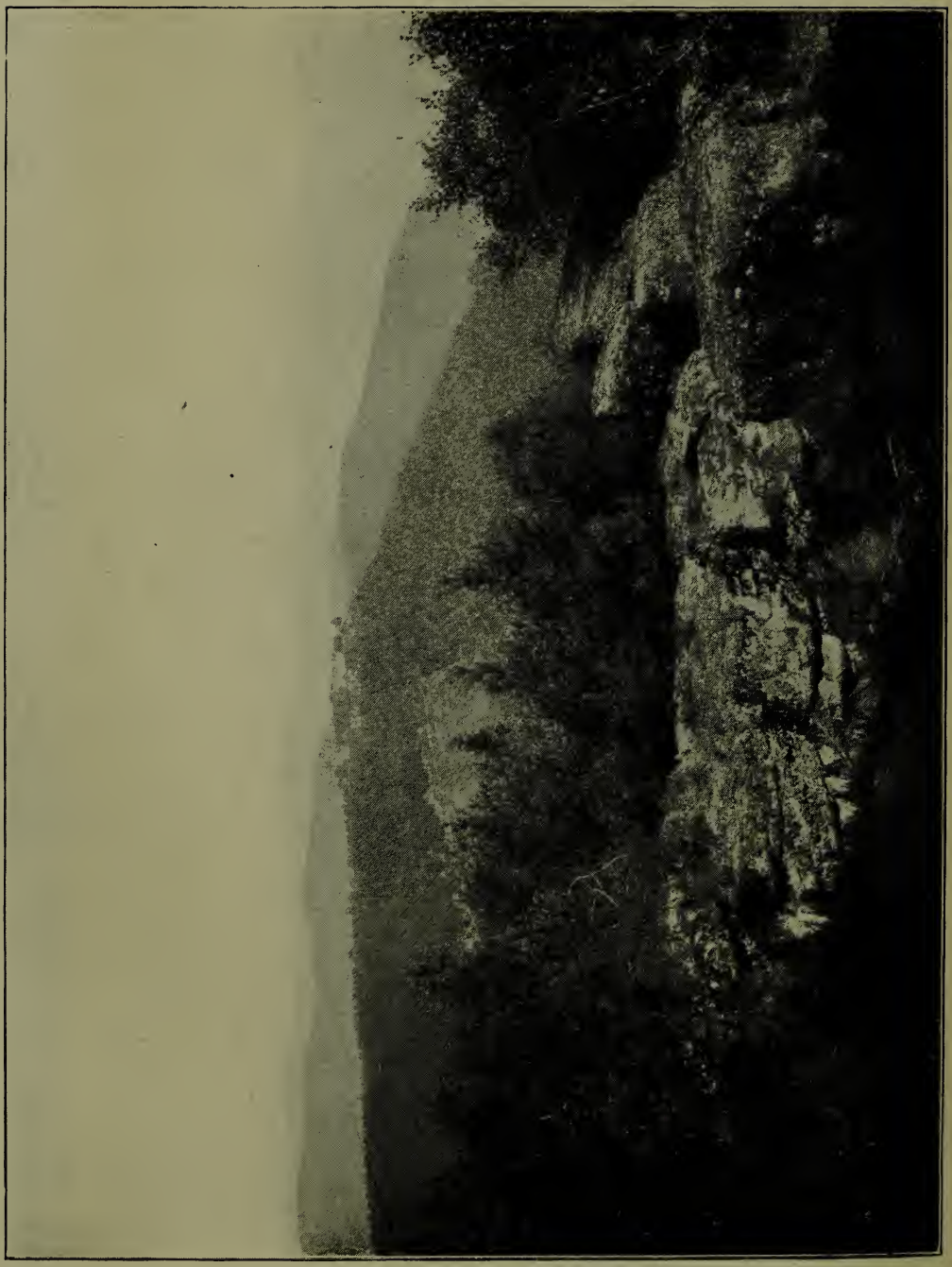
L'Alsace nous intrigue et nous retient encore par l'originalité de son tempérament et de sa culture. Parfois on n'a voulu voir dans son génie qu'un composé du caractère français et du caractère allemand. On a dit que sa sensibilité était germanique et son intelligence française; qu'elle pensait en français et chantait en allemand; que sa vie publique la rapprochait de nous, tandis que sa vie sentimentale la rapprochait de ses voisins d'outre-Rhin. Il y a quelque vérité dans cette façon de marquer certaines nuances et certaines oppositions. Mais quand nous écoutons les Alsaciens et considérons leurs façons d'être, de sentir et de penser, la même remarque nous vient cent fois à l'esprit : « Cela n'est ni allemand, ni français ». Je n'oserais définir toutes les particularités qui sont proprement alsaciennes : chemin

faisant, j'ai pu seulement en pressentir quelques-unes. Mais la pensée que l'on va pénétrer dans un « petit monde » inconnu donne ici à toute promenade, à toute causerie, un intérêt extraordinaire.

Tout cela, qui enchanterait les yeux, l'imagination et la curiosité de n'importe quel étranger, devient, pour nous Français, une cause de trouble et d'émotion. Nous ne saurions parcourir l'Alsace en touristes indifférents et amusés : il y a entre elle et nous de l'ineffaçable, de l'indissoluble. En face d'elle, notre premier sentiment est de tristesse et de confusion. La vue de tant de richesse et de tant de beauté réveille la douleur de l'inguérissable blessure, et nous rougissons de notre peu de mémoire devant ces hommes qui n'ont rien oublié. Combien d'entre nous ont été détournés de visiter l'Alsace, se demandant s'il ne serait pas pour eux aussi cruel de la voir obstinée dans ses souvenirs que de la trouver ralliée à ses nouveaux maîtres ! Ils ont eu tort. Longtemps elle a cru que la France allait venir la délivrer et la reprendre. Si cette conviction n'avait pas été au fond de tous les esprits, le nombre des émigrés eût été bien plus élevé encore dans les années qui suivirent l'annexion. La France n'est pas venue, et l'Alsace a vécu sa vie sous la domination allemande, repliée sur elle-même, n'attendant plus rien que de sa

propre énergie et des hasards de l'histoire. Du moins elle réclame de nous cette fidélité du cœur qu'elle nous a si bien gardée, et prétend que nous ne feignions pas de l'ignorer. Ses yeux ne nous reprochent plus rien. Elle nous accueille d'un sourire, et retrouve au fond de sa mémoire ce parler français que les maîtres d'école allemands ne sont pas parvenus à lui faire désapprendre. Un vieil Alsacien me disait, l'autre jour, pour excuser son terrible accent : « Depuis trente ans, il ne me passe par la gorge que des mots carrés ! » Et voilà, je crois, ce qui est pour nous le charme suprême de l'Alsace : ici, dans tous les regards, nous lisons un souhait de bienvenue et une assurance d'amitié.

1905



I

« AU SERVICE DE L'ALLEMAGNE » PAR M. MAURICE BARRÈS

Pour pénétrer le secret des destinées de l'Alsace, aucun lien n'est plus propice que la montagne de Sainte-Odile. De ce promontoire escarpé, le regard embrasse la plaine immense que, depuis l'âge préhistorique, couvrirent le flux et le reflux des invasions. Ici, des pierres mystérieuses, des ruines, des légendes attestent l'antiquité des combats où s'entrechoquèrent deux races, deux civilisations. L'émouvante majesté des forêts et de l'horizon y rend la rêverie plus ardente ; et, à voir les pèlerins qui, chaque jour, gravissent en foule les sentiers de la montagne, on comprend que Sainte-Odile est la gardienne des souvenirs et des traditions d'un peuple.

Il était donc naturel que, avant d'étudier « la longue tragédie qui se joue sur le Rhin entre le Romanisme et la Germanie », un écrivain commençât par faire le pèlerinage de Sainte-

Odile et interrogeât les pierres, les forêts et les pèlerins du mont sacré. M. Maurice Barrès n'y a point failli, et, tout un automne, il s'est attardé dans les bois de la Hohenburg. Il en a goûté la persuasive beauté. Il a suivi et noté, en spectateur passionné, les jeux du soleil et des nuées sur la plaine d'Alsace, la modulation des teintes et le passage des brumes au déclin de la saison. Selon une méthode qui lui est chère, — à ses peintures, comme à son lyrisme, se mêle toujours de la dialectique, — il a exprimé tout ce que ces paysages contenaient de sentiment et d'histoire. Puis, dans ce cadre merveilleux, il a évoqué la légende de sainte Odile, de cette fille de païen qui, au septième siècle, voua l'Alsace au christianisme et la soumit au génie latin. Cette légende lui est alors apparue comme le symbole des volontés permanentes de l'Alsace. « Odile, dit-il,... représente un idéal de paix, de charité, de discipline, de moralité enfin, que l'analyse peut séparer du catholicisme, mais qui, formée à l'ombre des églises, porte à jamais leur marque... Odile, c'est le nom d'une victoire latine, c'est aussi un soupir de soulagement alsacien : une commémoration de salut public. » Et cette méditation s'achève par la formule suivante qui, pour M. Barrès, résume toute l'histoire du peuple alsacien : « La romanisation des Ger-

mains est la tendance constante de l'Alsacien-Lorrain. »

Si telle est bien la leçon donnée par l'histoire, la légende et l'archéologie, si la mission héréditaire de l'Alsace est de constituer la « marche » de la civilisation latine, comment, aujourd'hui, pourra s'acquitter de cet office un peuple qui, depuis trente-quatre ans, subit la loi du vainqueur, et sur qui l'Allemagne pèse de tout le poids de sa puissance et de sa gloire ? Quand on consent à regarder de sang-froid les choses de l'Alsace, on ne peut fuir cette question.

M. Barrès n'a pas été le premier à se la poser. Mais il a établi les données historiques et morales du problème avec la vigueur et le pathétique qui lui appartiennent : ces pages sur la montagne de Sainte-Odile seraient une admirable *ouverture* — lui-même nous suggère cette expression — propre à magnifier le drame de conscience qu'elle annonce, si, par un caprice de composition assez déconcertant, elles ne s'intercalaient dans l'œuvre, au lieu d'en former le frontispice.

Quant à la solution même, un jeune bourgeois alsacien se charge de la fournir à M. Barrès. Son portrait et ses confidences font la matière de ce livre qui n'est point imagination de romancier, ceux qui connaissent l'Alsace d'aujourd'hui peuvent l'attester.

*
* *

Paul Ehrmann est né au Logelbach, près de Colmar, en 1880. Son père, directeur d'usine, avait refusé d'émigrer au lendemain de la guerre ; fidèle au souvenir de la France, il avait cependant pensé que son devoir d'Alsacien était en Alsace. L'enfant a suivi les classes du gymnase de Colmar, mais il a reçu dans sa famille une éducation française. Autour de lui, il a vu dénoncés, humiliés, affamés ceux de ses compatriotes qui se rendaient coupables d'un regret ou d'un espoir. Il a grandi dans une atmosphère de conspiration et de terreur et, de toute la force de ses instincts héréditaires, il a réagi contre l'influence et les menaces du conquérant. Il a fait ses études médicales à l'Université de Strasbourg et est parvenu à l'âge où il doit, durant six mois, servir dans un régiment allemand.

« Ma vie, dit-il, jusque-là n'avait été qu'un prologue : en octobre 1902, le drame commença... » C'est ce drame que M. Barrès nous a conté laissant la parole au héros lui-même. Mais, auparavant, pour nous présenter le personnage et nous faire mieux entendre le sens de ses confidences, il a imaginé une anecdote où sont marquées avec un art délicat les nuan-

ces du caractère alsacien, purement alsacien, de Paul Ehrmann.

Dans une auberge de la petite ville lorraine de Marsal, un sportsman français, M. Pierre Le Sourd prononce devant M. Ehrmann cette phrase : « J'estime plus, quoiqu'il advienne d'eux par la suite, les pauvres b... qui passent la frontière, que les renégats qui, par peur de la légion étrangère, portent le casque à pointe. » A quoi M. Ehrmann réplique : « Je suis un bon Alsacien. Dans huit jours, j'entre à la caserne à Strasbourg, Monsieur, je dois vous demander de retirer les mots de *renégat* et de *peur* que vous venez d'employer. » Le Français déclare que ce qui est dit est dit ; une rencontre est décidée. Pour ne pas divulguer l'affaire, le duel a lieu dans le parc du château où demeure M. Le Sourd, et qui appartient à sa sœur, la comtesse d'Aoury. A la première reprise, le sportsman est piqué au bras. M. Ehrmann passe une journée au château. Pour le dédommager des ennuis de l'aventure et pour expier la lourde insolence de son frère, Mme d'Aoury met en œuvre ses gentillesses de Parisienne.

La scène est charmante et vaut un traité de *Vœlkerpsychologie :* « Au cours de ce repas, les ondulations de son esprit, son tact, sa souplesse, en un mot son art que des Allemands eussent méconnu et traité de frivolité, se fai-

saient encore plus sensibles par le contraste même qu'elle offrait avec ce jeune Alsacien qui ne pouvait rien dire que d'amplement expliqué et qui semblait même expliquer son silence, tant, au début, il marqua fortement qu'il se taisait. On eut dit de l'un et de l'autre deux caricatures, mais chargées d'intelligence et de sympathie. Bien qu'il eût de nombreuses manières d'être germaniques, M. Ehrmann ne méconnaissait point, cela se vit peu à peu, le chef-d'œuvre français qu'était cette jeune femme. Il devint même touchant, avec sa force et sa jeune raideur, d'ébahissement devant cette reine... Bientôt, il eut tout à fait oublié qu'aucune autre personne fût là. Et, quand Mme d'Aoury disait des choses bizarres et charmantes, il se renversait un peu, en riant trop fort, pendant une bonne minute. » Puis l'âme naïve et sérieuse d'Erhmann dévoile ses enthousiasmes devant cette jeune femme nerveuse, diverse, fantasque et raisonnable. Sur le point de partir, au lieu de baiser la main qui lui est tendue, l'Alsacien la retient dans ses deux mains et dit avec une émotion dont Mme d'Aoury est déconcertée, car elle craint le ridicule : « Il n'y a que les Françaises pour être si généreuses et si délicates. »

Quelques instants plus tard, comme il traverse au soleil couchant le parc du château, il

ne peut se tenir de faire cette remarque à ses compagnons : « Imaginez dans ce parc, en place de Mme d'Aoury une grosse prussienne ! Quand même, sous ce ciel bleu pâle, les mêmes bâtiments, les mêmes dessins de prairies et de bois demeureraient, ce dont je doute, où serait cette délicatesse et cette fierté qui se répandent sur tout le domaine ? » Et un autre Alsacien, glacial et taciturne, qui a suivi M. Ehrmann, pour lui servir de second dans son duel, se décide enfin à rompre le silence qu'il garde depuis le matin : « J'étais un petit garçon quand nous sommes devenus Allemands ; vous êtes trop jeune, Ehrmann, vous n'avez pas vu... moi, je me rappelle les uniformes français sur le Broglie et sur le Contades. Cela faisait une harmonie, comme la voix et les gestes de Mme d'Aoury dans une vieille propriété lorraine. »

Huit jours après, Ehrmann revêt l'uniforme allemand et, comme il le dit lui-même, le drame commence. On n'en saurait imaginer de plus poignant, de plus douloureux.

Une insurmontable aversion le sépare des Allemands. Sans doute à ce sentiment il ne mêle aucune pensée de représailles : il est né dix ans après le siège de Strasbourg, il ne connaît ni les colères, ni les ressentiments de ceux qui furent témoins de la défaite ; il ne peut non plus regretter le régime français qu'il n'a point

vu. Ce qu'il déteste, c'est moins le pouvoir politique de l'Allemagne établi sur le sol de sa province que la contrainte exercée sur ses goûts, sur ses aspirations, sur son âme entière, par un vainqueur auquel il a la fierté de se croire supérieur, tandis qu'il se sent rattaché à la France par tous les liens de la race, de la famille, de l'éducation. Il est avant tout Alsacien, et la fidélité au génie français lui apparaît comme le premier devoir de l'Alsace.

Ne va-t-il pas manquer à ce devoir en acceptant d'être un soldat de l'armée allemande ? Ne va-t-il pas trahir sa patrie intellectuelle et morale en s'associant par tous ses gestes à la défense de l'Alsace germanisée ? Pourquoi ne point déserter, comme tant d'autres le font chaque jour ?

Il repousse cette pensée, car son père, en restant sur la terre d'Alsace, lui a tracé sa voie. Il se considère comme un « héritier » ; il n'a « ni l'envie ni le droit d'abandonner des richesses déjà créées ». Sachant la grandeur de son sacrifice, il entre à la caserne. Mais, dès le premier jour, lorsqu'il se trouve en face de l'affreuse réalité, lorsqu'il se voit seul au milieu de ces étrangers au visage hostile, lorsqu'il se sent, « pieds et poings liés, un ôtage de la France, au plus épais de la populace ennemie », l'idée de la désertion l'assaille de nouveau.

D'un dernier effort de volonté il écarte la tentation.

Maintenant, son parti est pris. Mais comment pourra-t-il se gouverner pour que son acceptation ne prenne point la couleur d'une honteuse hypocrisie ? Comment obligera-t-il au respect ces Allemands, qui, ayant bientôt pénétré ses sentiments intimes, sont prêts à humilier en sa personne l'orgueil de l'Alsace rebelle ?

Grâce à son bon sens français et à sa probité alsacienne, Ehrmann a vite discerné la seule route où il puisse désormais cheminer avec honneur. « Je resterai, me dis-je. Ce sera plus dur que je n'imaginais, très dur, même. Eh bien ! je me donnerai beaucoup de mal. Toutes mes révoltes que je contiendrai me bonifieront, et la haine me fera plus de virilité... Puisque ce lieutenant a sur ma personne tous les droits, parmi lesquels le droit de m'humilier, il n'y a qu'un moyen, c'est que je sois un excellent soldat et que je conquière son estime de militaire. Je suis seul de mon pays parmi tous ces Allemands : il sera tenté de me dire : « Prenez exemple sur vos camarades. » Mon ambition doit être de renverser les rôles et qu'il reconnaisse les qualités militaires de l'Alsace. » Et Ehrmann ajoute : « Tout cela est chétif, monsieur, je le sais. Je préférerais, comme fit mon grand-père, le soldat de la grande armée, entrer dans Berlin victo-

rieusement ; mais tout ce que l'on peut exiger d'un homme, c'est qu'il se batte pour le mieux sur le terrain où le pose sa destinée. »

Ehrmann « se bat » avec une énergie tenace. Rien ne le distrait désormais de son dessein. Soldat ponctuel, intelligent et agile, il s'exalte chaque fois qu'un incident de la vie de caserne lui montre sa propre nature opposée à celle de ses officiers ou de ses camarades. Il s'acharne à cultiver en lui-même les qualités dont ils sont privés. Il tressaille d'orgueil si son humanité, sa « gentillesse » le font reconnaître pour un *franzos*. Il s'absout de porter l'uniforme allemand à la pensée que les hommes parmi lesquels il est condamné à vivre, le tiennent pour un « étranger » et l'estiment sans le bien comprendre.

C'est le procès-verbal de cet effort de volonté que M. Maurice Barrès a mis sous nos yeux. Je citerai seulement le dernier trait de cet admirable récit ; il suffit à montrer quelles consolations pouvait réserver à Ehrmann sa résignation héroïque. Le jour même où il quitte la caserne, ayant appris qu'un sous-officier vient de perdre sa petite fille, il fait déposer une couronne sur le cercueil de l'enfant. « Une couronne ? lui disent ses camarades, mais pourquoi faire ? Vous quittez le service aujourd'hui. » Le lendemain, le sous-officier se précipite dans sa

chambre et, lui pressant les deux mains : « Vous êtes vraiment un grand cœur, Monsieur Ehrmann. Au moment où je ne peux plus servir de rien ! Monsieur, on doit le dire, les *Français* ont plus d'humanité que les autres. » Et Ehrmann ajoute : « Il m'a traité de Français ! C'est le dernier mot que j'ai entendu de cette caserne et l'un de ceux qui de ma vie m'aura le plus donné de plaisir. »

*
* *

J'ai voulu longuement analyser *Au service de l'Allemagne* et transcrire plusieurs des passages où M. Maurice Barrès a clairement précisé le sens de son livre. Car cet ouvrage n'est point seulement une belle œuvre d'art, peut-être la plus achevée qu'ait produite son auteur, celle où il a exprimé l'énergie et la complexité de sa pensée, avec le plus de force, avec le plus d'aisance, de la manière la plus continûment harmonieuse, c'est aussi un document historique.

Voici une image de l'Alsace propre à choquer les sentimentalités françaises et les préjugés germaniques. Sans doute, elle ne surprendra pas ceux qui, depuis quelques années, suivent avec attention ce que l'on dit et ce que l'on écrit au delà des Vosges. Mais nul écrivain n'avait encore montré sous une forme concrète,

vivante, dramatique, les répugnances éternelles de l'Alsace et sa tactique nouvelle. Oberlé, en passant la frontière française, obéissait encore à cette discipline sentimentale que s'était imposée, depuis l'annexion, l'élite du peuple alsacien. Ehrmann conçoit son devoir autrement : consentant de servir dans une caserne allemande, il ne croit pas payer ainsi d'une trop lourde rançon le droit de demeurer fidèle au foyer et au génie de ses ancêtres, de maintenir les goûts, les mœurs, les façons de vivre, de sentir et de penser qui sont, pour lui, l'essence même de l'Alsace.

Les Français n'ont point à se prononcer entre Ehrmann et Oberlé ; ils ont perdu le droit de *juger* les Alsaciens. Mais il faudrait plaindre celui qui n'admirerait point la noble conduite d'Ehrmann et ne comprendrait pas les avantages qui peuvent en résulter pour l'Alsace, peut-être pour la France.

Ce personnage de l'Alsacien qui, sous le casque prussien, conserve une cervelle française, pourra paraître à quelques-uns de nous invraisemblable, ou du moins exceptionnel. Sans doute, il serait puéril de croire que tous les jeunes Alsaciens qui subissent le service militaire dans des régiments allemands, sont conformes au type dessiné par M. Barrès. Des hommes d'un caractère aussi mâle et d'une

conscience aussi aiguisée sont très rares ; on n'est point accoutumé de rencontrer tant d'intelligence unie à tant de passion. Mais que les sentiments et les pensées incarnées dans Ehrmann soient aujourd'hui communs à un grand nombre de jeunes bourgeois alsaciens, mille petits faits que j'ai déjà relevés dans mes promenades en Alsace, le prouvent.

On remarquera que cet Ehrmann ressemble à M. Barrès d'une manière bien surprenante qu'il reproduit avec une assiduité singulière, les théories, les formules et jusqu'au langage de l'écrivain nationaliste, et, jugeant que le peintre a mis beaucoup de lui-même dans ce portrait, on soupçonnera la peinture d'être infidèle. Cette méfiance serait assez naturelle, mais elle serait très injuste. La ressemblance que l'on relève ici entre l'auteur et son héros est un trait de vérité. En France, la thèse traditionnaliste de M. Maurice Barrès a fait quelques disciples fervents ; mais elle a été bientôt ravalée au plus bas, c'est-à-dire au niveau des arguments politiques ; ceux-là mêmes qui l'acceptaient le plus volontiers comme une bonne règle de sensibilité, une salutaire discipline d'intelligence, se sont révoltés contre les corollaires que les partis en voulaient déduire. En Alsace, au contraire, les idées de M. Barrès ont fait fortune, parce qu'elles s'adaptaient en per-

fection à l'état d'un petit peuple obligé de réagir perpétuellement contre des influences étrangères et de renouer chaque jour les fils de la tradition brisés par le vainqueur. Ce que voulaient confusément ces jeunes Alsaciens, c'était s'attacher à leur terre, continuer l'œuvre de leurs morts, s'enraciner. Ils trouvèrent dans les livres de M. Barrès de très belles formules, claires et commentées avec une insistance de doctrinaire, une opiniâtreté raisonnante qui n'était pas pour déplaire à des têtes alsaciennes. C'est pourquoi leurs écrits et leurs propos sont imprégnés de « barrésisme ». M. Ehrmann pense et parle en bon disciple. Cela est tout à fait conforme à la réalité.

*
* *

Ce personnage n'est donc pas un être de fantaisie. Mais on se demandera alors s'il ne poursuit pas une chimère : après trente-quatre ans de domination allemande, que peut contre l'école et la caserne, contre tous les prestiges et toutes les puissances du vainqueur, contre ses brutalités, contre ses habiletés, contre l'esprit de parti qui divise le peuple alsacien, contre le spectacle démoralisant des choses de France, que peut une volonté, même héroïque? L'Alsace, dira-t-on, n'a plus avec la France de liens ni

politiques, — la conquête les a rompus — ni économiques — le protectionnisme français a supprimé tous rapports commerciaux — ni religieux — le clergé catholique est presque tout entier affilié au parti du Centre allemand; en face de ces réalités, à quoi bon continuer de lutter contre la « germanisation »? Elle est faite.

C'est une façon lourde et grossière d'entendre la question alsacienne : elle est trop répandue en France. Ehrmann raisonne d'autre sorte. « Il ne place pas la qualité française de l'Alsace dans le fait qu'un préfet français administre l'Alsace, ni dans le fait qu'un régiment français occupe la caserne de la place d'Austerlitz, ni dans le fait que les manufactures de Mulhouse écoulent leurs produits sur Paris. Ce sont là des faits politiques, militaires, économiques... » En dehors et au-dessus de ces contingences reste la seule chose qui, pour un Alsacien, vaille la peine d'être protégée et maintenue, la civilisation alsacienne.

Cela n'est point un mot creux et dénué de sens.

Tous les Allemands qui ont émigré en Alsace depuis l'annexion ont éprouvé que cette province était douce et bonne à habiter, mais, tous, ils ont senti qu'ils y étaient des étrangers. Si dans chaque ville, deux sociétés se sont

formées, vivant à l'écart l'une de l'autre, les ressentiments des annexés furent d'abord la cause de cette séparation. Mais le temps passe et les barrières sont toujours dressées. Quand elles s'abaissent, par hasard, ce n'est point qu'un Alsacien s'est germanisé, c'est qu'un Allemand est parvenu à se donner des mœurs, des goûts alsaciens, une « culture » alsacienne, ce qui veut dire, les Allemands n'en font pas mystère, une « culture » française.

Il y a quatre ans, M. le professeur Werner Wittich de l'Université de Strasbourg, — un Allemand, — a écrit *sur la culture allemande et la culture française en Alsace*, une étude d'une rare finesse et d'une belle impartialité. Il y a analysé le génie des deux races et montré ce que les Alsaciens tenaient de l'une et de l'autre : Germains, selon lui, par la formation morale et intellectuelle, Français, par le sentiment démocratique et par ce qu'il nomme « la culture des sens » (art, vêtement, cuisine, etc...). Or, à son avis, si l'Allemagne peut développer avec succès les germes allemands qui sont au fond de la nature alsacienne, elle ne saurait imposer à l'Alsace son esprit monarchiste et aristocratique, ni lui faire oublier ce qu'elle doit à l'art, aux usages et au goût de la France. « *Ce n'est pas tant*, dit-il, *du mouvement, du génie alsacien dans le sens du génie*

allemand que de l'évolution du génie allemand dans le sens du génie français que dépendra la plus ou moins rapide disparition des différences qui séparent l'Allemagne du génie alsacien. »

Que l'on médite cet aveu d'un savant allemand qui connaît bien l'Allemagne, l'Alsace et la France, et l'on comprendra qu'elle n'est ni vaine ni chimérique, l'œuvre de défense pour laquelle de jeunes Alsaciens s'obstinent à demeurer dans leur patrie. Ils y continuent, selon l'expression de M. Barrès, la besogne des légionnaires romains sur le Rhin et d'Odile à la Hohenburg.

1906

LE CHATEAU DE MARTINSBOURG. — ALFIERI ET LA COMTESSE D'ALBANY

Si l'on quitte Colmar pour se diriger vers la montagne que couronne la triple ruine des tours d'Eguisheim, on rencontre, à une lieue de la ville, les maisons de Wettolsheim : elles occupent la première pente qui s'élève lentement au-dessus de la plaine d'Alsace. Wettolsheim n'a rien qui le distingue de tant de villages charmants, posés, comme lui, au pied des Vosges, en pays de vignobles : de larges portails donnent accès dans des cours de ferme entourées de galeries couvertes, enguirlandées de vigne, et l'eau claire de la montagne coule dans les longs abreuvoirs de pierre dont les vignerons ont creusé les margelles, à force d'y repasser leurs couteaux.

A l'extrémité d'une des rues, on pénètre par une porte de modeste apparence dans le jardin du château de Martinsbourg.

Ce château est un grand logis sans caractère. Des restaurations et reconstructions successives lui ont fait perdre son air d'ancienneté. Martinsbourg date, dit-on, du dixième siècle. Mais il est privé de ses tours, remplacées par des avant-corps carrés. A l'aspect de ses façades on le prendrait pour un bâtiment du dix-neuvième siècle. Aujourd'hui sa seule beauté est la merveille de son site, l'admirable tableau qu'encadre chacune de ses fenêtres. C'est dans ce château qu'à deux reprises, le poète Alfieri vint retrouver son *adorata donna*, Aloïsia de Stolberg, comtesse d'Albany.

*
* *

Alfieri écrivait à un de ses amis : « La vue dont on jouit est admirable ; de la terrasse et surtout des fenêtres du premier étage, on domine toute l'immense plaine traversée par le Rhin qu'encadrent si magnifiquement les Vosges et la Forêt-Noire, semblable à la plaine de Pise. Au pied du château, adossé à la montagne, s'étend le modeste et riant village dont la vue ne fatigue pas l'œil (*che non da noia all'occhio*), tandis que de l'autre côté, imposants jusque dans leurs ruines, s'élèvent les trois châteaux d'Eguisheim, l'antique résidence des dynastes dont descendait le pape Léon IX. Quand le temps est clair,

LA COMTESSE D'ALBANY

Par Fabre

(Musée des Offices).

et que les glaciers de la Suisse apparaissent, dentelant le ciel à l'horizon, il serait difficile de rêver une plus grande variété d'aspects, une plus grande profusion de couleurs. »

Ce spectacle, le même qui charmait les regards du poète amoureux, nous le pouvons contempler de la terrasse de Martinsbourg modernisé. Il suffit à éveiller la rêverie du passant. Peu importe que rien, ici, ni dans le décor, ni dans l'ameublement du château, ne puisse rappeler la mémoire d'Alfieri et de son amie. Une collection de bibelots et de reliques religieusement étiquetées n'a point la vertu évocatrice d'un beau paysage. Notre curiosité est trop souvent déçue et notre imagination irritée, lorsque, pèlerins imprudents, nous voulons interroger de trop près les choses parmi lesquelles les grands hommes ont traîné leur pauvre vie humaine. Puis les choses changent et nous induisent en de ridicules erreurs. Revenant dans la « vallée heureuse », Olympio ne reconnaissait plus le jardin témoin de son bonheur :

Nos chambres de feuillage en halliers sont changées ;
L'arbre où fut notre chiffre est mort ou renversé ;
Nos roses dans l'enclos ont été ravagées
Par les petits enfants qui sautent le fossé !

Les grands horizons sont immuables en leur magnificence. Un vers, un seul vers, écrit à la

louange de la plaine d'Alsace, brillante, riche et joyeuse,

La donde il pian traspar culto ed allegro,

décore de l'esprit et de la gloire d'Alfieri ce coteau charmant du vignoble alsacien.

*
* *

Au dix-huitième siècle, Martinsbourg était la propriété de Joseph-Antoine-Georges de Walcourt. Celui-ci fit restaurer son château et, pour conserver à la postérité la mémoire de ce travail, fit encastrer dans le mur de sa maison une dalle de pierre portant, en allemand, cette pompeuse inscription : *Quand l'aigle à deux têtes et l'aigle simple se faisaient la guerre, Joseph-Antoine-Georges, comte de Walcourt-Rochefort de Faing Kybourg et du Saint-Empire Romain, seigneur de Wettolsheim, fit restaurer le château de Martinsbourg, détruit au temps de Charles le Gros et construire au-dessus le burg, appelé Josephsburg.* Malheureusement, quelques années plus tard, le Conseil souverain d'Alsace signifia au sieur de Walcourt défense de porter le titre de comte qu'il se donnait sans droit, et l'inscription fut enfouie dans le jardin où on l'a déterrée, au dix-neuvième siècle...

Ce Walcourt mourut sans laisser d'enfants. Martinsbourg qu'il avait embelli et orné d'un

jardin « disposé en labyrinthe », passa à sa petite-nièce, la chanoinesse Catherine de Maltzen.

Mlle de Maltzen était une des dames d'honneur de la comtesse d'Albany, femme du prétendant Charles-Edouard Stuart. Elle avait vécu dans l'intimité de la comtesse à Rome, au palais Mutti, puis l'avait suivie à Florence. Quand la comtesse, séparée de son mari, fut autorisée par le Pape à se réfugier chez les Ursulines de Rome, la chanoinesse reprit le chemin de l'Alsace. Et nous savons maintenant comment Alfieri fut conduit à Martinsbourg.

*
* *

Lorsqu'au mois d'août 1784, la comtesse d'Albany se rendit en Alsace, elle venait de traverser de terribles épreuves.

Aloïsia de Stolberg, fille d'un lieutenant général autrichien, avait été mariée en 1771 au petit-fils de Jacques II, Charles-Edouard. Il avait cinquante et un ans ; elle en avait dix-neuf... Le jeune héros qui, vingt-cinq ans auparavant, avait failli reconquérir son royaume et avait étonné le monde par ses chevaleresques aventures, connut toutes les tristesses et toutes les déchéances de la royauté en exil. La cour de France avait abandonné sa cause ; mais, comme elle croyait de bonne politique de per-

pétuer la race des Stuart, elle avait décidé le prétendant à se remarier. Deux phrases — admirables — de Chateaubriand résument toute l'histoire de cette union : « L'illustre banni s'attacha à une princesse dont Alfieri a continué la généreuse renommée... Vers la fin de sa vie, il s'abandonna à la passion du vin, passion ignoble, mais avec laquelle du moins il rendait aux hommes oubli pour oubli. »

Durant l'hiver de 1777, Alfieri fut reçu à Florence chez le prétendant, qui avait pris le nom de comte d'Albany. Il avait à peine vingt-neuf ans et, après une jeunesse oisive et désordonnée, il venait de décider soudain qu'il serait poète. Il était venu en Toscane pour se *défranciser* et apprendre le véritable idiome de sa patrie. Les deux maîtres de son imagination républicaine et aristocratique avaient été Montaigne et Plutarque. Son cœur brûlait de passions forcenées et silencieuses. Il hésita quelques semaines à suivre l'attrait de l'amour que lui inspirait la comtesse. « Ayant fini par m'apercevoir au bout de deux mois que c'était là la femme que je cherchais, parce que loin de trouver chez elle, comme dans le vulgaire des femmes, un obstacle à la gloire littéraire, et de voir l'amour qu'elle m'inspirait me dégoûter des occupations utiles, et rapetisser, pour ainsi dire, mes pensées, j'y trouvais, au contraire, un aiguillon,

un encouragement et un exemple pour tout ce qui était bien ; j'appris à connaître, à apprécier un trésor si rare, et dès lors je me livrai éperdument à elle. »

Il rompit tout lien avec sa patrie, le Piémont, et se fixa à Florence, afin de poursuivre auprès de son amie ses études et ses travaux. Le jour que les brutalités de Charles-Edouard rendirent la vie commune insupportable à la comtesse, et qu'un bref de Pie VI permit à celle-ci de se retirer à Rome, Alfieri l'y suivit. Elle demeurait dans la maison de son beau-frère, le cardinal d'Yorck ; lui, habitait la villa Strozzi, située aux thermes de Dioclétien. « Le soir, je descendais dans la villa habitée, et, quand je m'étais reposé des fatigues de l'étude avec la vue de celle pour qui seule je vivais, pour qui seule j'étudiais, je retournais content à mon désert où je ne rentrais jamais plus tard que onze heures. »

Les parents du comte d'Albany s'émurent du scandale de ces visites quotidiennes. Devançant l'ordre de quitter Rome qu'il allait sans doute recevoir, Alfieri partit. La séparation dura plus d'une année. Le poète voyagea en Italie, en France, en Angleterre, jusqu'au jour où il apprit que le prétendant avait fini par consentir à la séparation *a mensà et thoro*, et que la comtesse, désormais libre, allait se rendre en Suisse et, de là, en Alsace. Il était alors à Sienne. En

douze jours, par Trente, Inspruck et la Souabe, il arrivait à Colmar. Alors il se retrouva « tout entier de cœur, d'esprit et d'âme » et, « presque sans s'en douter », il conçut trois tragédies nouvelles : *Agis*, *Sophronisbe* et *Myrrha*.

*
* *

Dans un des salons du château de Martinsbourg, on a suspendu deux petites gravures représentant l'une Alfieri et l'autre la comtesse d'Albany. C'est une pieuse pensée. Cependant un souvenir nous embarrasse, si disposés que nous soyons à « voir les choses humaines comme elles sont », ainsi que nous le conseille Sainte-Beuve, dans son joli portrait de la comtesse d'Albany : ces images ont été sans nul doute dessinées d'après des peintures de Fabre.

Stendhal, dans *Rome, Naples et Florence* a glissé cette phrase perfide : « Il y a d'excellents portraits d'Alfieri par M. Fabre, jeune peintre français qui habitait la même maison. » Depuis, on a déchiré tous les voiles. Et sans doute, Sainte-Beuve a bien raison, quand il écrit : « Le seul tort bien involontaire de la comtesse fut de vivre et de survivre : « Je vis parce que je « ne puis pas mourir », disait-elle. Du moment qu'elle vivait, elle dut arranger sa vie. Peut-on lui en faire un tort et une tache ? Seulement elle

obéit à la loi des ans et au déclin des saisons. Elle baissa d'un cran... » Tout de même, il est ennuyeux d'être obligé de songer à Fabre, dans ce château où Alfieri fut si parfaitement aimé.

Ecartons ces pensées désobligeantes. Si nous voulons connaître les hôtes de Martinsbourg, voici deux portraits que nous pouvons contempler sans scrupule : tous deux sont de la plume d'Alfieri.

« Des yeux très noirs et pleins d'une douce flamme, joints (chose rare) à une peau très blanche et à des cheveux blonds, donnaient à sa beauté un éclat dont il était difficile de ne pas demeurer frappé et auquel on échappait malaisément. Elle avait vingt-cinq ans, un goût très vif pour les lettres et les beaux-arts, un caractère d'ange... » Telle était apparue la comtesse d'Albany aux yeux d'Alfieri, le jour de leur première rencontre — sept ans avant Martinsbourg.

Quant au poète, dans un fier sonnet de ses dernières années, il se dépeignait ainsi lui-même :

« Sublime miroir de pensées sincères, montre-moi en corps et âme tel que je suis : — cheveux maintenant rares au front, et tout roux ; — longue taille et la tête penchée vers la terre ; — un buste fin sur deux jambes minces ; — peau blanche, yeux d'azur, l'air noble ; — nez juste, belles lèvres et dents parfaites ; — plus pâle

de visage qu'un roi sur le trône ; — tantôt dur, amer, tantôt pitoyable et doux ; — courroucé toujours et méchant jamais ; — l'esprit et le cœur en lutte perpétuelle ; — le plus souvent triste, et par moment très gai ; — tantôt m'estimant Achille, et tantôt Thersite. — Homme es-tu grand ou vil ? Meurs et tu le sauras. »

Je n'ai pas de chance : ayant recopié ce sonnet, je m'aperçois qu'il est dédié à Fabre — toujours Fabre ! — à l'occasion du portrait que celui-ci entreprit, six mois avant la mort d'Alfieri... Décidément Sainte-Beuve avait raison. Le plus sage est de voir les choses humaines comme elles sont.

*
* *

Les deux amants demeurèrent deux mois à Martinsbourg. Ils se quittèrent de nouveau. Il reprit le chemin de la Toscane. Elle alla passer l'hiver à Bologne, puis, décidée à ne plus retourner à Rome, gagna la France. Au mois d'août suivant, ils se retrouvèrent en Alsace. Cette fois, Alfieri apportait ses papiers, une partie de ses livres, et amenait avec lui toute sa cavalerie...

Ce poète avait deux passions, la haine des tyrans et l'amour des chevaux. Dans son dernier voyage en Angleterre, il avait acheté quatorze chevaux de race, en souvenir des quatorze tragédies qu'il avait déjà composées. Dans ses

ALFIERI

Par Fabre

(Musée des Offices).

Mémoires, il nous a conté les inquiétudes et les tracas que cette caravane lui avaient causés tout le long de la route de Londres à Turin, le débarquement à Calais, la traversée de la France et le passage du Mont-Cenis. Il se moquait un peu de sa propre manie, mais ne dissimulait pas le plaisir de vanité qu'il trouvait à voyager en un tel équipage. Il arriva donc à Martinsbourg avec ces quatorze bêtes, et n'eut garde d'oublier « son beau fauve, son *Fido* lui-même qui, dans Rome, avait reçu plusieurs fois le fardeau de sa bien-aimée. »

Cette seconde réunion ne dura pas au delà du mois de décembre. La comtesse devait passer l'hiver à Paris. Alfieri la conduisit jusqu'à Strasbourg, puis retourna s'enfermer dans le château de Martinsbourg. Là, il acheva trois tragédies, termina un poème, composa une *tramélogédie*, et un dialogue. Un jour, son amie lui ayant écrit qu'elle venait d'assister avec un vif enthousiasme à une représentation du *Brutus* de Voltaire, il sentit soudain son cœur et son esprit se remplir « d'une émulation où il entrait à la fois de la colère et du dédain », et il se dit : « Et quels Brutus ! des Brutus d'un Voltaire ? J'en ferai moi, des Brutus... Je les traiterai l'un et l'autre. Le temps fera voir à qui de nous il appartenait de revendiquer un tel sujet de tragédie, ou de moi, ou d'un Français, qui, né du

peuple, a, pendant plus de soixante et dix ans, signé : *Voltaire, gentilhomme ordinaire du roi.* » Et, sur-le-champ, « avec la rapidité de l'éclair », il conçut ses deux *Brutus*. Cette effervescence d'imagination lui valut au printemps un terrible accès de goutte. Puis, son amie n'ayant pu venir le rejoindre à la date promise, il tomba dans un grand trouble d'esprit. Enfin, au mois d'août, le retour de la comtesse lui rendit la joie, la santé et l'inspiration.

Quelle fut leur vie dans cette solitude ? On la peut imaginer d'après le tableau qu'Alfieri a tracé d'un séjour qu'ils firent ensemble, quelques années plus tard, dans une villa voisine de Florence. Nous étions, dit-il, « infatigablement occupés l'un et l'autre de l'étude des lettres ; car, assez forte sur l'allemand et sur l'anglais, également bien instruite dans l'italien et le français, elle connaît à merveille la littérature de ces quatre nations, et, de l'ancienne, les traductions qui ont été faites dans ces quatre langues lui en ont appris tout ce qu'il faut savoir. Je pouvais donc m'entretenir de tout avec elle, et, le cœur et l'esprit également satisfaits, jamais je ne me sentais plus heureux que quand il nous fallait vivre tête à tête, loin de tous les soucis de l'humanité ».

Ils s'arrachèrent pourtant à cette heureuse solitude, et allèrent passer quelques mois à

Paris, la ville qu'Alfieri exécrait entre toutes. Puis, encore une fois, ils furent passer l'été en Alsace. Alfieri faillit y mourir d'une attaque de dysenterie. A la fin de l'année 1787, il retournèrent à Paris, suivis de toute la cavalerie du poète. Jamais ils ne revinrent à Martinsbourg.

*
* *

Les hasards de la destinée avaient condamné Alfieri à devenir l'hôte du peuple qu'il détestait. Cette haine de la France et de Paris en particulier peut s'expliquer par bien des raisons. La plus décisive, Alfieri lui-même l'a confessée : la première fois qu'il vint à Paris, il y essuya de continuelles averses, quinze jours durant. C'est ainsi que, chez les hommes impressionnables, naissent les préjugés les plus tenaces. Puis Alfieri reprochait à la France d'avoir corrompu la langue, les mœurs et le génie de sa patrie ; toute sa vie intellectuelle fut un long et douloureux effort pour se libérer de la tyrannie des mots et des pensées françaises. Il souffrit des entraves qu'une éducation toute française mettait au libre essor de son imagination ; il souffrit encore davantage de n'avoir jamais pu briser ces entraves, et de sentir que, dans la structure de ses tragédies et parfois même jusque dans son style, il restait asservi à

la discipline du goût français. Enfin, cet ennemi des rois, cet amoureux de la liberté, haïssait les Français, parce qu'ils lui semblaient parodier, caricaturer, insulter ses propres idées, ses propres croyances ; il avait écrit contre les tyrans des tirades forcenées, mais à la manière des républicains de la Rome antique, en aristocrate ; et quand il vit à l'œuvre les tigres-singes, comme il appelait le peuple de Paris, il eut un sursaut de dégoût. Dès longtemps il avait senti quel abîme le séparait des disciples de Jean-Jacques Rousseau.

Mais pour comprendre et définir le *misogallisme* d'Alfieri, il faudrait étudier jusque dans son fond ce génie singulier qui porta toutes ses passions « à un degré d'énergie qui ne s'est peut-être jamais concentré dans un cœur d'homme depuis les fureurs du moyen âge [1]... » Et ce n'est pas le lieu à propos d'un pèlerinage à Martinsbourg.

Je me contente de noter l'indication du logis que prit Alfieri à Paris, lorsqu'il eut quitté l'Alsace : « ... Je cherchai une maison et j'eus le bonheur d'en trouver une très tranquille et très gaie, isolément située sur le boulevard neuf du faubourg Saint-Germain, au bout de la rue du

[1] Stendhal. Il y a, sur Alfieri, dans *Rome, Naples et Florence* (p. 359) quelques pages d'une rare beauté que Stendhal dit avoir traduites des cahiers d'un certain comte Neri.

Montparnasse. J'y avais une fort belle vue, un air excellent et la solitude des champs. En un mot, c'était le pendant de la villa que j'avais habitée dans Rome, aux thermes de Dioclétien. » Et je demande aux personnes que passionne le jeu des anciennes topographies de bien vouloir chercher l'emplacement précis de la maison à laquelle Alfieri fit l'honneur de la comparer à la villa Strozzi.

Quant aux quinze chevaux, Alfieri en céda « presque la moitié à son amie qui en avait besoin pour son service ».

*
* *

A Wettolsheim, le souvenir d'Alfieri et de la comtesse d'Albany resta longtemps vivant, dit-on, et les gens du village parlaient « d'une illustre princesse étrangère et d'un grand seigneur italien qui n'était pas son mari ».

Dans un charmant opuscule où Mme Lina Beck-Bernard a recueilli quelques souvenirs sur son arrière-grand-père, Théophile-Conrad Pfeffel, le poète aveugle de Colmar, j'ai lu un récit que je veux transcrire, car il nous fait pénétrer dans le salon du château de Martinsbourg, et nous peint au naturel la vie des hôtes.

C'est « la fille d'une amie de la famille Pfeffel » qui conte ses souvenirs sur Alfieri : « La

comtesse Albany me vit chez ma cousine de Maltzen ; j'avais alors six ans, des cheveux frisés, des joues roses. La princesse déclara que je ressemblais à l'Amour, et demanda à ma mère la permission de m'emmener à son château de Wettolsheim. Elle me fit mettre un maillot de soie rose tendre, une tunique de crêpe bleu céleste, au dos de laquelle étaient attachées des ailes de gaze diaprées de plumes de paon. Pour compléter mon équipage d'Amour, on me donna un arc et un carquois en bois doré, et, ainsi faite, on me déposait au pied d'un vaste sopha de damas jaune, surmonté d'un dais pareil. Sur ce sopha était étendu le comte Alfieri, enveloppé de pelisses, même au gros de l'été. La princesse et quelques dames de ses amies étaient assises à l'entour, pendant qu'Alfieri leur déclamait avec une fureur poétique des passages de ses tragédies. Ses gestes emportés, ses cris passionnés m'intimidaient au possible... » Le joli tableau que cet Amour décontenancé par les vociférations du poète, au milieu d'un cercle de femmes qui s'amusent de la mascarade !.

C'est sur cette vision qu'il faut quitter Martinsbourg et reprendre le chemin de Colmar.

1909-1910

FERRETTE

I

FERRETTE

Précédé d'un perpétuel son de cloche, un petit train suit la route d'Altkirch à Ferrette. A travers des villages fleuris et souriants qui s'allongent sur les bords de l'Ill, le petit train chemine si lentement qu'il nous laisse le loisir d'examiner les paysages du Sundgau et de remarquer combien ils diffèrent des autres paysages de la Haute-Alsace. Cette large et paresseuse vallée, où s'étendent de belles prairies et que ferment au loin des coteaux boisés, contraste avec les étroites vallées des Vosges dont les pentes rapides sont vêtues de forêts. Les villages ont changé d'aspect. On ne voit plus ici la grande ferme alsacienne ouvrant son porche cintré sur une vaste cour bordée de bâtiments à galeries et à auvents. Des chalets isolés annoncent le voisinage de la Suisse.

Parvenu au pied des contreforts du Jura, toujours tintant, le petit train s'engage dans

un vallon plus resserré, et, au milieu des hêtraies, gagne Ferrette.

Dans un repli de terrain se cachent les premières maisons, le « faubourg », comme disent les Ferrettiens. Le village même reste encore invisible, accroché, un peu plus haut, au flanc de la colline dont le sommet porte un vieux château ruiné, et rien n'est imprévu comme le pittoresque de cette bourgade à trois étages.

Ferrette ne compte que cinq ou six cents habitants, mais fait mine de petite ville. Il possède une vieille église dont la tour est surmontée d'une toiture en bâtière, en forme de bonnet de police, disent les vieux Alsaciens, et cette sorte de couverture, que nous sommes accoutumés de rencontrer dans les églises de l'Ile-de-France et de la Normandie, nous surprend un peu en Alsace où presque tous les clochers se terminent en bulbe ou en pyramide. Sur la place du « faubourg », au pied de l'église, s'étend une large place où une singulière façade à fronton montre d'étranges allégories. Ici vécut un original dont le nom est resté populaire à Ferrette : Philippe-Xavier Desgrandchamps, qui mourut en 1880, à l'âge de quatre-vingt-six ans. Il exerçait la profession de notaire, mais s'adonnait volontiers à la mécanique, à l'architecture, à la sculpture et à la poésie. Il a inventé des machines pour imprimer

les dessins en couleur sur l'étoffe et le papier, des machines à percer, des machines à raboter, un « célérifère » rotatif pour personnes impotentes, un phaéton mécanique, et écrit plus de six mille vers allemands; je ne les ai pas lus, mais un poète jurassien, Napoléon Vernier, tout en regrettant que Desgrandchamps ne respectât pas assez la syntaxe et la rime, l'a loué d'avoir écrit

> Deux volumes de vers d'un composé charmant.
> Qui sont bien le reflet d'un naturel aimant.

Il était, en effet, plein de bonté et plein de zèle pour le bien de ses compatriotes et tâcha, sans succès, d'introduire à Ferrette l'industrie de l'horlogerie. Il voulut décorer sa ville natale et orna sa propre maison de sculptures : le statuaire, malheureusement, n'était pas supérieur au poète. Mais il est amusant, quand on débarque à Ferrette, de croiser l'ombre de ce brave homme de notaire, bienfaisant et imaginatif. La rencontre nous aide à deviner l'existence paisible et industrieuse que menaient au siècle dernier les bourgeois du Sundgau.

L'unique rue de Ferrette, de la « ville » de Ferrette, forme une terrasse qui domine le vallon ; elle est bordée de gentilles demeures à l'air cossu, et on y voit un hôtel de ville du seizième siècle. Un tribunal tout neuf et d'un

style trop germanique dépare un peu ce charmant tableau.

De là, une chaussée en lacet gravit la côte et pénètre dans l'enceinte du château dont les quatre tours n'ont pas encore péri tout entières. Plus haut, se dressent les ruines déchiquetées du doujon seigneurial. La vieille demeure des comtes de Ferrette était restée debout jusqu'à la Révolution. Louis XIV, en 1659, avait donné cette seigneurie à Mazarin, et, aujourd'hui encore, on trouve dans les forêts voisines des bornes aux armes du cardinal. Les Valentinois héritèrent du domaine, puis les Grimaldi, et le prince de Monaco porte, parmi beaucoup d'autres titres, celui de comte de Ferrette.

Ce fut après le 14 juillet 1789 que commença la destruction du château. Alors des bandes, qui venaient de saccager l'abbaye de Murbach, se présentèrent à Ferrette ; elles incendièrent la maison du bailli et firent un feu de joie de toutes les vieilles chartes que leur livra le greffier du bailliage. On raconte que les brigands découvrirent un coffre rempli d'argent et que, n'ayant pu le forcer, ils se contentèrent d'y pratiquer un trou : chacun y devait plonger la main et emporter sa prise ; l'un d'eux ayant tenté de renouveler l'opération, un autre le vit faire et, d'un coup de cognée, lui coupa la main

qui resta dans le coffre. Puis on pilla le château. Le temps, là comme ailleurs, a achevé l'œuvre des révolutionnaires.

De la plate-forme du château le regard découvre un des spectacles les plus grandioses et les plus émouvants que puisse offrir la terre d'Alsace, la lumineuse trouée de la vallée du Rhin, entre les Vosges et la Forêt-Noire. Plus près ondulent les plantureuses campagnes du Jura alsacien. Au pied de la hauteur qui porte cet admirable belvédère, des bois de hêtre, cachent dans leur ombre épaisse des rochers et des grottes que l'imagination populaire a peuplés de légendes.

La grâce et la bonhomie d'une petite ville dans le cadre d'un joli et surprenant paysage, des ruines qui évoquent les tragiques souvenirs de la guerre de Trente Ans, des forêts dont chaque clairière est embellie d'un conte de fée, c'est de tout cela que se compose le charme de Ferrette. Peut-être l'aurais-je goûté moins vivement si un vieil et charmant Alsacien ne me l'avait rendu sensible par ses propos et ses récits. Mêlant ses propres souvenirs à ceux qu'il a recueillis de la bouche des anciens, vivante chronique de Ferrette, il m'a fait comprendre de quel trésor nous a appauvris l'abus des livres. Car il est maintenant perdu, l'art de ces conteurs par qui se perpétuaient les traditions de

chaque village. Jamais je ne pourrai songer à Ferrette sans me rappeler les paroles du bon M. Vogelweid, ces paroles tâtonnantes et nuancées auxquelles l'accent alsacien donnait un tour de si savoureuse malice, sans revoir ce coup d'œil madré dont chaque mot s'assaisonnait, et j'entendrai ce délicieux vieillard faire en trois phrases le portrait d'un des anciens seigneurs de Ferrette, décrire le passage de Benoît Labre dans une hôtellerie, s'attendrir sur les vertus du notaire Desgrandchamps, narrer d'admirables histoires de contrebandiers et rapporter comment, en 1860, Jude, un Ferrettien, Jude, le mystérieux assassin du président Poinsot, brûla la politesse aux gendarmes qui l'avaient enfermé dans une chambre de l'hôtel de ville...

*
* *

A une demi-heure de Ferrette, dans la petite vallée de la Luppach, s'élevait avant la Révolution un couvent de franciscains fondé au quinzième siècle. L'église a été démolie en 1854, et il n'en reste qu'une crypte qui servait à la sépulture des moines; une chaire et un retable qui proviennent de Luppach ont été placés dans l'église de Bouxwiller, le village le plus voisin. Des anciens bâtiments conventuels il subsiste seulement les communs et un cadran

solaire. On a élevé quelques constructions modernes, et l'on y a établi un hôpital où la Caisse des malades de Mulhouse envoie des convalescents.

En 1792, le prieuré de Luppach fut déclaré bien national, et les derniers religieux en sortirent, les vieux chantant le *Te Deum* et les jeunes criant : « Vive la nation! » Du monastère on fit un hôpital militaire ; mais cet établissement se trouvait à l'écart de toutes les routes, et il était difficile d'y transporter des blessés. Il n'y avait donc dans la maison qu'un économe et un cuisinier. Or, en 1795, ces deux fonctionnaires reçurent la visite d'un étranger replet, myope et grêlé, qu'accompagnait une dame dont on ne savait si elle était sa gouvernante, sa nièce ou sa femme : c'était l'illustre abbé Delille, l'auteur des *Géorgiques* et du poème des *Jardins*.

Il s'était lui-même exilé de Paris après le 9 thermidor, c'est-à-dire à une époque où il y pouvait demeurer sans péril. La date de son départ dément donc la légende selon laquelle il aurait encouru le ressentiment de Robespierre pour avoir flétri les oppresseurs dans un dithyrambe composé à l'occasion de la fête de l'Être suprême. Sans avoir éclairci cette période très obscure de la vie de Delille, Sainte-Beuve a remarqué que celui-ci n'était pas homme à méri-

ter le courroux des révolutionnaires, mais il a ajouté équitablement : « *Les serins chantent en cage*, a dit Marie-Joseph Chénier de Delille; du moins ce serin charmant, qu'on trouva dans le palais fumant de sang des maîtres, et qu'on aurait voulu faire chanter, le serin, disons-le à son honneur, fut triste et ne chanta pas. »

Ce n'était donc pas en fugitif que Delille, après avoir séjourné quelque temps à Saint-Dié, patrie de sa gouvernante, arrivait dans le Sundgau. On s'est demandé la raison de son exil volontaire. On a conté qu'il avait pris peur, un de ses amis ayant feint de lui mettre la main au collet, au nom de la loi. On a prétendu que le béotisme des gens du Comité de salut public l'avait dégoûté de vivre à Paris. On l'a soupçonné d'avoir cédé à un mouvement de dépit, à la nouvelle que, pour les récompenses nationales, le poète Le Blanc lui avait été préféré. On a dit encore que par cette attitude d'émigrant il voulait se ménager l'avenir... Quoi qu'il en fût, la retraite de Luppach lui plut, et, comme l'hôpital était vide, l'économe se chargea de l'héberger, et le cuisinier de le nourrir.

Il demeura à Luppach pendant une année et y composa, dit-on, son poème de l'*Homme des Champs*. Les gens de Ferrette conservèrent la mémoire de son passage parmi eux. On a coupé, il y a quelques années, dans un bois voisin de

Luppach, un hêtre creux où le poète se mettait à l'abri des averses. Aujourd'hui encore, sur la façade d'un des bâtiments de l'ancien prieuré, on lit cette inscription :

IMMORTALI VIRO, LUPPACA DELILIO

Selon une tradition dénuée de vraisemblance, Delille se promenait souvent dans la campagne, s'abandonnant à l'inspiration avec des gestes tumultueux qui causaient aux villageois une profonde stupeur. On a peine à s'imaginer dans ces attitudes byroniennes un versificateur aussi tranquille et aussi spirituel. Le spectacle de la nature ne jetait pas dans une pareille frénésie les descriptifs des temps classiques.

Delille, d'ailleurs, décrivait-il d'après nature ? Ses tableaux ingénieux et glacés n'en donnent pas l'impression. La rime seule commande ses épithètes. Il a pu parfois sentir et même exprimer le charme d'un jardin. Les beautés de la campagne étaient étrangères à ce poète de salon. Les Sundgoviens voudraient que ces vers,

> Dans le sein ténébreux de ce bois écarté,
> Contemplez ces débris d'une abbaye antique,
> Monuments oubliés du faste monastique.

aient été écrits à la vue des ruines de Luppach, et que ceux-ci,

> Tantôt d'un vieux château s'offre la masse énorme
> Pompeusement bizarre et noblement informe,

aient désigné le château de Ferrette. C'est possible, mais il faut reconnaître qu'un autre monastère et un autre château auraient pu inspirer le même choix d'adverbes et d'adjectifs. Le procès que les poètes de 1830 ont fait à Delille n'est pas à reviser.

Un jour, l'Institut national ayant été reconstitué, Delille fut invité à revenir prendre sa place parmi ses anciens collègues de l'Académie française. Il répondit : « Je me suis si bien trouvé de mon obscurité et de ma pauvreté, durant le règne de la Terreur, que j'y reste attaché, ne fût-ce que par reconnaissance ; on m'annonce que ce refus pourra m'attirer quelques persécutions ; si cela arrive, dans ce cas je dirai comme Rousseau : *Vous persécutez mon ombre.* Personne, à vrai dire, ne songea à persécuter ni Delille, ni son ombre. De Luppach, l'abbé et sa gouvernante s'en furent en Suisse, puis en Angleterre. On ne sait pourquoi ils étaient venus dans le Sundgau, et l'on ignore pourquoi ils le quittèrent.

*
* *

Jean-Henri Schwindenhammer naquit, le 14 juillet 1761, à Ferrette, où son père exercait les fonctions d'*archigrammateus*, c'est-à-dire de secrétaire du tabellionage. Il reçut une éducation

toute française, puis fit un long séjour en Allemagne. Il y rencontra Schiller, son aîné de deux ans. Il est probable que les deux jeunes gens se connurent à Mannheim, à l'époque où Schiller y fit représenter les *Brigands*. Schwindenhammer conçut alors la plus grande admiration pour le poète allemand.

Après avoir parcouru une partie de l'Europe, il revint à Paris et rêva d'écrire des pièces de théâtre. Son terrible nom alsacien eût sonné assez mal aux oreilles parisiennes ; il le traduisit en français, et en fit celui de La Martelière.

Sa première œuvre fut, en 1787, une imitation très libre des *Brigands* de Schiller, sous ce titre : *Robert, chef de brigands*. La version primitive de ce drame ne fut point celle qu'on représenta plus tard, car cette dernière contient les allusions les plus claires aux événements de la Révolution française. Mais l'accent révolutionnaire qui de l'original avait passé dans la pièce de La Martelière, suffit à expliquer pourquoi *Robert* ne fut d'abord joué sur aucune scène. La même raison décida de son succès, lorsque, après l'abolition de la censure, il fut donné au théâtre du Marais, le 6 mars 1792. Ce succès se répéta sur plusieurs théâtres de province.

Lorsqu'on lit ce mélodrame déclamatoire, il est difficile de ne pas trouver justifié le jugement d'Étienne et Martainville, les auteurs de l'*Histoire*

du Théâtre Français : « Nous n'hésitons pas à regarder la représentation de cet ouvrage comme l'une des causes qui ont détruit dans le peuple tout sentiment d'humanité, et enfin, pour le juger en deux mots, nous sommes persuadés qu'il a poussé vers le crime une foule d'hommes égarés et qu'il n'en a pas ramené un seul dans le sentier de la vertu. » Plus tard, pour se disculper, La Martelière disait : « Ma pièce a été faite trois ans avant la prise de la Bastille. Ni elle ni moi nous ne sommes cause de la Révolution. » Sa pièce n'en était pas moins devenue, grâce aux circonstances, une véritable apologie du tribunal révolutionnaire. Ainsi l'interprétait tout le public, car, après Thermidor, les comités de salut public et sûreté générale jugèrent prudent de l'interdire, et ils reçurent alors de La Martelière la pétition suivante qui fut renvoyée au Comité de législation, le 29 brumaire an III :

« Citoyens,

« L'amour du bien public vous a déterminés à faire arrêter les représentations d'un ouvrage donné jusqu'ici sous le titre de *Robert, chef de brigands*.

« Je n'ai pas été le dernier à m'apercevoir combien le changement des temps et des circonstances avait rendu cette mesure juste et indispensable. J'aurais prévenu vos ordres en retirant moi-même cet ouvrage, si la pureté de mes intentions ne m'avait caché jusque-là ce qu'il pouvait contenir de dangereux.

« Il ne m'est donc resté que le mérite de la soumission,

mais si vous remontez à l'époque où il a été fait (en 1787), j'aurai peut-être quelque droit à votre indulgence pour avoir osé écrire dans un temps de servitude ce qu'on a pu entendre sans peine sous un régime répubicain.

« Quoi qu'il en soit, je ne connais d'autre intérêt que celui du peuple, d'autre volonté que celle de ses représentants. Je me fais donc non seulement un devoir, mais un vrai plaisir de renoncer à cet ouvrage, quoique son produit ait fait, depuis la suppression de ma place [1], toute ma fortune et celle de ma famille.

« Cette considération me détermine à vous demander un emploi, soit dans une bibliothèque nationale, soit dans quelque autre partie de l'instruction publique où la connaissance des langues et l'étude des belles-lettres puissent m'être de quelque avantage. J'attends votre décision avec confiance, persuadé que vous ne laisserez pas dans l'inaction un père de famille qui ne demande que l'occasion de se rendre utile.

« Quant à mes autres ouvrages, je les soumets ainsi que ma conduite à toute la sévérité de votre censure. Si l'on y trouve des erreurs, on y reconnaîtra à coup sûr des intentions pures et les principes d'une âme républicaine qui, même avant la Révolution, était ennemie de tous les genres de tyrannie.

« Je m'en rapporte au surplus au témoignage des comités révolutionnaires des sections de la Fraternité et de l'Homme armé où j'ai demeuré depuis le commencement de la Révolution.

« La Martelière, »
Rue du Chaume, n° 21.

Comment fut accueillie cette pétition ? La Martelière obtint-il la place qu'il sollicitait ? Tout

[1] On ignore quelle place.

ce que nous savons de sa vie pendant la période révolutionnaire est contenu dans ce document. La pétition de l'an III était d'ailleurs le commencement d'une sage conversion qui devait le conduire loin, très loin de la Révolution. Nommé en 1803 à un poste dans l'administration des droits réunis, il passa la dernière partie de son existence à composer d'honnêtes comédies, de vertueux mélodrames et des romans égrillards. En 1816, il se signala par son zèle royaliste; certains biographes ont même affirmé que, quand il mourut, en 1830, il était M. de La Martelière...

Cette destinée ressemblerait à celle de beaucoup d'autres gens de lettres qui débutèrent au temps de la Révolution, s'accommodèrent de l'Empire et s'enthousiasmèrent pour la Restauration, et elle ne mériterait pas grande attention, si La Martelière n'avait joué un rôle dans l'histoire littéraire de son temps, en révélant Schiller à la France. De *Robert, chef de brigands,* George Sand a tout dit : « Ce n'est qu'une misérable imitation des *Brigands* de Schiller et pourtant cette imitation a l'intérêt et de l'importance, car elle implique toute une doctrine. C'est le système jacobin dans son essence : Robert est un idéal de chef de la montagne, et j'engage mes lecteurs à le relire comme un monument très curieux de l'esprit du temps. » La Martelière avait du reste négligé de prononcer à cette occa-

sion le nom de Schiller; « drame imité de l'allemand », telle était la seule mention qui suivait le titre de son ouvrage. Quand, sur la liste des étrangers auxquels l'Assemblée législative décernait la qualité de citoyens français, quelqu'un fit ajouter le nom de Schiller, « publiciste allemand », qui, transformé par un scribe en Giller, devint Gilleers au *Moniteur* et tout bonnement Gille au *Bulletin des Lois*, La Martelière fut-il l'inspirateur de cet hommage ? Rien ne permet de l'affirmer. Mais, quelques années plus tard, en 1799, il publia, sous le titre de *Théâtre de Schiller*, la traduction d'*Intrigue et Amour*, de *la Conjuration de Fiesque* et de *Don Carlos*. Dans la préface qu'il avait mise en tête de ce recueil, il montrait le grand intérêt que les Français devaient prendre au théâtre allemand, et en particulier aux drames de Gœthe et de Schiller qu'il mettait au-dessus de ceux de Shakespeare. En 1801, il fit représenter un drame l'*Amour et l'Intrigue* où il s'écartait beaucoup moins du texte de Schiller qu'il ne l'avait fait en imitant les *Brigands*. Il a donc devancé Mme de Staël, et, grâce à lui, les imaginations françaises ont pour la première fois subi le prestige du romantisme allemand.

Observons que cette initiation a été l'œuvre d'un Alsacien. Avec La Martelière commence cette longue série d'écrivains qui, nés entre le

Rhin et les Vosges, se sont chargés, un siècle durant, de faire connaître aux Français les idées et la littérature de l'Allemagne. Possédant les deux langues et pénétrée du génie des deux peuples, l'Alsace était l'intermédiaire naturel par qui devaient s'opérer ces échanges intellectuels. Elle n'a jamais failli à cette mission, pas même après l'annexion, car c'est encore par des Alsaciens que, depuis quarante ans, nous sommes instruits de l'art et de la pensée germanique : ai-je besoin de rappeler les excellentes traductions de Nietsche par M. Henri Albert, les belles études de M. Lichtenberger sur Wagner ou sur Nietsche ?

Le Ferrettien La Martelière a inauguré cette entreprise dont les deux nations tirent un égal profit. C'est pourquoi j'ai insisté sur sa vie et ses travaux (2).

[1] Sur Ferrette, sur Delille à Luppach, sur La Martelière, j'ai consulté et mis à profit un travail très intéressant publié par M. L. Manhart dans l'*Express de Mulhouse* (1904-1905). Sous forme de récits familiers, c'est une suite d'études précises et consciencieuses où l'auteur a présenté avec émotion l'histoire et les légendes du Sundgau. M. L. Manhart m'a communiqué la curieuse lettre de La Martelière que j'ai citée et qui était, jusqu'à présent, inédite.

CHŒUR DE SAINT-NICOLAS DE HAGUENAU

II

HAGUENAU ET NEUBOURG

L'Alsace fut le champ de bataille où s'entrechoquèrent les armées de l'Europe, et l'histoire de chacune de ses villes n'est qu'une suite de sièges, de ruines et d'incendies. De toutes les petites cités alsaciennes, aucune peut-être n'a aussi souvent, ni aussi cruellement que Haguenau, souffert des rigueurs de la guerre. Ville impériale, ville libre, ville française, Haguenau a été pris, brûlé, démantelé, puis rebâti et refortifié pour subir de nouveaux assauts et de nouveaux désastres. C'est au dix-huitième siècle seulement qu'il a commencé de connaître la paix et la sécurité. Pour le deviner, il suffit de se promener dans les rues et de considérer les architectures. Peu de constructions subsistent qui soient antérieures au règne de Louis XV. Quelques débris des anciens remparts, quelques tours, une grande arche de pierre sous laquelle passe la Moder, deux églises, deux ou trois logis de la Renaissance, tels sont les seuls vestiges de la ville

ancienne. Mais partout on voit des balcons arrondis, des masques souriants, de délicates ferronneries. Sur la grand'place, l'hôpital montre sa façade élégante. Ailleurs, de modestes maisons présentent des portes d'un dessin délicieusement contourné : ailleurs encore, des ovales de pierre sculptée encadrent les lucarnes d'une immense toiture alsacienne.

Wissembourg m'a, un jour, ravi par ses charmantes maisons du dix-huitième siècle. Haguenau n'offre ni un ensemble aussi complet, ni une physionomie aussi touchante. C'est une ville riche, car elle possède la forêt qui s'étend à ses portes et qui est la plus vaste de l'Alsace; depuis vingt ans, des constructions modernes se sont donc élevées, çà et là, qui altèrent un peu le caractère de la ville d'autrefois. Malgré tout, l'empreinte de l'art français est ici trop profonde pour que nous n'ayons point un instant l'illusion de nous croire « chez nous ». La réalité, d'ailleurs, a vite fait de nous convaincre que nous sommes « chez eux ». La réalité, ce sont les enseignes, les affiches, les uniformes, c'est le colossal bâtiment d'un musée, formidable comme une citadelle ou une brasserie, c'est un palais de justice tout neuf où un architecte s'est appliqué à « faire du dix-huitième siècle », mais quel dix-huitième siècle ! une sorte de *barock-styl* exaspéré que décorent ici de grosses guirlandes

d'une terrifiante lourdeur, là des vases pareils à de vieux casques bavarois, et que rehausse une indiscrète polychromie, car les encadrements des mansardes, les gouttières et même les tuyaux de descente sont badigeonnés de blanc et de bleu ! Et on ne sait lequel, du musée ou du palais de justice, est le plus offensant dans cette petite ville, si gentiment ordonnée, le long de ses canaux, autour de ses places plantées de vieux arbres, et à qui les eaux, les verdures et le silence donnent un charme presque flamand.

Saint-Georges de Haguenau fut une belle église composée d'une nef romane et d'un chœur gothique. Mais de féroces restaurations et surtout de terribles peinturlurages l'ont affreusement défigurée. Les murs sont couverts de fresques, les voûtes revêtues d'un « décor floral », les chapiteaux alternativement coloriés en rouge et en bleu. Nous possédons, en France, quelques vieux édifices auxquels on a infligé ce traitement barbare : ils sont rares, heureusement. Mais la manie de repeindre les églises a sévi dans toute l'Alsace, depuis l'annexion. Saint-Pierre-le-Jeune de Strasbourg est le plus ridicule spécimen de cette méthode désastreuse. Cent monuments précieux ont subi le même sort. La charmante église ogivale de Walbourg (non loin de Haguenau) a reçu une décoration « dans le style du quinzième siècle », c'est-à-dire em-

pruntée à des livres d'heures, car ce sont des encadrements de manuscrits que l'on agrandit consciencieusement pour en orner les voûtes des églises ! Par bonheur, l'humidité mettra fin bientôt à ce carnaval archéologique. Avant cinquante ans, il ne restera rien de tous ces badigeonnages.

En attendant, les Alsaciens s'en offusquent et en font un thème d'incessantes railleries. Les Allemands en sont un peu déconcertés, car, du Rhin à la Vistule, ils ont peinturluré toutes leurs églises, et tiennent pour une maxime indiscutable que le goût de la couleur est un des signes où se reconnaissent l'énergie et la jeunesse de la race germanique. Néanmoins, malgré les exhortations de quelques esthètes pangermanistes, ils ne se sont pas encore avisés de peindre les portails de la cathédrale de Strasbourg.

A l'une des extrémités de Haguenau, près de la porte de Wissembourg, s'élève l'église gothique de Saint-Nicolas. Elle renferme de merveilleuses sculptures sur bois, les plus parfaites qui soient en Alsace, avec celles de l'église de l'ancienne abbaye de Marmoutier. Elles décorent le buffet de l'orgue, la chaire, les lambris et les stalles du chœur. La chaire, dont toutes les lignes s'infléchissent avec une délicate élégance, est couronnée de statuettes d'enfants d'une grâce et

d'une vérité inimitables. Quant au chœur, ses boiseries appartiennent à deux styles : celles de l'entrée avec leurs cadres rectangulaires, leurs guirlandes et leurs médaillons sont du pur Louis XVI, les autres qui garnissent le chœur proprement dit montrent la fantaisie et l'opulence du décor Louis XV. Les miséricordes sont ornées tantôt de rocailles, tantôt de têtes d'anges. Quatre stalles sont surmontées de dais que forment des palmes et que soutiennent des cariatides. Tout cet ensemble trahit la main d'artistes sûrs et habiles ; mais on y distingue deux exquises cariatides, des anges en prière, qui, par un touchant accent de vérité et par une parfaite exécution, surpassent de beaucoup les autres sculptures.

Tout en admirant ces œuvres charmantes, on est obligé de remarquer qu'elles ne semblent pas avoir été faites pour la place qu'elles occupent : le buffet d'orgue a été diminué ; la chaire s'adapte assez mal au pilier à laquelle elle est accolée. On devine que, dans le chœur, certaines parties ont été rognées et d'autres rafistolées, et qu'il doit manquer ici quelques panneaux de la décoration primitive. On soupçonne que les épaves de quelque autre église détruite sont venues échouer à Saint-Nicolas. Alors on s'informe et voici ce que l'on apprend.

A deux lieues de Haguenau, à Neubourg, s'é-

levait jadis un monastère cistercien qui fut presque entièrement démoli en 1793. Plus tard, la bande noire acheva d'en raser les ruines. Mais, au commencement du dix-neuvième siècle, un curé de l'église Saint-Nicolas eut la pieuse pensée de sauver ce qui restait des décorations de l'église et fit transporter les boiseries à Haguenau. Il les placa de son mieux dans son église et relégua dans un grenier les fragments qu'il ne put employer. Plusieurs de ces panneaux, de style Louis XVI, furent alors utilisés dans le chœur de Marmoutier; d'autres morceaux se trouvent maintenant au musée de Haguenau.

Il faut donc aller au musée, sans se laisser intimider par l'aspect germanique et redoutable du monument. A l'intérieur, de vastes salles bien éclairées renferment quelques beaux meubles et quelques souvenirs historiques ; d'autres, non moins bien éclairées, sont encore absolument vides... Le musée de Haguenau est un musée en expectative. C'est là qu'on a hospitalisé les restes des richesses de Neubourg : des panneaux sculptés, un bas-relief en bois d'après la Cène de Léonard de Vinci, deux statues d'enfants, une magnifique armoire de sacristie, etc.

Enfin, devant l'église Saint-Georges, au milieu d'un jardinet, s'élève une jolie fontaine que couronne un groupe d'enfants. Elle ornait jadis une des cours de Neubourg.

A la vue de tous ces débris, j'éprouve le désir de savoir s'il ne subsiste plus aucun vestige du monastère pour lequel furent créées ces précieuses sculptures. On m'affirme que tout a été abattu et rasé. Néanmoins, je suis la vallée de la Moder jusqu'à Neubourg.

Au milieu des prairies, sur le bord de la petite rivière, une vieille et solide muraille ferme encore de trois côtés l'enclos de l'abbaye. Un haut et noble portail en grès des Vosges marque l'entrée du domaine. Un vieux bâtiment d'écuries et la maisonnette du portier sont encore debout, et en voyant la petite porte qu'entourent d'élégantes moulures, on ne peut douter que cette construction ne soit contemporaine des boiseries de Saint-Nicolas. Et c'est tout. A la place des bâtiments du cloître et de l'église s'étendent des prés et des cultures. Rien ne reste du vieux monastère fondé, en 1128, par Renaud, comte de Lutzelbourg. Le particulier qui acquit Neubourg comme bien national, a achevé l'œuvre des pillards de la Révolution. Les paysans du voisinage se sont emparés des pierres pour bâtir leurs maisons. La bibliothèque et la galerie de tableaux sont tombées dans on ne sait quelles mains. Jusqu'en 1846, dit-on, l'on voyait encore au milieu des champs une sorte de petite chapelle gothique, surmontée d'une pyramide de pierre et flanquée de clo-

chetons; elle fut alors sauvagement détruite. Haguenau possède tout ce que les démolisseurs ont épargné.

Ces religieux de Neubourg qui avaient orné leur église de si belles boiseries, et dressé au milieu du cloître une si aimable fontaine, étaient infidèles à l'esprit de Citeaux, et les vandales modernes n'ont fait ici que venger saint Bernard. Ils l'ont trop bien vengé, et, quand on vient d'admirer les sculptures recueillies dans l'église Saint-Nicolas, on ne peut sans tristesse contempler ces lieux maintenant déserts.

Le site où prièrent les fils de saint Bernard et où, plus tard, quelques moines sans austérité goûtèrent, dans une élégante retraite, les plaisirs de la chasse ou de l'étude, est d'une mélancolie qui s'accorde avec le souvenir de ces dévastations. L'horizon, au delà de la Moder, est brusquement fermé par la lisière de la forêt de Haguenau. Ce matin d'automne où la curiosité m'a conduit à Neubourg, des flocons de brume flottent sur les prairies et sur les futaies jaunissantes de la « forêt sainte ». Un rayon de soleil les fait évanouir; mais le paysage, même dans la pleine lumière, reste grave et sans sourire.

CHATEAU DE SOULTZ-SOUS-FORÊTS

III

SOULTZ-SOUS-FORÊTS. — LES LETTRES DE LA BARONNE DE BODE

Soultz-sous-forêts est une bourgade de la Basse-Alsace, à mi-chemin entre Haguenau et Wissembourg, à la lisière de la forêt de Haguenau. Avant la Révolution, Soultz était encore placée sous la suzeraineté de l'archevêque-électeur de Cologne. C'était une de ces innombrables principautés sur lesquelles des princes étrangers avaient conservé leurs droits, bien que l'Alsace fît depuis un siècle et demi partie du royaume de France. Cette situation étrange compliquait singulièrement l'état des biens et des personnes entre les Vosges et le Rhin, et la carte de l'Alsace, avec ses vieilles divisions féodales, offre, en 1789, l'aspect d'une extraordinaire mosaïque.

Soultz, jusqu'en 1720, avait fait partie de la baronnie de Fleckenstein, puis était passée aux Rohan-Soubise. La mort du dernier des Rohan-Soubise avait laissé le fief vacant. L'archevêque de Cologne, en 1788, en investit le baron de Bode.

C'est l'histoire du dernier seigneur de Soultz-sous-forêts que je voudrais résumer d'après un vivant récit qu'a publié M. F. Dollinger dans la *Revue alsacienne illustrée*[1]. Celui-ci s'est servi des lettres de la baronne de Bode qui a conté, avec un merveilleux naturel, les événements de sa dramatique destinée. En même temps, sa profonde connaissance des choses de l'Alsace a permis à M. Dollinger d'indiquer, clairement, mais sans y insister, tout ce que ces documents nous apprennent sur l'histoire de l'Alsace avant et pendant la Révolution.

*
* *

Le baron Auguste de Bode est un Hessois, né à Fulda. *Sans perdre sa nationalité*, il s'est mis au service de la France. Il est lieutenant-colonel du régiment de Royal Deux-Ponts, en garnison à Lille, lorsqu'il y rencontre une jeune Anglaise venue sur le continent avec quelques amis, Mary Kinnersley, fille d'un gentilhomme du Staffordshire. Il l'épouse. Les ressources du ménage sont médiocres, et chaque année Mme de Bode donne un enfant à son mari. Il leur faut trouver quelque moyen d'établir leur fortune. Le baron permute et devient lieutenant-colonel du régiment de Nassau-Infanterie qui appartient au

[1] Fascicules II, III et IV de 1909.

prince de Nassau-Saarbrück, mais qui n'en fait pas moins partie de l'armée du roi. Il prend ses quartiers à Sarrelouis et exerce à la cour de son souverain, le prince de Nassau, la charge de « grand-maréchal des voyages », tandis que sa femme devient dame d'honneur de la princesse. Mais le nombre de ses enfants augmente toujours, et les fonctions à la cour de Nassau sont surtout honorifiques. M. de Bode se décide à vendre sa charge de lieutenant-colonel et se met en quête d'une seigneurie dont il pourra exploiter les revenus.

Le fief de Soultz est vacant. Mais la charge de lieutenant-colonel n'a été payée que 125.000 livres. L'archevêque-électeur de Cologne en réclame 200.000 pour prix de l'investiture. Un beau-frère de la baronne de Bode offre d'avancer les 75.000 livres qui manquent. Le « grand-maréchal des voyages » se rend à Bonn ; il y est accueilli le mieux du monde par Maximilien, archevêque-électeur de Cologne, le plus jeune des fils de Marie-Thérèse, célèbre par son extraordinaire appétit. Pour avoir trop bien complu à son suzerain, il revient chez soi avec une fièvre bilieuse, mais féodalement investi de la seigneurie de Soultz. Cette investiture féodale ne suffit pas encore. Le roi de France exige que les vassaux des princes *possessionnés* en Alsace lui rendent l'hommage et acquièrent la nationalité française.

« Cette plaisanterie, écrit la baronne, a coûté à Auguste plus de quinze cents livres. » Enfin, au mois de décembre 1788, le nouveau seigneur se présente à la frontière de sa seigneurie.

Il est reçu en grande pompe. Salves d'artillerie, sonneries de cloches, harangues des notables. Les bourgeois ont revêtu des uniformes militaires bleu et rouge ; les juifs sont costumés en dragons vert et écarlate. Dans la grande salle de l'Hôtel de Ville, quatre fauteuils de damas ont été disposés pour le président du Conseil souverain d'Alsace, commissaire du roi de France, pour le nouveau seigneur et son épouse et pour le bailli de Soultz, M. Rothjacob. Sur une table recouverte d'un napperon, une touffe de gazon a été placée dans un plat d'argent. Après un beau discours, le commissaire du roi présente ce gazon symbolique au baron de Bode, lui signifiant ainsi qu'il peut prendre possession de son domaine. Des jeunes filles offrent des bouquets. Une jeune juive présente un parchemin enluminé qui porte une prière en allemand et en hébreu. On se rend à l'église. Le curé célèbre la messe. Le pasteur luthérien prononce un discours. Les quatre cents chefs de famille prêtent le serment. C'est le premier acte d'un opéra-comique. Mais nous sommes en 1788, et les événements se chargeront bientôt d'accuser l'ironie de cet aimable prologue.

Pour le moment, le baron et la baronne de Bode s'abandonnent au divertissement de l'idylle féodale. Ce sont d'ailleurs de fort braves gens. Le mari est un militaire plein de bravoure et un excellent père de famille. Son cœur vaut mieux que son intelligence. Mais sa femme est là pour diriger et administrer les affaires de la seigneurie. C'est une femme de tête, pratique, raisonnable, d'un esprit vif et primesautier. Elle partagera la plupart des illusions de sa caste et de son milieu, un peu par vanité, mais surtout parce que le nouveau régime la ruinera, elle et les siens. Et qu'aurait pu comprendre à la Révolution française une Anglaise, mariée à un Allemand, transplantée en Alsace, sujette du roi Louis XVI, et vassale de l'archevêque de Cologne?

Sa joie éclate dans une des premières lettres qu'elle écrit de Soultz. (Les lettres de la baronne de Bode sont adressées à ses parents d'Angleterre.) » Soultz est notre capitale, outre laquelle nous possédons six villages. Nous sommes entièrement les maîtres et avons droit de haute et de basse justice. Nous fixons toute la juridiction civile. Nous avons au moins une douzaine d'emplois à distribuer, et je dois dire que nous avons été bombardés de sollicitations depuis l'investiture. J'espère que cela va bientôt finir, parce que nous avons accordé presque toutes les places.

Je puis difficilement vous en donner une idée, *tant la forme du gouvernement est différente du gouvernement anglais.* Le premier poste est celui de *Bailli.* C'est un poste très important, et quoiqu'il ne soit pas occupé par une personne de qualité, celui qui le détient a pourtant chevaux et voiture et *une table aussi bien servie que celle d'un lord anglais.* La seconde place est celle du *Greffier,* qui est le chef du bureau des registres et qui est aussi de la société. Ensuite viennent l'intendant, le maître d'hôtel, le trésorier, les huissiers, sergents, geôliers, gardiens, etc., tout entièrement à notre choix et à notre solde.

« Vous saurez que Soultz a une jolie et agréable situation et que c'est un charmant et riche coin de terre. Il y a une cathédrale, une église protestante et une synagogue. Nous avons ici trente-quatre familles juives qui sont tenues de nous payer une redevance pour la permission de vivre ici. Les dîmes, grosses et menues, nous reviennent de droit. *Nos sujets* sont tenus de nous pourvoir d'une quantité de poules, de poulets et de chapons, de grains, de foins et de pommes de terre telle que nous ne pourrons jamais la consommer. *Il est impossible de vous dire tous les droits que nous avons. Nous ne les connaissons pas nous-mêmes.* Chaque femme est obligée de filer pour moi deux livres de lin ou

de chanvre par an, et chaque sujet *mâle ou femelle* est obligé de travailler pour nous dix jours par an. Chaque aubergiste est tenu de nous payer une certaine somme pour la licence d'avoir une enseigne et chaque mesure de vin qui entre dans notre territoire nous doit une redevance. Toutes les amendes nous reviennent de droit. Nous possédons aussi le droit d'aubaine et de beaux biens en quantité, tant terres arables que pâturages. La saline est un alleu; elle nous appartenait précédemment. Dans le fief, nous possédons une mine de charbon que nous comptons exploiter et qui nous promet un très gros bénéfice, puis une mine de goudron dont la veine a quatre pieds d'épaisseur. C'est une terre débordante de grain, d'huile et de vin... Si Dieu nous a envoyé beaucoup d'enfants, il nous a donné aussi en abondance de quoi les pourvoir. »

Voilà, en quelques lignes, un raccourci du régime féodal et le tableau d'une petite ville alsacienne à la fin du dix-huitième siècle, bon document historique, qui est aussi un bon document moral, car dans cette lettre on voit mêlés et l'ingénu contentement de régner sur un peuple de sujets *mâles ou femelles* et la satisfaction, si naturelle chez une bonne ménagère, d'être sûre de ses approvisionnements.

Donc on exploite la saline; on exploite la mine; on remplit la grange aux dîmes, et l'on

s'installe dans un beau logis tout neuf. Le vieux château des barons de Fleckenstein est en ruine. On se fait construire une spacieuse résidence de famille (le seigneur a déjà huit enfants), une bonne bâtisse à deux étages que la baronne de Bode fera badigeonner et garnir de fenêtres à guillotine, à la mode anglaise; la serrurerie viendra de Londres. Cette maison existe encore, mais toutes les fenêtres y sont maintenant fermées par deux vantaux, comme d'honnêtes fenêtres alsaciennes. Il est probable qu'elles ont été modifiées au dix-neuvième siècle par un propriétaire peu anglomane.

*
* *

Après la prise de la Bastille, il y eut quelques troubles dans la Basse-Alsace. Un tumulte éclata à Soultz : on pendit des paysans. Quelques jours plus tard, on apprenait que dans la nuit du 4 août, la noblesse venait de renoncer à ses privilèges. On devine comment cette nouvelle fut accueillie par la baronne de Bode qui naguère détaillait avec tant de joie tous les droits féodaux dont elle était nantie. En même temps, elle commençait de s'apercevoir que les pendaisons n'avaient point calmé les esprits : « Vous n'imaginez pas, écrivait-elle, l'insolence de la racaille. » L'heureux succès de son exploitation

industrielle la distrayait un peu de ces appréhensions : « En somme, je trouve très amusante cette vie mouvementée et commerciale. » La mine et la saline prospéraient, elles ne cessèrent de prospérer pendant toute la Révolution; là, comme ailleurs, les ouvriers ne semblaient pas partager les passions haineuses et sauvages des paysans. Mais les événements de Paris et les votes de la Constituante redoublaient chaque jour les alarmes du seigneur de Soultz.

Les lettres de Mme de Bode nous montrent bien l'état d'esprit de ces nobles, isolés au fond de leur principauté, trompés par toutes les promesses qu'on leur prodiguait de l'autre côté du Rhin. « Nous autres Alsaciens avons encore de l'espoir, car il y a tant de princes étrangers impliqués dans nos pertes, qu'il n'est pas possible qu'ils supportent que nous perdions tous nos droits féodaux... et si la nation ne nous indemnise pas, il faudra que l'électeur de Cologne le fasse, car il a touché notre argent... Nous sommes tous victimes d'un pouvoir usurpé par une poignée de tyrans qui ont saisi les rênes du gouvernement. La France, qui était le plus heureux des pays, est devenu un repaire de brigands... Ce que nous possédons vaut certainement 500.000 livres, [n'oublions pas qu'ils l'avaient payé 200.000, deux années auparavant] et pourtant l'argent est si rare et le crédit de la

France est si bas que, même sur une bonne hypothèque, on ne peut se procurer de l'argent... » Une guerre semblait inévitable à Mme de Bode, et ce qui la réconfortait un peu, c'était que l'issue de cette guerre ne lui paraissait point douteuse : l'armée française était indisciplinée, partout on annonçait que des régiments s'insurgeaient contre leurs officiers. Et un jour, au milieu de toutes ces angoisses et de toutes ces espérances, elle laissait échapper ce cri d'orgueil nobiliaire : « Pensez quel respect on peut avoir pour leurs nouveaux évêques ! Celui qu'ils ont élu au siège épiscopal de Strasbourg en place du cardinal de Rohan est un de nos anciens vassaux dont le père, avant la Révolution, eut été tenu de charger notre fumier sur sa charrette et de le conduire dans nos champs, s'ils nous avait plu de l'ordonner. »

Réfugiée dans le margraviat de Bade, elle répétait à ses correspondants la commune opinion de ceux qui l'entouraient : « Il y a trois cent mille hommes de troupes aguerries prêtes à marcher à notre secours. L'armée française est désorganisée... La garde nationale n'est qu'une poignée de paysans qui détaleront au premier coup de canon... On pense généralement que l'Alsace et la Lorraine redeviendront allemandes. Vous croirez aisément que nous le souhaitons. » Son mari qui était venu la rejoindre fut obligé de

rentrer dans sa capitale ; la loi du 23 mars 1792 contre les émigrés venait d'être promulguée. Un mois après, la guerre était déclarée. « J'ai confiance, disait Mme de Bode, que tout sera réglé et tranquille avant la fin de l'année. »

Elle était alors à Carlsruhe et elle y voyait l'armée des alliés. Elle décrivait à ses correspondants la mine terrible des Pandours, les manières civiles des Hongrois, les jolies façons des Autrichiens, et sa confiance augmentait chaque jour. Son optimisme lui laissait pourtant quelque clairvoyance, et elle comprenait combien était dangereuse l'attitude des émigrés français : « Rien n'est plus maladroit que leur conduite, où qu'ils soient. Toutes les terribles leçons que cette malheureuse Révolution leur a prodiguées ne peuvent les corriger de leur frivolité naturelle... » Et, un peu plus tard, après que Jemmapes et Valmy lui auront enlevé ses illusions sur la supériorité des armées coalisées, elle écrira encore : « Les nobles français sont fort à plaindre. Il faut dire, il est vrai, qu'ils ont agi si inconsidérément partout, qu'ils ont fait perdre l'envie d'avoir pitié d'eux. Un grand nombre, un très grand nombre s'est introduit malencontreusement et sans nécessité dans les armées qui combattaient leur pays, et, de cette manière, s'est mis dans l'impossibilité de se réconcilier avec la nation. A présent, heureux ceux qui, fort

prudemment ont observé la neutralité. Maintenant nous ressentons les bons effets de la prudence et de la modération d'Auguste. Je désirerais seulement être saine et sauve de l'autre côté du Rhin, car je crois qu'en ce moment la France est le séjour le plus tranquille, et que l'on n'est en sûreté nulle part ailleurs... »

Les prudents et les modérés allaient payer la faute des écervelés. Le baron de Bode avait failli être mis à mort par une bande de forcenés qui avaient envahi sa maison de Soultz. Aussi, lorsque sa femme décida de rentrer en France, crut-il plus sûr de l'établir avec les siens à Wissembourg. La baronne n'y demeura que quelques mois. En septembre 1793, au moment où fut décrétée la levée en masse, les deux époux durent s'enfuir sous des déguisements et gagner le Palatinat. Mme de Bode a fait dans une de ses lettres un récit très émouvant de ces jours tragiques.

Un mois plus tard, les alliés sont vainqueurs. Wurmser emporte les lignes de Wissembourg; les patriotes battent en retraite jusque sous les murs de Strasbourg. Les fugitifs rentrent à Soultz. « Nous aurons, écrit la baronne, le plaisir de redevenir Allemands. » L'illusion est brève. Hoche prend le commandement de l'armée française; d'abord battu à Kaiserlautern, il reprend les lignes de Wissembourg le 22 décembre 1793,

et reconquiert l'Alsace. Cette fois, tout est fini : il faut abandonner Soultz. Le baron s'enfuit dans le pays de Bade, la baronne se réfugie avec ses enfants au couvent d'Altenberg près de Wetzlar. Et de là elle écrit cette lettre qu'il faut rapprocher de celle que nous citions plus haut, et où elle disait ingénument ses joies de souveraine :

« Nous avons été élevés très haut par la fortune pour être précipités d'autant plus bas, car à présent nous ne pouvons plus avoir aucun espoir. Nous avons tout perdu : tout notre ravissant mobilier, toute notre musique, nos beaux pianos, plusieurs violons dont un très précieux de Crémone, toute notre charmante bibliothèque (tous les grands auteurs en plusieurs langues, plus de 1.500 volumes), tout notre linge, la plus grande partie des vêtements d'enfants, tous mes passe-temps, toute notre collection d'histoire naturelle et, chose que je regrette beaucoup, environ vingt cahiers de fleurs peintes par moi, l'ouvrage de tout un été (je les avais exécutées avec beaucoup de soin et très joliment, je puis le dire, et elles ont été beaucoup admirées), deux voitures, des fourgons, des harnais, des selles et tout ce qui concerne les écuries ; de la vaisselle d'étain, de la porcelaine, des cristaux, des quantités de belles glaces, deux paires de globes ; une très belle collection de cartes géographiques ;

bref, je puis difficilement vous dire ce que nous avons perdu. Nous n'avons sauvé que très peu de chose et ceci par hasard....

« En relisant ce que je viens d'écrire, cela me paraît une niaiserie de mentionner la perte de pareilles choses qui sont comme autant de gouttes d'eau dans la mer en comparaison des pertes immenses que nous éprouvons... »

Il faut se féliciter que Mme de Bode se soit seulement aperçue, sa lettre écrite, de ce qu'elle appelle sa niaiserie. Nous y avons gagné un amusant inventaire, grâce auquel nous pénétrons comme de plain-pied dans sa maison et son existence ; nous savons quel était le train de vie d'un seigneur de Soultz.

*
* *

« Le monde est assez grand ! écrit la courageuse Anglaise, si nous avons perdu nos biens dans un pays, peut-être en trouverons-nous de meilleurs dans un autre. » Elle part pour la Russie et obtient de Catherine une propriété sur les bords du Dniéper. Son mari meurt. Elle va s'installer en Finlande avec ses enfants. Mais elle pense toujours aux biens qu'elle a abandonnés en Alsace et, en 1802, elle s'imagine que l'heure est favorable pour adresser ses réclamations au gouvernement français. La voici

revenue à Soultz avec sa fille. Les biens ont été mis sous séquestre, une partie a été vendue. Le reste, propriété nationale, a été donné à bail à l'ancien intendant du domaine. Celui-ci est un honnête homme qui fait bon accueil à la dépossédée et lui promet son secours. Mais depuis le départ du baron de Bode les dettes se sont accumulées. Les créanciers montrent les dents. Les deux femmes redoutent d'être mises en prison et gagnent Paris. La baronne s'imagine que sa qualité d'Anglaise lui assurera la protection de l'ambassadeur d'Angleterre. Mais elle arrive à un moment où les relations sont tendues entre la France et la Grande-Bretagne. L'ambassadeur ne peut rien pour elle. Elle retourne en Russie où elle établit ses enfants, et meurt en 1812.

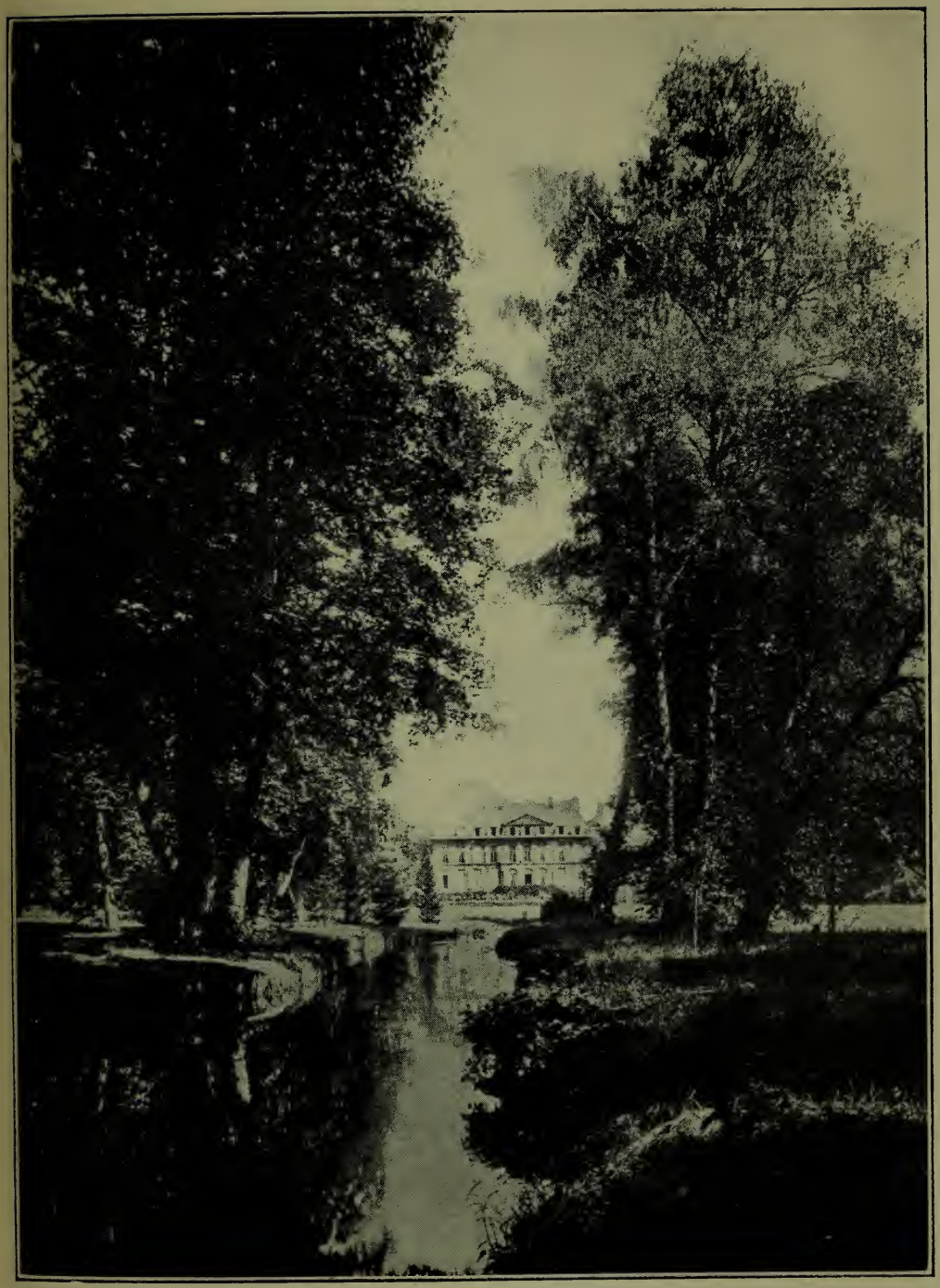
Son fils parvint, après de longs procès, à se faire restituer les terres, la saline et la mine de Soultz. Mais les créanciers étaient trop nombreux. Tout fut vendu.

Au dénouement de l'aventure, comment ne point songer à cette touffe de gazon que M. le commissaire du roi, assisté de M. Rothjacob, bailli de Soultz, offrit au baron Auguste de Bode, le jour que celui-ci entra dans sa capitale, au son des cloches et au milieu des bénédictions de ses sujets *mâles ou femelles?*

IV

LE CHATEAU DE REICHSHOFFEN

Au milieu d'une aimable et fraîche campagne doucement ondulée, voici un village aux blanches façades coupées de petits auvents. La gaieté d'une fête foraine remplit aujourd'hui toutes les rues; partout de petits marchands ont dressé leurs boutiques ; les fenêtres ouvertes des auberges laissent voir les buveurs attablés ; la foule des paysans va et vient devant les tourniquets et les musées de cire. Je suis à Reichshoffen, et ce mot a conservé une sonorité si tragique, il évoque dans nos imaginations tant de visions héroïques et funèbres qu'un moment j'ai peine à croire que cette bourgade en liesse soit la même d'où, il y a quarante ans, nous vinrent les premières nouvelles de notre premier désastre... A vrai dire, la bataille qui, en France, porte le nom de Reichshoffen n'a pas été livrée à cette place. On se battit le matin à Wœrth et dans l'après-midi à Frœschwiller, qui est à quatre kilomètres d'ici. C'est à Morsbronn et



CHATEAU DE REICHSHOFFEN

dans les environs d'Elsasshausen que les cuirassiers chargèrent et moururent. J'ai tout à l'heure traversé ce champ de bataille, où il est encore si facile de suivre les phases du combat, car des monuments et des tombes y marquent les positions successives qu'occupèrent les deux armées. Mais Reichshoffen a vu l'épouvantable déroute de l'armée de Mac-Mahon, et de tels souvenirs font un poignant contraste avec le spectacle de la nature souriante et des villageois en fête...

A l'extrémité d'une des rues, un grand donjon, débris impitoyablement restauré d'un ancien château fort, se dresse à l'entrée du château moderne. Celui-ci montre tout de suite ses nobles et simples architectures de la fin du dix-huitième siècle. C'est un grand corps de logis que flanquaient autrefois deux ailes symétriques, terminées chacune par une colonnade d'ordre dorique. L'une de ces ailes a été abattue pour laisser pénétrer le soleil dans la cour d'honneur ; une terrasse fleurie l'a remplacée. Point de sculptures sur la façade nue dont la beauté résulte de la justesse des proportions et de l'harmonieuse distribution des ouvertures. L'autre façade, celle qui est tournée vers le parc, montre la même grandeur et la même sobriété. Mais, de ce côté, le tableau, lorsqu'on s'éloigne du bâtiment, prend une grâce merveilleuse.

Le parc avec ses pelouses, ses eaux courantes et ses massifs de grands arbres, environne l'édifice, bâti tout entier en grès des Vosges. Les frondaisons d'automne font un cadre d'or à ce château rose, devant lequel d'immenses pelouses déroulent leur tapis d'humide verdure. Admirable tableau qui, par ses lignes et ses couleurs, nous offre le parfait modèle d'une certaine beauté que l'on peut dire proprement alsacienne. L'accord intime de la maison et du paysage, la robuste simplicité de la construction, la délicate harmonie des feuillages et du grès des Vosges, tout cela forme la séduction même de l'Alsace. Nulle part je ne l'ai plus vivement sentie.

Derrière ces façades sévères, des meubles charmants et de précieuses peintures trahissent la recherche du luxe et de l'élégance, et cette opposition est encore un des caractères du goût alsacien. Des sièges, des guéridons et des consoles du dix-huitième siècle conservent aux appartements leur physionomie d'autrefois. Une des cheminées porte une magnifique pendule signée Caffieri dont le cadran repose sur le dos d'un éléphant : elle a appartenu à Marie-Antoinette; un des gardes suisses échappé au massacre l'enveloppa dans un sac, l'apporta jusqu'à Bâle sur une brouette, et la vendit à un officier suisse qui la céda depuis à un des pro-

priétaires de Reichshoffen. Quelques bons tableaux ornent les salons du rez-de-chaussée : un triptyque de l'école du Rhin, une esquisse de Rembrandt, deux portraits de Cuyp, un délicieux petit portrait de Sébastien Bourdon. Et toutes ces œuvres d'art ne sont pas ici des « objets de collection »; ils sont véritablement la vie et la parure du vieux et magnifique logis.

Alsacienne encore, profondément alsacienne est cette noble demeure par son histoire et par les noms de ceux qui l'ont habitée. Reichshoffen avait appartenu tour à tour aux évêques de Strasbourg et aux ducs de Lorraine. Il était la propriété de François de Lorraine, lorsque celui-ci devint empereur et le vendit à Jean de Dietrich, maître de forges de Niederbronn, qui, anobli par Louis XV et créé baron de l'empire, fut seigneur de Reichshoffen, d'Oberbronn et de Niederbronn, comte du Ban de la Roche, seigneur d'Angeot, etc.

Jean de Dietrich ne conserva qu'une tour du vieux château féodal, et se fit bâtir un château neuf par Salins de Montfort, le même architecte qui, quelques années plus tard, devait reconstruire Saverne pour le cardinal de Rohan. De cette maison, celle que nous avons sous les yeux, il fit, grâce à son immense fortune, une résidence princière. De grandes fêtes y furent

célébrées. La baronne d'Oberkirch nous a laissé l'amusant récit des réjouissances qui accompagnèrent l'étrange mariage du petit prince de Nassau-Sarrebrück avec Mlle de Montbarey. L'épousée avait dix-huit ans et son mari en avait douze. « On convia toute la province, toutes les cours environnantes ; ce fut magnifique. Les chasses, les repas, les promenades en voiture durèrent trois jours. M. d'Oberkirch et moi nous nous y rendîmes. J'y rencontrai beaucoup de personnes de ma connaissance, tant allemandes que françaises. Le mari ne voulut pas danser avec sa femme au bal; il fallut lui promettre le fouet s'il continuait à crier comme une chouette et lui donner, au contraire, un déluge d'avelines, de pistaches, de dragées de toutes sortes pour qu'il consentît à lui donner la main au menuet. Il montrait une grande sympathie pour la petite Louise de Dietrich, jolie enfant plus jeune encore que lui, et retournait auprès d'elle aussitôt qu'il parvenait à s'échapper. Je ne puis dire combien nous avons ri de la figure de ce petit bonhomme. »

Le fils de Jean de Dietrich, Frédéric, était maire de Strasbourg à l'époque de la Révolution. Le père fut incarcéré, le fils envoyé à l'échafaud. Reichshoffen fut acheté à vil prix par un certain Mathieu qui le garda jusqu'en 1811, et, par bonheur, ne s'avisa pas de démolir

le château. Il le vendit à Paul-Athanase Renouard de Bussierre, d'origine berrichonne, mais qui dès lors se fixa en Alsace, ayant épousé Mlle Frédérique de Franck, descendante par sa mère de la famille de Tückheim. Son fils aîné, Théodore de Bussierre, lui succéda dans la propriété du chateau. Une fille de Théodore de Bussierre épousa le comte de Leusse, d'une famille dauphinoise, et qui, à son tour, devint le maître de Reichshoffen. Si j'insiste sur ces détails généalogiques, c'est que l'exemple des Bussierre et celui des Leusse montrent comment l'Alsace a attiré et retenu chez elle tant de familles venues, au dix-neuvième siècle, des autres provinces françaises.

Le comte de Leusse rendit à son pays d'adoption d'éclatants services par les améliorations qu'il apporta dans l'exploitation de ses richesses agricoles et forestières. Il avait fait la campagne de Crimée, et en avait conservé un goût très vif pour les choses militaires. Il aimait les lettres et l'histoire, et fut un des plus fervents disciples de Gobineau[1].

Elu en 1869 député pour les arrondissements de Haguenau et de Wissembourg, le comte de Leusse était revenu à Reichshoffen au moment

[1] Dans une étude de M. F. Dollinger qu'a publiée la *Revue alsacienne illustrée* (1906), on trouvera un très vivant portrait du comte de Leusse.

de la déclaration de guerre. Il se trouvait donc chez lui, lorsqu'à la nouvelle de la défaite de Wissembourg, Mac-Mahon quitta brusquement Strasbourg, vint concentrer son armée autour de Reichshoffen et établit au château son quartier général. Le maréchal passa la nuit du 4 août dans une chambre du rez-de-chaussée, et il y dormit sur un magnifique lit de parade de style Louis XV : Blucher et Wellington avaient autrefois occupé la même chambre.

Toute la journée du 5 août, il reconnut la contrée, guidé par le comte de Leusse; il ne croyait pas la bataille imminente. Mais les gardes forestiers annonçaient que des masses ennemies étaient en marche, et leurs rapports inquiétaient le comte qui avait pleine confiance dans la sagacité et l'expérience de ces vieux soldats. Mac-Mahon étant allé passer la nuit suivante à Frœschwiller, le comte de Leusse alla le rejoindre dès le lever du jour, et le supplia de refuser le combat, mêlant ses instances à celles de Ducrot et de Raoult. Le maréchal hésitait encore lorsqu'on entendit quelques détonations : les avant-gardes étaient aux prises... et l'on sait le terrible dénouement.

Le comte obtint la permission d'accompagner l'état-major et, durant toute la journée, demeura aux côtés de Mac-Mahon. Quand commença la déroute, il rentra en hâte à Reichshoffen qu'allait

envahir l'armée allemande. Il était maire de la commune, et la comtesse de Leusse avait établi une ambulance dans le château. Bientôt les ennemis apparurent dans les rues du village. A la tête d'un peloton de soldats prussiens, un jeune sous-lieutenant, ivre de fureur, hurlait en brandissant son sabre : « Le maire ! Le maire ! » Il criait qu'on avait d'une fenêtre tiré sur ses hommes, qu'il rendait le maire responsable du guet-apens et qu'il allait le faire fusiller séance tenante. Avec un admirable sang-froid, le comte remontra à ce forcené qu'il violait les lois de la guerre, et que son devoir était au moins de réunir un Conseil de guerre. Un peu intimidé, l'officier fit mine de s'éloigner. Mais le comte, le regardant bien en face, continua : « J'ai été soldat comme vous, et j'ai le droit de vous dire que votre conduite est indigne des épaulettes que vous portez. Vous prétendez commander à ces hommes, et vous êtes incapable de vous maîtriser. Officier, vous alliez vous conduire comme un soudard. » Alors le sous-lieutenant baissa la tête, ses nerfs se détendirent, et il se mit à sangloter.

Le comte de Leusse est mort en 1906. Mme la comtesse de Leusse et ses enfants continuent d'habiter Reichshoffen, et l'on respire toujours, dans le château de Jean de Dietrich, le doux et salubre parfum de l'Alsace.

NOTES

SUR

L'ART DU DIX-HUITIÈME SIÈCLE EN ALSACE

LE CARDINAL ARMAND-GASTON DE ROHAN-SOUBISE

Gravure de Drevet, d'après une peinture de Rigaud.

Voyageant en Alsace, j'ai souvent admiré les monuments et les œuvres d'art du dix-huitième siècle que l'on y rencontre : châteaux et maisons, églises et palais, boiseries, meubles, ferronneries. Dans aucune province de France, on ne pourrait, je crois, découvrir des spécimens plus nombreux et plus précieux du style Louis XV et du style Louis XVI.

Mais toujours à mon admiration succédait un étonnement. Devant chacune de ces œuvres, curieux de savoir par qui elle avait été exécutée, dans quelles circonstances, j'ouvrais mon guide, comme fait tout bon touriste, et n'y trouvais jamais qu'une mention brève et sèche. Souvent même le guide négligeait de signaler cette église ou ces boiseries dont la vue venait de me ravir. Je consultais les grands ouvrages que des archéologues ou des historiens ont écrits sur l'Alsace : ils étaient aussi muets que mon guide. J'interrogeais enfin des Alsaciens qui connais-

sent et aiment le passé de leur pays ; ils mettaient à me répondre un zèle obligeant, mais finissaient par me confesser leur embarras et qu'en cette matière tout était encore à découvrir, tout à étudier. (C'est eux, cependant, je dois le dire, qui m'ont fourni les quelques renseignements précis qui vont suivre).

Dédain et ignorance sont faciles à expliquer.

C'est la suite de la réaction absurde qui, durant une partie du dix-neuvième siècle, a détourné artistes, amateurs et critiques de l'art des deux siècles précédents. Ayant réhabilité les œuvres du moyen âge, le romantisme a renvoyé aux classiques le reproche de barbarie que ceux-ci avaient si longtemps adressé aux gothiques. Aujourd'hui, ces aberrations d'archéologues commencent, il est vrai, à passer de mode, et nous en venons à comprendre que sans cesser d'admirer Notre-Dame, on peut sentir la beauté de Versailles.

En Alsace, la question de goût s'est compliquée d'une question politique. Depuis 1871, l'Allemagne s'est efforcée d'effacer des mémoires alsaciennes tout ce qui pouvait rappeler le passé français. Pendant trente années, l'Alsace est restée muette et terrorisée, sans force pour réagir contre les assertions de la science allemande, et contre les entreprises du goût allemand. Or

la science allemande proclamait que l'esprit français n'était que frivolité, sensualisme et dévergondage. Le goût allemand prononçait que les monuments dont la France para jadis l'Alsace, étaient méprisables, sans beauté, indignes d'un grand peuple. Quand ils ont inventorié les richesses de leur nouvelle conquête, les Allemands ont omis les nobles et délicates créations des artistes du dix-huitième siècle. Mais, depuis l'abolition de la dictature, des jeunes gens dont j'ai déjà exposé les idées et les œuvres ont usé de la demi-liberté que leur concédait le gouvernement pour rappeler à leurs concitoyens l'histoire et les traditions de leur pays. Ils regardent comme sacré le patrimoine, tout le patrimoine qu'ils ont reçu des ancêtres. Ils considèrent avec le même orgueil et avec la même piété les vieux châteaux en ruine, témoins de l'Alsace féodale, qui couronnent les sommets des Vosges, les maisons élégamment sculptées qui furent, au temps de la Renaissance, les logis des bourgeois, les demeures de paysans dont les grands pignons, enguirlandés de vignes et coiffés de tuiles, donnent tant de grâce et de pittoresque aux villages, et enfin ces architectures harmonieuses, ces fines sculptures dont le dix-huitième siècle a enrichi leur province. Ils sentent que cette diversité fait l'originalité, la gloire de l'Alsace. C'est sur eux qu'il faut

compter pour tirer de l'oubli les monuments dédaignés par les historiens et les critiques allemands.

Depuis le traité de Westphalie qui avait donné à la France la possession de la Haute et de la Basse-Alsace jusqu'au traité de Ryswick qui, en 1697, mit fin à l'indépendance de Strasbourg demeurée jusqu'alors ville libre et impériale, le pays, ravagé par les passages d'armées, n'avait pu réparer les affreux désastres de la guerre de Trente ans. Le dix-septième siècle n'a guère laissé en Alsace d'autres monuments que des citadelles, des casernes et des fortifications. Les campagnes étaient incultes, les villes désertes ; une effroyable détresse régnait entre les Vosges et le Rhin. « La population, écrivait en 1797 le marquis de La Grange, intendant français, la population dont le naturel est la joie puisqu'on ne voyait autrefois dans la province que violons et danses, a été réduite par les guerres aux deux tiers de son importance primitive. On voit par les anciens registres qu'avant les grandes guerres d'Allemagne, le nombre des villages, familles et feux de la Haute et Basse-Alsace montait à un tiers de plus qu'à présent... »

Le traité de Ryswick marque la fin des misères de l'Alsace. Avec la paix s'ouvre une ère de prospérité. Le pays se repeuple par l'immi-

gration. L'agriculture et l'industrie renaissent. Les violons s'accordent et les danses recommencent. Bientôt les architectes et les artistes se mettent à l'œuvre. Et l'art français pénètre en Alsace.

I

LES CHATEAUX DES CARDINAUX DE ROHAN

Les premiers initiateurs du goût français en Alsace furent les quatre cardinaux de Rohan qui se sont succédés sur le siège épiscopal de Strasbourg depuis 1704 jusqu'à la Révolution.

Souverains de plus de cent vingt villes et villages, ils étaient en quelque sorte les ambassadeurs de l'Alsace à la cour de France, et plus d'une fois ils défendirent ses privilèges.

Aucun de ces quatre prélats ne fut remarquable par ses talents ou par ses vertus. C'étaient de grands seigneurs, fiers de leur naissance, de leur faste et de leur prodigalité. Leurs mœurs n'avaient rien d'évangélique. Ils étaient de piètres théologiens. Mais ils montraient cet air de grandeur et de bonté qui a si longtemps sauvé de l'impopularité la noblesse française. Ils accomplissaient avec une bonne grâce et une magnificence inimitables les rites de la vie seigneuriale.

Le palais épiscopal de Strasbourg a été édifié par Armand-Gaston de Rohan-Soubise, le premier des quatre cardinaux de Rohan qui, d'oncle en neveu, se succédèrent à l'évêché de Strasbourg dans le cours du dix-huitième siècle.

Ce Rohan avait quinze ans à peine que Mme de Sévigné l'appelait déjà « ce bel abbé, si beau et trop beau ». Dans un portrait célèbre qu'il a tracé du cardinal, Saint-Simon disait : « Il était assez grand, un peu trop gros, le visage du fils de l'Amour et, outre la beauté singulière, son visage avait toutes les grâces possibles, mais les plus naturelles, avec quelque chose d'imposant et encore plus d'intéressant, une facilité de parler admirable et un désinvolte merveilleux pour conserver tous les avantages qu'il pouvait tirer de sa princerie et de sa pourpre, sans montrer ni affectation ni orgueil et n'embarrasser ni lui-même ni les autres... » Ne croyez pas à un engouement de Saint-Simon. Un jeune officier, le marquis de Valfons, qui vit le cardinal à Saverne, deux ans avant qu'il mourût, écrivait dans ses *Souvenirs :* « La beauté de son visage souriant inspirait de la confiance ; il avait la vraie physionomie de l'homme destiné à représenter ; l'ensemble de ses traits lui donnait toujours cet air qui fait adorer ; un regard qui ne lui coûtait rien était une politesse. »

Ce beau cardinal, ami des lettres et bon con-

naisseur en œuvres d'art, laissait les soins spirituels de son diocèse « à un valet sacré et mitré, payé pour imposer les mains ». (On reconnaît encore là le style de Saint-Simon.) Il fut moliniste et passa pour le chef des évêques empressés à accepter la bulle *Unigenitus;* cependant, les disputes religieuses n'étaient pas son affaire. « Il ne prêta guère, disent *les Mémoires secrets*, que son nom, son palais et sa table aux prélats du parti »; mais ce n'est point là une mauvaise manière de servir une cause... même théologique. Il ne faudrait point croire non plus que la magnificence déployée à Saverne et à Strasbourg par le cardinal de Rohan fussent inutiles à l'œuvre politique que le roi de France poursuivait en Alsace. Quand le cardinal mourut, Louis XV, dit-on, s'écria : « Je viens de faire une véritable perte dans la personne du cardinal de Rohan ; c'était un grand seigneur, un excellent évêque et un bon citoyen. » Un grand seigneur? Si le témoignage de Saint-Simon ne vous suffit pas, regardez l'admirable portrait de Rigaud. Un excellent évêque ? Cela voulait dire, dans la pensée du roi, un évêque que les parlementaires détestaient de tout leur cœur. Un bon citoyen ? C'était vrai, car la France et l'Alsace recueillaient le fruit des magnificences du cardinal.

Comme tous les grands seigneurs épris de luxe et de faste, il était possédé de la passion de

bâtir. D'ailleurs il avait de qui tenir, étant un des fils de ce François de Rohan-Soubise qui, en 1697, acheta l'une des plus vastes et des plus anciennes demeures du Marais, l'hôtel de Guise, le démolit et fit élever à la place par l'architecte Delamaire l'admirable hôtel qui aujourd'hui abrite les Archives nationales : l'architecte Boffrand, le peintre Natoire, les sculpteurs Adam l'aîné et Lemoine concoururent à la décoration des appartements ; Robert Le Lorrain sculpta les statues du portail et de la façade.

Armand-Gaston de Rohan, nommé d'abord coadjuteur du cardinal Egon de Furstenberg, devint évêque de Strasbourg en 1704 : il avait trente ans. Son premier soin fut de se faire construire par Delamaire une maison dans le voisinage de l'hôtel de Soubise ; c'est l'hôtel de Rohan de la rue Vieille-du-Temple que l'on appelait communément au dix-huitième siècle l'hôtel de Strasbourg. Le cardinal y employa Robert Le Lorrain qui exécuta, au-dessus de la porte des écuries, le superbe haut-relief des *Chevaux du Soleil*.

A Strasbourg, l'évêché menaçait ruine depuis longtemps, lorsque le cardinal entreprit de le remplacer par un palais somptueux. Il y songea dès les premiers jours de son épiscopat : en 1704, il fit acheter deux maisons voisines des anciens bâtiments. Mais il fut obligé d'a-

journer son projet. Le Magistrat de Strasbourg lui refusait le droit d'exercer la juridiction épiscopale dans l'enclos du futur palais. Il fallut l'intervention du roi pour faire accepter cette dérogation à d'anciennes coutumes municipales. Puis le cardinal, pour se procurer les ressources nécessaires à la construction, dut demander et obtenir le droit de frapper ses diocésains d'une taxe annuelle de 12.000 livres. Les travaux ne furent commencés qu'en 1731.

*
* *

L'histoire du château des Rohan était jusqu'à maintenant fort mal connue.

La Bibliothèque nationale possède un grand nombre de plans et de manuscrits provenant du cabinet de Robert de Cotte. Mais ces papiers du plus haut intérêt pour l'étude de l'architecture française dans la première moitié du dix-huitième siècle étaient dispersés dans les divers départements de la Bibliothèque, et, dans chaque département, ils avaient été classés en des séries différentes. Il était donc à peu près impossible d'en tirer parti, lorsque M. Pierre Marcel s'est avisé de dresser et de publier un *Inventaire des papiers manuscrits de Robert de Cotte et de Jules-Robert de Cotte, conservés à la Bibliothèque nationale.* Il y a ajouté des analyses, des notes,

ROBERT DE COTTE

Gravure de Drevet, d'après une peinture de Rigaud.

des éclaircissements. Rien n'est donc plus facile que de retrouver et d'utiliser les manuscrits qui concernent la construction du château des Rohan[1].

Grâce à ces documents, nous tenons la preuve que l'auteur des plans du château est de Cotte. On a souvent attribué l'édifice à l'architecte Massol. Nous verrons quel a été le rôle de celui-ci. Mais c'est sur les dessins de Robert de Cotte que la construction a été élevée; c'est Robert de Cotte qui a choisi les entrepreneurs et vérifié les devis.

Lorsqu'il fut chargé par le cardinal de Rohan de dresser les plans du nouveau palais épiscopal de Strasbourg, Robert de Cotte touchait à la fin d'une carrière glorieuse; il avait près de soixante-quinze ans.

Il était né à Paris vers 1656, fils et petit-fils d'architecte. Son grand-père, Fremin de Cotte, avait été employé comme ingénieur au siège de la Rochelle et avait écrit un ouvrage intitulé : *Explication brève et facile des cinq ordres d'architecture*. Robert apprit dans l'atelier paternel les premiers éléments de son art, puis devint l'élève de Jules-Hardouin Mansart, l'architecte de Versailles. Une étroite amitié le lia

[1] Je dois ajouter que des documents très intéressants qui se trouvent à Strasbourg dans les archives départementales et municipales me furent signalés par Seyboth, le conservateur du musée de Strasbourg, aujourd'hui décédé, et par son collaborateur, M. Iung.

bientôt à son maître dont d'ailleurs il n'était le cadet que de dix années. Il épousa Catherine Bodin, sœur d'Anne Bodin, la femme de Mansart.

Pendant la première moitié de sa vie, il ne fit que travailler sous les ordres de Mansart, dont il interprétait les plans et surveillait les constructions. Ce fut ainsi qu'il collabora aux deux chefs-d'œuvre de son maître : l'église des Invalides et la chapelle de Versailles. Après la mort de Mansart, il hérita du poste de son beau-frère et devint premier architecte du roi, intendant de ses bâtiments et directeur de la Monnaie des médailles. Parmi ses ouvrages, on peut citer, à Versailles, la colonnade ionique de Trianon, à Paris, le chœur de Notre-Dame et de nombreux hôtels particuliers parmi lesquels l'hôtel de La Vrillière (aujourd'hui la Banque de France), l'hôtel d'Estrées, l'hôtel du Lude, en province, l'évêché de Châlons et celui de Verdun, à l'étranger, l'hôtel de la Tour et Taxis à Francfort, le château de Bonn pour l'Electeur de Cologne...

« Il était doué, dit d'Argenville dans la *Vie des fameux architectes*, d'une imagination facile, vive et réglée par un jugement sain et un travail assidu... » C'est bien l'homme dont Rigaud a fait l'admirable portrait que l'on peut voir au Louvre, portrait dont Drevet a exécuté une si charmante gravure. Observez la délicatesse du visage, la liberté du geste, la flamme

du regard. Cette figure reflète à la fois de la raison, de l'esprit, de la passion. Ce ne sont pas les traits du génie, mais l'aisance, la sûreté, la finesse d'un artiste inventif et prudent, d'un homme de ressources, adroit, laborieux et surtout très spirituel. Il causait, dit-on, avec agrément et avait de plaisantes réparties, comme celle qui lui valut la faveur de Louis XIV. Un jour, dans le parc d'une des maisons royales, de Cotte avait fait percer une allée nouvelle. Mansart excellait à créer ainsi des points de vue charmants. De Cotte avait voulu l'imiter, mais il se trompa dans le dessin du plan, et son allée déboucha sur un moulin, un vulgaire moulin à vent. Louis XIV, étant venu se promener dans le parc, laissa voir sa surprise devant cette perspective trop rustique. Mais, de Cotte prévint le mécontentement du roi : « Sire, rassurez-vous, lui dit-il, Mansart le fera dorer ! »

Avec Boffrand, Oppenort, Lassurance, Robert de Cotte a été l'un des créateurs du style que l'on a appelé souvent d'une façon trop étroite le style de la Régence, et qui fut en réalité le style de toute la décoration française de 1700 à 1750 ; ne disons pas de l'architecture, car les lignes extérieures des constructions sont restées à peu près les mêmes durant le dix-septième, le dix-huitième et même le dix-neuvième siècle ; l'emploi des ordres unifie toute l'architecture

française depuis la Renaissance. Mais, dans les premières années du dix-huitième siècle, tout a soudain changé dans l'ornementation et dans l'aménagement des intérieurs.

Une pensée de Vauvenargues marque d'un mot le principe du style nouveau : « Quelques auteurs traitent la morale, comme on traite la nouvelle architecture, où l'on cherche avant toutes choses la commodité. » Au dix-septième siècle, à l'imitation des palais italiens, les maisons françaises ne présentaient que de vastes appartements, des salles spacieuses, « des galeries à perte de vue, des escaliers d'une grandeur extraordinaire ». Point de dégagements. Rien n'est accordé à l'agrément ni, comme on dit aujourd'hui, au confortable. Tout est donné au goût de la représentation ; tout s'inspire de Versailles, et semble se conformer aux rigueurs de l'étiquette royale. C'est contre cet art majestueux et grandiose, mais qui s'accorde mal avec les exigences de la vie privée, que le goût français commence de réagir vers 1700. Les architectes et les décorateurs s'efforcent alors de distribuer les intérieurs d'une manière plus commode et de les orner d'une manière moins pompeuse. « Ce changement dans nos intérieurs, écrit l'architecte Patte, qui, une cinquantaine d'années plus tard, contait cette transformation du goût, fit aussi substituer à la gravité des

BOISERIE DU CHATEAU DES CARDINAUX DE ROHAN A STRASBOURG

ornements dont on les surchargeait toutes sortes de décorations de menuiserie légères pleines de goût, variées de mille façons diverses... On supprima les solives apparentes des planchers et on les revêtit de ces plafonds qui donnent tant de grâce aux appartements et que l'on décore de frises et de toutes sortes d'ornements agréables. Au lieu de ces tableaux et de ces énormes bas-reliefs que l'on plaçait sur les cheminées, on les a décorées de glaces qui, par leurs répétitions avec celles qu'on leur oppose, forment des tableaux mouvants qui grandissent et animent les appartements, et leur donnent un air de goût et de magnificence qu'ils n'avaient pas. » Ce besoin de commodité entraîne une autre innovation, qui sera la caractéristique du style Louis XV. Partout les lignes onduleuses remplacent les lignes droites du siècle précédent. Partout les angles sont abattus, et la demeure devient plus habitable. Avec un délicat instinct de l'harmonie, les menuisiers, les dessinateurs, les bronziers comprennent que ces sinuosités doivent se retrouver dans toutes les parties du décor et du mobilier, dans la forme des meubles, des cheminées, des girandoles, des boutons de porte et d'espagnolette. Mais en même temps, les architectes restent scrupuleusement fidèles aux règles éternelles de toute architecture ; ils ne souffrent pas que l'on

détruise l'équilibre général du décor, la symétrie des lambris. Les créateurs du style nouveau ne sont pas responsables des aberrations où tombèrent, hors de France, leurs imitateurs maladroits. Les fantaisies barbares, — et parfois délicieuses, — du rococo ne sont que la contrefaçon de leurs ingénieuses élégances.

Tel fut l'art pratiqué, avec une rare virtuosité, par Robert de Cotte, et de cet art on ne peut voir modèle plus parfait que le « grand appartement » du château de Strasbourg.

*
* *

Robert de Cotte n'est point venu à Strasbourg. Les architectes français qui, au dix-huitième siècle, travaillaient pour des princes étrangers se déplaçaient rarement. Le cadinal de Rohan fit adresser un plan du terrain à de Cotte. Celui-ci envoya de Paris les plans et les dessins de l'édifice ; il laissa à un constructeur de son choix le soin de diriger les travaux et pourvoir aux détails de la construction, mais on lui communiqua les tarifs des entrepreneurs, et ce fut lui qui établit les devis. Nous trouvons dans ses papiers plusieurs mémoires relatifs aux prix des matériaux et de la main-d'œuvre en Alsace.

Parmi ces mêmes documents, il y a une lettre

d'un de ses élèves, Le Chevalier, qui était à Strasbourg en 1730, au moment où de Cotte venait d'envoyer ses plans au cardinal, lettre que je veux citer tout entière, car elle nous renseigne sur les relations des architectes avec leurs élèves au dix-huitième siècle, en même temps qu'elle met en scène un curieux personnage d' « arriviste ».

Monsieur,

Sur la permission que vous avez eu la bonté de me donner, j'ai l'honneur de vous rendre compte de la conduite que j'ai tenue depuis que je suis arrivé ici.

M. de Brou [le maréchal de Brou était l'intendant du roi en Alsace] du quel j'ai entièrement les protections et qui prétend d'une façon ou d'autre contribuer à ma fortune a eu la bonté de me présenter lui-même à tous les principaux de la ville, après qu'il m'a procuré le prince de Birkenfeld pour lui faire les projets d'un hôtel sur un terrain à lui appartenant situé sur le quai que l'on appelle Birkenfeld, vis-à-vis de l'intendance. Ce terrain est très irrégulier. Cependant j'y ai fait toute l'attention que j'ai pu à faire un plan qui a plu au prince, à la princesse et à tous les seigneurs qui l'ont vu. Cet ouvrage m'a attiré une certaine confiance de leur part qui les a engagés à m'arrêter ici.

Après ce projet j'en ai fait pour M. le préteur [il s'agit du préteur royal] sur deux terrains différents desquels j'attends de lui le choix de l'un ou de l'autre pour l'exécution... [Ce Le Chevalier, comme on le voit, n'avait pas perdu son temps, depuis qu'il était à Strasbourg].

M. de Brou a eu la bonté de me mener à Saverne et

m'a fait l'honneur de me présenter à Mgr le Cardinal. Je lui ai montré les plans du prince de Birkenfeld, dont il fut très content. Il engagea M. de Ravannes à me faire voir son palais... [L'abbé de Ravannes jouait un rôle important dans la maison du cardinal ; c'était une sorte d'intendant préposé à la réception des hôtes et au soin du garde-meuble, et je renvoie à la jolie page que le marquis de Valfons lui a consacrée dans ses *Souvenirs*.]

Il engagea M. de Ravannes à me faire voir son palais dans lequel j'ai trouvé de si belles choses, extérieur et intérieur, que je demandai à Son Altesse la permission d'y revenir pour en conserver un plus ample resouvenir. Je retournai un second voyage avec M. de Brou. Son Altesse me fit voir un projet de vous pour le pavillon de ses bains. [De Cotte avait déjà été consulté par le cardinal au sujet de divers embellissements dans le château de Saverne.] Son intention était que ce pavillon ne fût que de la largeur de l'allée. Elle m'engagea jointement avec M. de Brou d'en faire un projet suivant cette intention [Combien ici la situation de Le Chevalier devenait délicate ! il ne pouvait désobéir au cardinal et, d'autre part, il avait l'air d'entrer en concours avec son maître. Il se tira assez adroitement de cette position difficile.]

Je fis le projet, par obéissance et non pour vous déplaire, ne croyant pas même que son Altesse s'arrêtât en aucune façon à ce projet. J'ai été très surpris quand elle m'a fait l'honneur de me dire qu'elle vous l'avait envoyé. Je prendrai la correction que vous voudrez bien faire sur le plan, comme une marque de bonté de votre part, à laquelle je me ferai honneur de me conformer, ayant une vénération parfaite pour tout ce qui viendra de vous, et pour principal but l'ambition de faire exécuter quelques-uns de vos projets et vous en rendre un exact et fidèle compte.

Son Altesse m'a remis vos plans pour son palais épiscopal [Après cette phrase si formelle, on ne peut pas nier que de Cotte ne soit bien l'auteur des plans conservés à la Bibliothèque nationale], lesquels j'étudie tous les jours pour, lors de leur exécution, être en état de les faire construire aussi parfaitement qu'ils le méritent.

M. le comte d'Hanau allait faire exécuter un plan que M. Perdrigué, second ingénieur, lui avait fait. Tous ses seigneurs s'y sont charitablement opposés, et Mgr le Cardinal dit en pleine compagnie que ce plan n'avait ni rime ni raison, et que, s'il le faisait exécuter, il y ferait descendre la police. Il a eu en même temps la bonté et M. le maréchal [le maréchal de Brou] de me présenter à M. le comte, pour lequel je vais faire bâtir ; mais il n'est point encore déterminé sur le plan : je le mettrai toujours dans le bon chemin. [Ce Le Chevalier était décidément favorisé par la chance. Et ce n'est pas tout encore.]

Monseigneur l'archevêque de Vienne [Henri-Oswald de La Tour d'Auvergne, archevêque de Vienne, était grand doyen du chapitre de Strasbourg] m'a donné ordre de faire un plan pour allonger à ses frais, du consentement des chanoines, le chœur de la cathédrale. Le sieur Saussard m'a remis un plan de vous qui ne peut s'exécuter, ne vous ayant pas envoyé le plan de l'église. Les escaliers viennent donner directement dans un pilier et boucher la porte de la sacristie, comme il se voit par le plan ci-joint. [Pareilles mésaventures ne devaient pas être rares lorsque les architectes travaillaient ainsi à distance.] J'ai fait faire en planches l'allongement du chœur, les marches et les autels, comme elles sont marquées sur votre plan... Mgr le Cardinal doit officier le jour de la Toussaint qui en verra mieux l'effet que sur le plan ; si ces messieurs veulent augmenter ou diminuer sur ce projet, je leur laisserai faire par qui bon leur semblera...

Si vous voulez, Monsieur, contribuer à ma fortune, vous obligerez un homme d'honneur qui sera toute sa vie reconnaissant. Vous n'avez qu'à prendre la peine d'écrire : je connais Le Chevalier, c'est un bon sujet. M. de Brou va à Paris qui vous en marquera la reconnaissance. J'ai l'honneur d'être avec un profond respect votre obéissant serviteur.

LE CHEVALIER.

Strasbourg, ce 28 octobre 1730.

Que se passa-t-il ? Robert de Cotte trouva-t-il son élève bien prompt à réformer ses projets ? Jugea-t-il qu'il était superflu de contribuer à la fortune d'un homme aussi entreprenant ? Il semble n'avoir pas écrit le mot de recommandation sollicité par Le Chevalier ; car, quelques mois après, les dessins et les devis de Robert de Cotte étaient entre les mains d'un autre architecte, appelé Massol, qui dirigea les travaux. Celui-ci a d'ailleurs travaillé à la construction de plusieurs édifices à Strasbourg. Le cardinal de Rohan, dit-on, lui reconnaissait infiniment plus de goût qu'aux architectes allemands.

Et il ne fut plus question de Le Chevalier.

La construction du château fut commencée en 1731, sous la direction de Massol, d'après les plans de Robert de Cotte. Ces plans sont conservés à la Bibliothèque nationale. Que l'on s'y reporte, et que l'on considère l'édifice dans son

état présent, on voit que la conception primitive n'a subi que deux modifications.

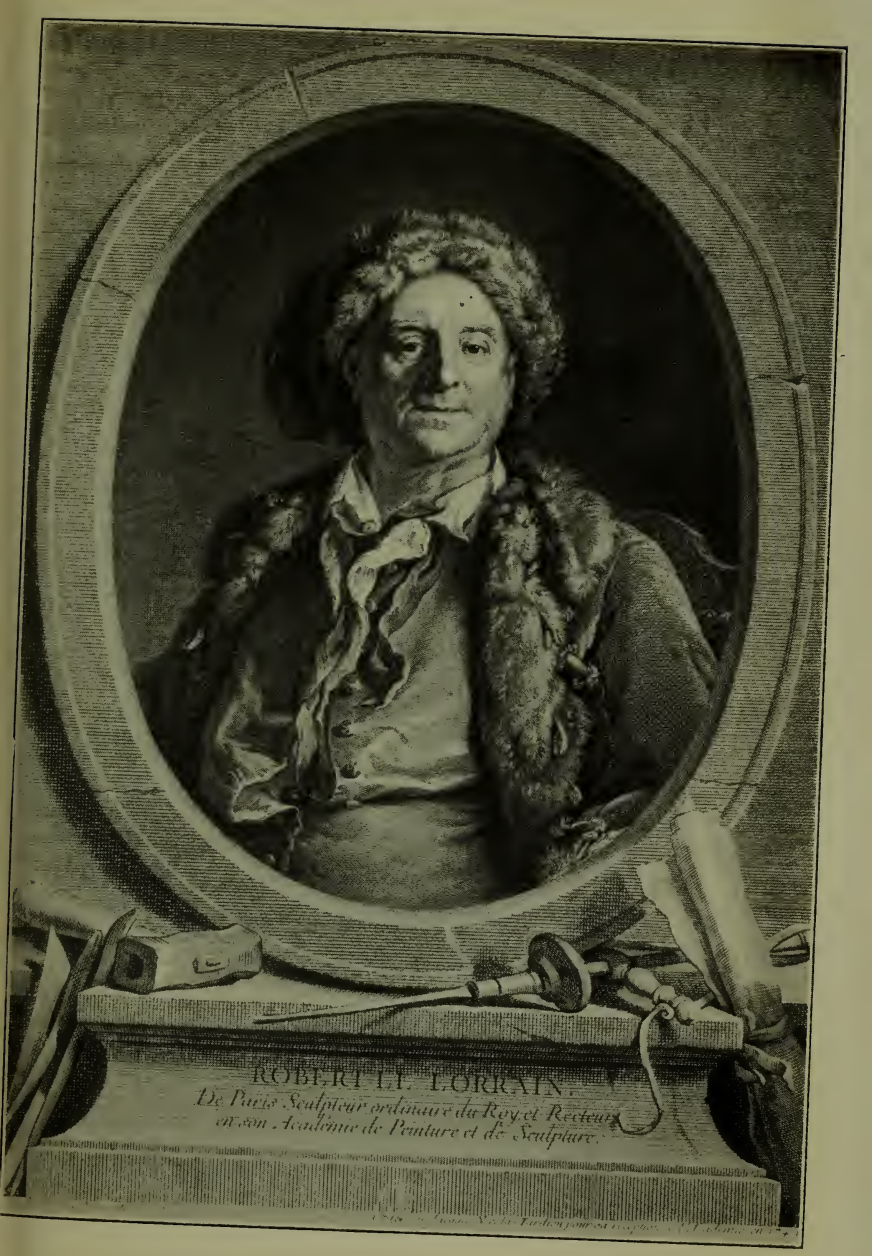
La première date du temps même de la construction. Le cardinal de Rohan voulut qu'on ajoutât au palais un corps de bâtiment pour y loger la chapelle et la bibliothèque : c'est un pavillon accolé au château, et dont la haute fenêtre cintrée s'ouvre sur l'Ill. La grâce et l'aisance avec lesquelles se raccordent les lignes des deux édifices, montrent l'adresse de l'architecte. Robert de Cotte fut étranger à cette adjonction, car on n'en trouve nulle trace dans ses papiers. Puis, il faut noter ici une curieuse particularité d'architecture. Dans la rue du Musée, au-dessus d'une porte basse, le mur latéral de la bibliothèque présente une sorte de logette en encorbellement : sans aucun doute, c'est un ressouvenir de ces charmants oriels qui décorent les façades de toutes les vieilles maisons de Strasbourg. De Cotte, qui jamais ne vint en Alsace, n'aurait rien imaginé de semblable. Cette partie du château semble donc tout entière de l'invention de Massol, qu'un long séjour à Strasbourg avait familiarisé avec les formes de l'architecture alsacienne.

Un autre changement fut apporté au plan primitif dans la seconde moitié du dix-neuvième siècle. Des deux côtés de la cour s'élevait une muraille percée d'une large baie qui donnait accès, à

droite à la cour des communs, à gauche à celle des écuries; sur le reste de la paroi étaient figurées de fausses arcades. Or, en arrière de ces murailles, on a élevé des constructions surmontées de terrasses et les fausses arcades ont été remplacées par des fenêtres. Ce travail n'a point altéré le dessin charmant de la cour d'honneur, mais il a rapetissé, étriqué la cour des écuries.

Nous ignorons ce que coûta la construction. Nous possédons deux devis : l'un monte à 274.968 livres, l'autre à 316.926 livres. Mais ils ne comprennent ni la menuiserie, ni les glaces, ni les sculptures, ni les peintures, ni les dorures, ni les marbres, ni les vitres. Ils avaient été établis avant le commencement des travaux; donc ils devaient être dépassés. Ils le furent et de beaucoup. En 1740, rien n'était encore achevé, les dépenses s'élevaient déjà à plus de 700.000 livres et le cardinal devait demander pour six années la prolongation de la taxe annuelle de 12.000 livres que ses diocésains payaient depuis 1730 pour la construction du palais épiscopal.

Nous n'avons pu découvrir les noms de tous les collaborateurs de Robert de Cotte et de Massol. A l'intérieur, certaines peintures furent, dit-on, exécutées par Parrocel. Quant aux sculptures elles sont toutes, ou presque toutes, de Robert Le Lorrain.



ROBERT LE LORRAIN

Gravure de Nicolas Tardieu, d'après une peinture de Nonotte.

Il existe aux archives départementales du Bas-Rhin une pièce fort intéressante qui porte ce titre : *Description des ouvrages de sculpture que feu M. Lelorrain, professeur de l'Académie royale de peinture et de sculpture, a fait pendant plusieurs années au château de Saverne, finies en 1723, et au palais épiscopal de Strasbourg* en *1735, 1736, 1737, ouvrages dignes d'être admirés et d'honorer la mémoire de ce grand homme.* Les œuvres de Le Lorrain énumérées et décrites dans ce document sont : les clefs des arcades sur la façade de la principale entrée (ce sont des masques admirables représentant les traits de quelques personnages de l'Ancien Testament); les deux belles figures de la Religion et de la Clémence qui surmontent l'entablement du portail (le visage de la Clémence est d'une grâce inexprimable) ; les Groupes d'enfants et les cassolettes qui décorent le même entablement; la Charité qui orne le tympan du pavillon à droite de l'entrée (le dessin seul est de Le Lorrain, la sculpture fut exécutée par un sieur Paulé); les clefs des neuf fenêtres de la façade du château sur la cour; les trophées qui décorent le fronton triangulaire de l'édifice sur la cour et les figures qui les surmontent, la Force et la Prudence (la Force a été complètement refaite, il y a quelques années); les deux anges qui couronnaient la grande fenêtre de la

bibliothèque (exécutés en cuivre, ils furent envoyés à la fonderie, en 1793).

Dans cette énumération, on ne voit figurer ni les clefs des arcades du rez-de-chaussée de la façade sur l'Ill (elles sont exquises, surtout l'adorable masque de femme d'une grâce presque gothique, sculpté sur le bâtiment de la chapelle), ni les têtes de chevaux qui ornent les murs des communs et des écuries. Néanmoins, ces sculptures sont dans la manière de Le Lorrain; elles ont été sans doute oubliées par l'auteur de la description, à moins qu'elles n'aient été exécutées par un élève, sur les dessins et après la mort de son maître.

Comme cet art de Le Lorrain s'accordait bien avec celui de Robert de Cotte! Même facilité, même élégance, même esprit. Ces deux Parisiens de Paris étaient faits pour s'entendre.

Les successeurs d'Armand-Gaston de Rohan, François-Armand de Rohan-Soubise-Ventadour, Louis-Constantin de Rohan-Guéménée-Montbazon et Louis-Édouard de Rohan-Guéménée habitèrent le palais épiscopal, chaque fois qu'ils vinrent à Strasbourg. Ils n'y vinrent pas très souvent. Lorsqu'ils étaient en Alsace, ils préféraient Saverne, qui, avec ses jardins, ses eaux, ses chasses, ses vastes écuries et ses nombreux appartements, convenait mieux à la vie de cour.

Le dernier des cardinaux de Rohan, le car-

dinal de l'affaire du collier, surpassa en faste et en prodigalité tous les prélats qui l'avaient précédé à Strasbourg. Il émerveilla la baronne d'Oberkirch par le luxe de ses vêtements, la magnificence de son domestique, la bonne grâce de sa conversation, et les *Mémoires* de cette femme d'esprit sont à lire, si l'on veut évoquer la vie d'autrefois dans le grand appartement du château de Strasbourg. « Son Éminence nous reçut dans son palais épiscopal digne d'un souverain. Il menait un train de maison ruineux et invraisemblable à raconter. Je ne dirai qu'une chose, elle donnera l'idée du reste. Il n'avait pas moins de 14 maîtres d'hôtel et de 25 valets de chambre. Jugez! Il était trois heures de l'après-midi, la veille de l'Octave de la Toussaint; le cardinal sortait de sa chappelle en soutane de moire écarlate et en rochet d'Angleterre d'un prix incalculable. Le cardinal portait à la main un missel enluminé, meuble de famille d'une antiquité et d'une magnificence uniques; les livres imprimés n'étaient pas dignes de lui. Il vint au-devant de nous avec une galanterie et une politesse de grand seigneur que j'ai rarement rencontrées chez personne... » Et qu'elles sont vivantes et dramatiques, les scènes où, dans ce même château de Strasbourg, la baronne nous montre l'empire que Cagliostro exerçait sur le crédule cardinal!

Le cardinal de Rohan protesta à l'Assemblée constituante contre tous les décrets relatifs aux biens ecclésiastiques, puis passa le Rhin et se réfugia à Ettenheim. Le 8 août 1791, le château fut vendu comme bien d'émigré. La commune de Strasbourg l'acheta 129.000 livres pour en faire une mairie. Mais les meubles restèrent encore deux années dans les appartements. La commune demandait qu'on les enlevât; elle écrivait aux administrateurs du district : « Nous-mêmes, nous n'attachons aucune valeur à des meubles somptueux qui contrastent avec la simplicité républicaine et répugnent à l'économie que la municipalité doit mettre dans son administration. » Néanmoins, lors de la vente, la Ville eut soin de racheter les objets qui formaient le décor même du palais : les glaces, les peintures, les tapisseries, les bustes antiques, des vases de Chine et du Japon, les armoires de la bibliothèque. Malheureusement, la Révolution laissa derrière elle quelques dommages irréparables. Les portraits des évêques, qui ornaient un des salons, furent brûlés. Les deux Anges en cuivre, qui surmontaient la grande fenêtre de la bibliothèque, furent envoyés à la fonte. L'écusson de Rohan, sculpté sur le portail, fut brisé. Il est vrai que sur l'entablement de ce même portail, le 12 fructidor an II, on érigea une Liberté du sculpteur mayençais, Étienne Malade.

En 1806, la ville donna le château à l'Empereur. et ce fut dans ce palais impérial que résida Napoléon, à son retour d'Allemagne. Des fêtes furent alors célébrées dont le programme rappelle celui des fêtes jadis données à Louis XV. Le souvenir en a été conservé dans une suite d'estampes d'après les dessins au trait de Zix qui ne manquent ni de finesse ni d'esprit. Un d'eux représente le défilé des corporations de Strasbourg sur la terrasse de l'Ill. Napoléon a remplacé Louis XV à la fenêtre du château.

En 1832, l'ancien palais épiscopal, devenu palais impérial, puis palais royal, fut détaché de la liste civile et revint à la ville qui, de nouveau, s'en débarrassa, sous le second Empire, en le donnant à Napoléon III. De 1871 à 1895, il abrita la bibliothèque de l'Université dont l'installation causa de grands dégâts aux plafonds et aux boiseries.

Aujourd'hui le musée de peintures et le cabinet des estampes occupent le premier étage du château. Quant au grand appartement des cardinaux, le seul dont la décoration soit précieuse, il sert à des expositions diverses.

Une partie du château a été envahie par le service des monuments historiques qui y a établi ses bureaux et ses magasins. Non seulement il a encombré la cour de débris romains, mérovingiens et carlovingiens qui font la plus

sotte figure au milieu des bâtiments du dix-huitième siècle, mais il a envahi les deux plus belles salles du palais, la bibliothèque et la chapelle, et les a transformées en un dépôt de briques et de vieilles pierres, et il faut avouer que voilà une assez plaisante façon d'entendre la conservation des monuments historiques.

Ce château est un des exemplaires les plus merveilleux et les plus achevés d'une résidence princière, bâtie en pleine ville, sans le décor d'un jardin.

La porte qui s'ouvre sur la place du château, avec ses vantaux de bois sculptés, la galerie intérieure qui conduit aux deux pavillons, la forme de la cour et ses justes dimensions, la noble façade du palais avec son fronton et ses deux statues allégoriques, le degré qui, aux angles de la cour, précède les deux vestibules la majestueuse façade qui domine le cours de l'Ill, le choix même des matériaux, la pierre grise des façades principales qui s'harmonise si bien avec le grès rose employé dans les autres parties de l'édifice, tout offre ici un incomparable caractère de grandeur et de perfection. L'édifice est à peu près conservé dans ses parties essentielles.

Mais quelle désolation quand on pénètre dans l'intérieur du château, dans les magnifiques appartements du rez-de-chaussée! L'œuvre de

l'architecte y est intacte: le vestibule avec ses lignes doucement arrondies, la grande salle du Synode avec ses arcades, la longue enfilade des salons, l'admirable bibliothèque communiquant avec la chapelle, tout cet appartement d'une beauté vraiment royale nous émerveille encore, malgré l'état lamentable où il est abandonné. Mais des boiseries sont éventrées, d'autres pourrissent, des plafonds sont troués, des volets sont brisés et portent les traces du bombardement de Strasbourg ; des peintures ont été arrachées et des panneaux entiers sont en ruine !

Le cardinal Egon de Furstemberg avait entrepris la construction du château de Saverne sur les plans d'un Italien, Thomas Comacio. Son successeur, le premier des cardinaux de Rohan, celui qui a bâti le château de Strasbourg, résolut d'achever l'édifice, et là aussi il fit travailler Le Lorrain. Celui-ci sculpta les bas-reliefs du grand salon et deux sphinx plus grands que nature, « l'un coiffé à la grecque et l'autre à l'allemande » qui étaient posés de chaque côté des degrés par où du château l'on descendait vers les jardins. De ces sculptures, comme du palais qu'elles ornaient, il ne reste rien : un incendie a détruit, en 1779, le château de Saverne.

Pour nous représenter les dehors du château

incendié, nous n'avons qu'une estampe. Mais les contemporains nous ont laissé des relations enchanteresses de la vie que menaient les hôtes de Saverne. Écoutons d'abord le marquis de Valfons qui fut reçu par le cardinal en 1741.

L'immensité de l'édifice lui causa une grande surprise, car on y comptait 700 lits. Il y avait 180 chevaux dans les écuries et « des calèches à volonté. » La plus grande liberté régnait dans le château et chacun y vivait selon sa fantaisie. « Avec un pareil maître de maison, tout est bonheur ; aussi le temple ne désemplissait pas, et il n'était femme ou fille de bonne maison qui ne rêvât Saverne. Je remarquai que tout y était de bon conseil, jusqu'au-dessus des portes, où il y avait pour légende un mot latin, *suadere*, qui veut dire persuader. Chacun y travaillait, et souvent le succès suivait le désir. J'y ai vu les plus belles chasses : 600 paysans rangés avec des gardes de distance en distance formant une chaîne d'une lieue, parcourant un terrain immense devant eux, en poussant des cris, battant les bois et les buissons avec des gaules. »

Ne dirait-on pas de petits tableaux composés par Lancret pour être logés dans le cadre sinueux d'une boiserie Louis XV ?

« On faisait trois battues comme cela jusqu'à une heure après midi, où la compagnie, femmes et hommes, se rassemblait sous une belle

CHATEAU DE SAVERNE

tente au bord d'un ruisseau, dans quelque endroit délicieux; on y servait un dîner exquis assaisonné de beaucoup de gaîté; et comme il fallait que tout le monde fût heureux, il y avait des ronds et des tables creusés dans le gazon pour tous les paysans... La halte finie, le chaud un peu passé, chacun allait reprendre de nouveaux postes, et la battue recommençait. On choisissait son terrain pour se mettre à l'affût, et de crainte que les femmes n'eussent peur étant seules, on leur laissait toujours l'homme qu'elles haïssaient le moins pour les rassurer. Il était extrêmement recommandé de ne quitter son poste qu'à un certain signal, afin d'éviter les accidents de coups de fusil; tout était prévu, car, avec cet ordre, il devenait impossible d'être surpris. Il m'a paru que les femmes à qui j'avais entendu le plus fronder le goût de la chasse, aimaient beaucoup celle-là. La journée finie, on payait bien chaque paysan, qui ne demandait qu'à recommencer, ainsi que les dames. »

Un poète, commensal de l'évêque, va nous faire entrer dans l'intimité de cette petite cour plus mondaine qu'ecclésiastique. Ce poète, c'est l'abbé Grandidier, qui fut plus tard l'austère historien de l'église de Strasbourg[1]. Mais, alors, il a vingt ans. On le trouve, à Saverne,

[1] *Grandidier poète*, par A.-M.-P. Ingold. (*Revue alsacienne illustrée*. Octobre 1903.)

« le plus aimable, le plus instruit et le plus beau des hommes ». Toutes les femmes en raffolent : la marquise de Salle, Christine de Saxe, abbesse de Remiremont, la princesse de Rohan-Rochefort, pour laquelle il rime une fable charmante, une certaine Mme de P..., à qui est adressée cette galante prière :

En faveur de ma jeunesse
Vous n'avez que trop vanté
Des chansons que la paresse
Me dicta pour la beauté.

Vous affligez ma tendresse
En flattant ma vanité,
Vous augmentez ma détresse
Blâmant ma sincérité.

Le laurier peut-il me plaire!
Je vous aime et j'ai vingt ans.
Parez ma muse légère,
Enchaînez-moi de rubans.

Pour mes vers soyez sévère :
Mais des festons du printemps
Et du myrthe de Cythère
Couronnez mes jeunes ans.

La gloire est triste à mon âge
Et l'amour est enchanteur.
Louez un peu moins l'ouvrage,
Aimez un peu plus l'auteur.

Et Grandidier, ayant été exaucé, remerciait par ce quatrain :

A la même sur un baiser qu'elle avait donné à l'auteur après la lecture de cette chanson.

Alain Chartier dormait, si l'on en croit l'histoire,
Lorsqu'il dut au hasard un baiser pour sa gloire.
Pour le prix de mes vers j'eus un baiser plus doux ;
Mais je ne dormais pas quand je l'obtins de vous.

Mme de P... était, paraît-il, d'un âge qui rendait ce badinage innocent. On veut aussi, pour la même raison, ne voir que fantaisie de rimeur dans *les Réflexions d'un jeune antiquaire* adressées à Mme la comtesse de Brionne :

Donc, avec art découvrant les trésors,
Les Phidias à l'envi l'un de l'autre,
En modelant jadis de si beaux corps,
Semblaient mouler tous les contours du vôtre.

Ainsi, princesse, en l'âge des amours,
Quand le plaisir préside à nos beaux jours,
En vous voyant comme un modèle unique,
J'admire en vous les beautés de l'Antique.

N'est-il pas vrai que le seul accent des petits vers du petit abbé suffit à évoquer toutes les images galantes, toutes les mythologies dont les peintres et les statuaires des Rohan avaient orné les jardins, les appartements et les galeries de Saverne ?

Après le Français de Valfons et l'Alsacien Grandidier, voici un Allemand.

Un beau jour d'été de l'année 1770, trois jeunes

étudiants qui prenaient leurs degrés à l'Université de Strasbourg firent le projet d'aller visiter Saverne. Deux d'entre eux étaient de la Basse-Alsace et le troisième venait de Francfort. Plus tard, ce dernier racontait ainsi ses impressions :

« Avec deux de nos convives, mes bons amis Engelbach et Weyland, tous deux enfants de la Basse-Alsace, je me rendis à cheval à Saverne, et, par le temps qu'il faisait, cette gracieuse petite ville nous sourit très agréablement. Nous admirâmes l'aspect du château épiscopal ; l'étendue, la grandeur et le luxe d'une nouvelle écurie attestaient la richesse du possesseur ; la magnificence de l'escalier nous surprit ; nous parcourûmes les chambres et les salles avec respect ; mais la personne du cardinal faisait contraste : c'était un petit homme caduc. Nous le vîmes dîner. La vue sur le jardin est superbe, et un canal de trois quarts de lieue, tiré au cordeau dans la direction du centre de l'édifice, donne une haute idée de l'intelligence et du pouvoir des anciens maîtres. Nous nous promenâmes au bord, et nous parcourûmes plusieurs parties de ce domaine, bien situé à l'extrémité de la magnifique plaine d'Alsace, au pied des Vosges. Après avoir observé avec plaisir cet avant-poste ecclésiastique d'une puissante monarchie et nous être promenés à loisir dans les environs, nous atteignîmes le lendemain..... »

Le petit homme caduc, c'était le prince Louis-Constantin, le troisième des cardinaux de Rohan. Le jeune étudiant qui parcourait les galeries du château *avec respect*, et assistait au dîner du prélat, c'était Gœthe.

Après l'incendie de 1779, le cardinal Louis-Edouard de Rohan Guéménée fit bâtir un édifice nouveau par l'architecte Salins de Montfort. C'est celui qui subsiste encore aujourd'hui, mais combien défiguré !

Les travaux n'étaient pas tout à fait achevés au moment de la Révolution. Le 10 juin 1790, une bande de six cents paysans envahit les jardins du château, et abattit les arbres séculaires. Saverne, « autrefois le repaire du druide Rohan », tombe au pouvoir des Jacobins : le 28 septembre 1792, on plaça sur le fauteuil du cardinal l'effigie de Louis XVI, et on la promena dans toutes les rues de la ville « au grand déplaisir des aristocrates, qui avaient soigneusement fermé leurs fenêtres et qui, sans doute, faisaient de ferventes prières pour la délivrance des prisonniers du Temple. Le soir, la ville a été illuminée, et il y a eu des danses et des festins[1] ».

Le Directoire du département du Bas-Rhin

[1] *Courrier de Strasbourg*, 1er octobre 1792. — J'emprunte ce détail — comme beaucoup d'autres — à une très intéressante compilation de Le Roy de Sainte-Croix : *Les Quatre cardinaux de Rohan en Alsace.*

sauva la bibliothèque de Rohan et fit transporter à Strasbourg les magnifiques volumes dont les reliures, frappées aux armes cardinalices, portaient la mention : *Ex bibliotheca Tabernensi.* Ils ont été brûlés dans l'incendie de la bibliothèque de Strasbourg, allumé le 24 août 1870 par les bombes allemandes.

Le château était, sous le Consulat, très délabré. La ville de Saverne, qui l'avait acquis, en fit abandon à l'administration de la Légion d'Honneur. Celle-ci, au lieu de le consolider, vendit le cuivre, le plomb et les ardoises des toitures. L'édifice n'était plus qu'une ruine. La ville en réclama de nouveau la propriété, l'obtint, fit les réparations les plus urgentes. Le vieux palais devint une halle, une mairie, une caserne, jusqu'au jour où le prince Louis-Napoléon le convertit en un asile pour les veuves des hauts fonctionnaires civils ou militaires morts au service de l'Etat. On rebâtit les façades, on aménagea de nouveau les appartements. Depuis 1870, le palais est redevenu caserne.

Une première fois, m'étant présenté pour visiter l'ancien château, je fus éconduit. Depuis, j'ai été plus heureux. On m'a laissé parcourir tous les étages, et j'ai pu me convaincre qu'il ne restait pas un vestige des magnificences d'autrefois. On ne peut même plus imaginer la

disposition des anciennes salles; tout l'aménagement intérieur a été bouleversé.

Ce qui subsiste, c'est les deux façades, telles que les avait construites l'architecte Salins de Montfort. La façade tournée vers la ville a été défigurée par l'adjonction d'une aile immense et disgracieuse; les toitures ont été surélevées; le palais est couronné d'une abominable petite lanterne en verre de couleur. L'autre façade, du côté des jardins, a conservé toute sa majesté avec ses immenses pilastres qui montent du rez-de-chaussée jusqu'à l'attique, et son grandiose péristyle soutenu par des colonnes corinthiennes.

Les Rohan avaient donc donné à l'Alsace deux superbes modèles de l'architecture française appliquée à la construction d'une résidence princière.

II

ÉGLISES ET ABBAYES

Les grandes abbayes de l'Alsace avaient été ruinées par la guerre de Trente ans. Elles commençaient de se relever, quand les campagnes de Louis XIV contre l'Europe coalisée bouleversèrent de nouveau la province. Ce fut seulement après la paix de Ryswyck que, la province respirant enfin, les moines et les chapitres purent rebâtir leurs couvents et leurs églises. Alors on vit refleurir les monastères qui, dix siècles auparavant, avaient christianisé et défriché l'Alsace : Marmoutier, le plus ancien de tous, Murbach, Ebersmunster, Andlau, Neuwiller, Altorf, Neubourg, Niederhaslach et bien d'autres.

Les religieux qui, au dix-huitième siècle, peuplent ces couvents sont les uns des indigènes, les autres des Allemands : mais tous reconstruisent leurs églises dans le goût français.

A Neuwiller, on rebâtit une tour ; à Altorf, le chœur et le transept. Les chœurs de Niederhas-

NOTRE-DAME DE GUEBWILLER

lach de Neubourg et de Marmoutier reçoivent des boiseries précieuses. Celles de Marmoutier et de Neubourg dont j'ai parlé ailleurs sont les plus belles et les plus célèbres.

L'Alsace possède aussi des monuments complets de l'art religieux du dix-huitième siècle, comme l'église d'Ebersmunster, la chapelle des Jésuites de Colmar, l'église de Guebwiller.

Du grand monastère d'Ebersmunster il reste seulement quelques bâtiments insignifiants. Mais l'église demeure debout avec ses trois clochers. L'extérieur est simple, d'un goût sobre. L'intérieur, avec ses voûtes couvertes de fresques et ses vastes galeries qui forment une sorte de terrasse au-dessus des bas côtés, présente un aspect grandiose, un peu théâtral. Mais les diverses parties de l'édifice sont parfaitement équilibrées. Les autels s'harmonisent bien avec l'architecture. Quant aux peintures plafonnantes de la nef, de la coupole et du chœur, elles appartiennent à l'art facile et rapide de ces décorateurs nomades qui parcouraient alors l'Europe, peignant ici une église, là une résidence princière. L'un de ceux qui travaillèrent à Ebersmunster s'appelait Magès qui peignit aussi à Stuttgard et à Augsbourg. Des autres, on a seulement su déchiffrer les signatures, et c'est tout ce que l'on connaît d'eux. Dans de tels édifices, il serait dangereux de s'attarder aux

détails ; mais l'ensemble laisse dans la mémoire le souvenir d'un tableau somptueux et brillant.

Les Jésuites avaient à Colmar un établissement célèbre qui est aujourd'hui le lycée. La chapelle en a été conservée. Par l'aisance du dessin, par la grâce et la souplesse de ses courbes harmonieuses, par la justesse de ses proportions, par l'originalité et la finesse du décor qui souligne ses arcs et encadre ses ouvertures, cette chapelle est un des monuments les plus délicats et les plus achevés que le dix-huitième siècle nous ait laissés. Dans la nef, sur une pierre tombale, on lit une épitaphe latine dont voici la traduction : « Moi, Jean-Jacques Sarger de Strasbourg, architecte de ce temple, je repose ici où jamais je ne me suis reposé. Seigneur, qui m'as donné dans mon temple un repos passager, donne-moi dans ton temple le repos éternel. L'an 1752. » Qui était ce Sarger? Dans leurs *Mémoires*, les RR. PP. Jésuites du collège de Colmar racontent que M. Sarger, architecte de la ville, s'offrit lui-même pour donner le dessin et diriger les travaux de l'église, sans demander aucun salaire ; son seul objet était de se faire connaître et de rendre service aux Jésuites. Chaque année, cependant, on lui fit un présent de cent livres. On lui donna même une fois une écuelle en vermeil de la valeur de deux cent trente livres.

Après quoi on exigea de lui une décharge et une quittance, « précaution qu'on a jugé convenable, ajoute le rédacteur des *Mémoires*, contre ses héritiers, ayant été attaqué par les héritiers d'autres bienfaiteurs moins considérables ». D'après ces mêmes *Mémoires*, Sarger serait probablement mort à Strasbourg. En réalité, il mourut à Colmar le 9 avril 1752. M. André Waltz, le savant bibliothécaire de Colmar, m'a communiqué l'acte de décès qu'il a retrouvé dans les registres de l'état civil. Voilà tout ce que nous savons de Sarger. Nous ignorons s'il a construit quelque autre monument. Du moins, il est intéressant de savoir que l'édifice, peut-être le plus parfait de l'art du dix-huitième siècle en Alsace, est l'œuvre d'un architecte Alsacien.

L'église de Guebwiller appartient à un style assez différent. Elle a été construite un peu plus tard, par le prince abbé de Murbach, Casimir de Rathsamhausen. Elle ne fut jamais achevée et n'a qu'une tour, ce qui trouble l'ordonnance de sa noble façade classique. Mais sa colonnade n'est point dépourvue d'élégance. L'intérieur est d'une singulière beauté avec ses sveltes colonnes, sa coupole gracieuse et sa décoration d'une harmonie si parfaite qu'on y devine dans tous les détails l'inspiration de l'architecte lui-même. Nous éprouvons l'impression, si rare dans un

édifice moderne, de sentir que tout ici fut subordonné à la décision du « maître de l'œuvre ». A Guebwiller, les plans furent d'abord dressés par un constructeur bizontin appelé Benque. Mais celui-ci fut relevé de ses fonctions. Le monument fut repris et continué par un autrichien, Gabriel-Ignace Ritter, qui dirigea les travaux et conçut l'idée des décorations. Pour exécuter les sculptures, il employa une famille d'artistes allemands fixée à Guebwiller : les Sporrer. Le père, Fidel Sporrer, sculpta le groupe compliqué, tumultueux et charmant de l'Assomption qui occupe le fond du chœur ; le fils, Joseph, les deux hauts reliefs qui encadrent le maître-autel ; la fille Hélène, les boiseries du chœur. C'est un beau spécimen du style gréco-romain qui fut en faveur à la fin du dix-huitième siècle, mais on y découvre des traces de germanisme plus accentuées que dans d'autres édifices alsaciens.

CHAPELLE DU LYCÉE DE COLMAR

III

LES FÊTES PUBLIQUES

Les châteaux des Rohan et les églises des abbayes furent les modèles qui familiarisèrent le goût alsacien avec les styles nouveaux. Mais si ces styles devinrent à ce point populaires qu'aujourd'hui encore, ils donnent à la plupart des villes leur aspect caractéristique, il faut en chercher la raison dans de grands événements historiques qui, au dix-huitième siècle, remuèrent l'imagination de l'Alsace.

Louis XV, Marie Leszcinska et Marie-Antoinette ont traversé l'Alsace. Les fêtes que l'on célébra sur leur passage excitèrent la curiosité et l'enthousiasme de la multitude. La vue des cortèges, des costumes, des toilettes, des carrosses, de tout le luxe déployé autour de ces grandes cérémonies, inspira à la noblesse et aux bourgeois opulents la pensée d'imiter ces fastueuses élégances ; et l'impression de ces spectacles fut d'autant plus profonde qu'en ces occasions l'Alsace n'assista pas à ces pompes magnifiques comme à un simple

divertissement; elle les regarda avec un peu de fierté et un peu de tendresse.

Lorsque, le 4 juillet 1725, le roi Stanislas et sa fille Marie pénétrèrent dans Strasbourg, salués par les salves de l'artillerie et les sonneries des cloches, escortés par les carabiniers de Parabère et de Pardaillan, lorsqu'ils reçurent l'hommage des magistrats, défilèrent entre des haies de soldats, et écoutèrent les compliments du cardinal de Rohan, entouré de son clergé et de tous les corps de l'Etat, ce fut vraiment le dénouement d'un conte de fées. Le 15 août, quand les carrosses royaux traversèrent la ville par les rues enguirlandées, quand, au son des tambours, des timbales et des trompettes des gardes du corps, vêtue d'une étoffe de brocart d'argent garnie de dentelles d'argent et semée de roses et de fleurs artificielles, Marie Leczinska entra dans la cathédrale de Strasbourg pour y devenir l'épouse du roi de France, le peuple d'Alsace qui s'écrasait sur les places, contemplait avec un joyeux attendrissement cette scène extraordinaire, comme si ce fût lui-même qui eût donné cette reine à son roi. Car tout le monde, dans cette foule, savait l'histoire douloureuse des Polonais exilés, leur vie médiocre et silencieuse dans la petite maison de Wissembourg, où ils subsistaient des aumônes de la France, leurs espoirs, leurs transes, leurs anxiétés, la bonhomie de Stanislas, grand rêveur

et grand fumeur de pipes, l'humeur douce et compatissante de Marie, la détresse noblement supportée de cette famille infortunée... Et cette étrange aventure qui, à Paris, excitait la raillerie des libellistes, émouvait et enchantait l'Alsace.

Dix-neuf ans plus tard, la France célébrait la convalescence de Louis XV. De toutes parts, dans toutes les villes, dans tous les villages, on se livrait à de grandes réjouissances. Quand le roi, après avoir quitté Metz et traversé Lunéville, s'achemina vers l'Alsace d'où il devait se rendre au siège de Fribourg, le peuple de Strasbourg montra la plus touchante allégresse. On se rappelait les fêtes par lesquelles, dix-neuf années auparavant, Strasbourg avait accueilli l'exilée de Wissembourg devenue reine de France. Et ce qui redoublait peut-être l'enthousiasme de la foule, c'était la nouvelle partout répandue de la réconciliation du roi et de la reine. On ignorait encore dans le public la revanche que Richelieu et Mme de Châteauroux. avaient déjà prise.

Les fêtes durèrent cinq jours. Elles ont été représentées dans une suite de charmantes gravures par le dessinateur alsacien Weis. Grâce à ces estampes si vivantes et si spirituelles, nous assistons aux transports de la foule, aux illuminations et aux feux d'artifices, aux défilés des corporations et aux jeux du populaire. Et, comme

le château devenu la demeure du roi est le centre des réjouissances, nous avons sous les yeux tous les aspects de l'édifice.

Ces fines compositions sont accompagnées d'une relation des fêtes que Weis a encadrée de dessins d'une délicieuse fantaisie, d'un style tout pareil à celui des ornements qui décorent les salles du château des Rohan. Le texte de cette relation est rédigé dans une langue pure et spirituellement cérémonieuse. D'ailleurs, architectures de Robert de Cotte, sculptures de Le Lorrain, compositions de Weis, prose du narrateur anonyme, tout cela respire la même noblesse, la même élégance et le même esprit.

La nouvelle de la convalescence du roi a déjà mis le peuple en liesse. Au bruit des salves d'artillerie et de mousqueterie, un *Te Deum* a été chanté dans la cathédrale. On a distribué à la foule du pain et de la viande. Le vin a coulé des fontaines. Le cardinal a, dans son château, donné une fête dont « l'éclat et la somptuosité répondaient à la magnificence du lieu et à la dignité du maître ». Il y a eu un souper chez l'intendant et un feu d'artifice devant la maison du préteur royal... Le 5 octobre, le roi lui-même se rend à Strasbourg.

Les Strasbourgeois endossent, tous, des costumes militaires pour faire cortège au souverain. On forme parmi les jeunes gens de la ville une

compagnie, habillée en Cent-Suisses, « d'un uniforme de camelot bleu, chargé sur toutes les tailles de rubans de soie rouges et blancs, avec la fraise, la hallebarde, le chapeau, la plume et le reste de l'ajustement à la suisse », et une compagnie de hussards « habillés d'écarlate avec des boutons et des agréments d'argent ». L'élite de la bourgeoisie se partage en quatre escadrons de cavalerie et trois bataillons d'infanterie. (J'abrège la longue et minutieuse description des costumes ; mais je note en passant que cette façon de « jouer au soldat » est significative, et qu'elle nous révèle le tempérament militaire de l'Alsace.) « Chaque corps d'infanterie et de cavalerie avait un drapeau et un étendard blanc, semé, d'une part, de fleurs de lis brodées en or, et de l'autre, une représentation de la Vierge en broderie, qui est l'ancien étendard de la ville de Strasbourg, lequel marchait à la tête de toutes les villes libres de l'empire, aux entrées solennelles que les empereurs faisaient autrefois dans Rome... Un timbalier avec ses timbales garnies de tabliers de damas cramoisi aux armes de la ville brodées en or, et les trompettes habillées en écarlate, galonnées d'or en brandebourgs précédaient la cavalerie. Chaque bataillon d'infanterie avait à sa tête quatre hautbois et autant de cors de chasse, ce qui pour les trois bataillons faisait vingt-quatre instruments dont seize étaient

en habits bleus et les huit autres en écarlate, tous avec des brandebourgs d'or. »

Le préteur, à la tête des troupes bourgeoises, attend le roi, hors la porte de Saverne. Il présente à Louis XV trois clefs de vermeil et lui fait un compliment. A l'extrémité du faubourg se dresse un arc de triomphe chargé d'allégories, d'emblèmes, de devises et de magnifiques inscriptions latines. Plus loin, on a élevé une statue équestre de Louis XV, puis des pyramides qui portent des écussons et un globe ceint de lauriers. Par les rues sablées et jonchées de fleurs, entre les maisons décorées de tapisseries, le roi marche vers la cathédrale. Alors, on voit s'avancer « huit jeunes bergers et huit bergères choisis dans ce que la jeunesse de Strasbourg a de plus beau et de mieux fait. Ils étaient en habits de soie bleue ornés de guirlandes de fleurs et de rubans couleur de rose, les cheveux bouclés et flottants, les houlettes peintes et dorées... Les bergères portaient de petites corbeilles fort proprement remplies de toutes sortes de fleurs, elles présentèrent au roi leurs hommages innocents sous le symbole de ces fleurs qu'elles lui offrirent et qu'elles répandirent sur son passage. »

Un peu plus loin étaient « vingt-quatre filles

[1] L'encadrement et le cul-de-lampe qui ornent la couverture du présent volume sont empruntés à l'ouvrage de Weis.

de quinze à vingt ans des familles les plus distinguées de la bourgeoisie, habillées d'étoffes superbes, suivant les différentes modes allemandes de Strasbourg, les cheveux tressés et pendants ; leur ajustement était relevé par leurs grâces et leurs charmes naturels. Elles exprimèrent de la même manière les vœux et la joie publique... Un pareil nombre de personnes choisies du même sexe, habillées à la française et placées à cent pas de là, s'acquittèrent des mêmes devoirs ». Le tableau est charmant, et l'on ne peut s'empêcher de remarquer au passage le libéralisme adroit et politique qui avait réglé les épisodes du cortège.

Le roi fait sa prière à la cathédrale, puis se rend au palais épiscopal. Je ne puis citer ici tout le récit des fêtes et réjouissances, la ville en liesse, les divertissements du peuple, l'illumination de la cathédrale, éclairée de pots à feu « qui semblaient avoir transformé en cristal ce merveilleux morceau d'architecture ». Je me contente de quelques lignes tirées de l'étonnante description du feu d'artifice sur l'Ill.

Après que toutes les figures allégoriques dressées sur les rives et sur l'eau eurent été éclairées par des gerbes de feu, on vit tout à coup apparaître Neptune armé de son trident, dans un char tiré par deux chevaux marins. « Des pointes du trident, des rayons de la couronne, ainsi que

des yeux, des oreilles et des narines des chevaux jaillissaient mille feux différents. Le char, dont les roues formaient des soleils tournants s'étant avancé jusqu'au milieu du bassin, s'arrêta sous les fenêtres du roi, et, après quelques instants, toute la machine éclata avec fracas, répandant dans l'air une si prodigieuse quantité de fusées, de serpenteaux et d'autres artifices, que les spectateurs furent quelques temps partagés entre la crainte et l'admiration. Ce feu dont la durée a été d'environ trois quarts d'heure, fut servi avec une promptitude surprenante au bruit des timbales, des trompettes et de toutes sortes d'instruments de musique, placés aux extrémités du bassin sur deux orchestres peints en forme de bateaux, illuminés, couverts de banderoles et de guirlandes, avec les armes de France au-dessus. »

On sait l'éclat des fêtes données à l'occasion du mariage de Marie-Antoinette. Strasbourg reçut avec des transports de joie cette princesse allemande qui venait s'unir au dauphin de France. Dans une île du Rhin, on avait élevé un joli pavillon d'un seul étage, avec terrasse à l'italienne, où Marie-Antoinette devait se rencontrer avec le comte de Noailles, ambassadeur du roi. Ce pavillon se composait de cinq pièces : l'antichambre autrichienne, le salon autrichien, au centre le « salon de la remise », puis le salon

STRASBOURG

Fêtes données en l'honneur de Louis XV.

Gravure de J. M. Weis.

français et l'antichambre française. La dauphine pénétra dans l'appartement autrichien ; ce fut là qu'on lui retira tous ses vêtements jusqu'à ses bas, et qu'on lui mit les vêtements nouveaux envoyés par le roi de France. Puis s'étant arrêtée dans le salon de la remise et ayant traversé l'appartement français, elle fit son entrée dans Strasbourg, au milieu des acclamations, des harangues, des danses et des feux d'artifice.

Gœthe a décrit ces fêtes auxquelles il assista. Il a conté comment, dans le pavillon de l'île du Rhin, il vit certaines tapisseries d'après les cartons de Raphaël, et apprit ainsi « à connaître le beau et le parfait ». Mais d'autres tapisseries placées dans le salon central de ce même pavillon le remplirent d'indignation. Elles représentaient l'histoire de Jason et de Médée. Gœthe jugea de très mauvais goût que l'on mît sous les yeux de Marie-Antoinette le tableau des plus horribles noces qui furent jamais célébrées. « C'est, s'écria-t-il, comme si l'on avait envoyé à la frontière, au-devant de cette belle et vive princesse, le plus effrayant fantôme ! » Ses camarades, craignant une esclandre, durent l'entraîner hors du pavillon. « Après quoi, ajoute Gœthe, ils m'assurèrent que tout le monde ne va pas chercher un sens dans les tableaux ; que pour eux ils n'y auraient pas songé et que la population tout entière de Strasbourg et de ses environs, quelle

que fut son affluence, non plus que la reine elle-même et sa cour, n'auraient de pareilles visions. » N'en déplaise à Gœthe, ses camarades avaient raison : le sujet d'une tapisserie importe moins que la beauté de son coloris. D'ailleurs il est bon de remarquer que *Wahrheit und Dichtung*, dont ces lignes sont extraites, ne fut écrit qu'en 1810. Alors le souvenir de la tragédie révolutionnaire entraînait peut-être Gœthe à exagérer ses indignations et ses pressentiments de 1770.

IV

LES VILLES D'ALSACE

Initiée à l'art de France, l'Alsace, durant le dix-huitième siècle, rebâtit ses villes au gré du goût français. Des hôtels et des maisons nouvelles décorèrent les vieilles rues de leurs façades élégantes. (Parfois, par économie ou bien par une pieuse concession aux mœurs de jadis, on gardait, derrière la façade moderne, l'aménagement du logis ancien, et il en résultait d'étranges discordances entre l'aspect du dehors et celui des appartements.)

Le plus souvent on ignore qui furent les auteurs de ces constructions charmantes. Des architectes venus de Paris traversaient l'Alsace, pour se rendre en Allemagne où chaque petit souverain voulait posséder son Versailles. En passant, ils donnaient des plans soit aux villes, soit aux particuliers, laissant le soin de réaliser leurs dessins à des entrepreneurs alsaciens, comme ce Massol qui conduisit les travaux du château de Strasbourg et de la sacristie de la cathédrale.

D'autres s'installaient à Strasbourg, comme ce chevalier d'Isnard auquel on doit quelques belles maisons de style Louis XVI. Il y avait aussi des architectes d'origine alsacienne. J'ai déjà cité le nom de Sarger qui bâtit la chapelle des Jésuites de Colmar. Les deux plus jolies maisons de la grande place de Haguenau, la maison Landweg et celle de l'hôpital civil ont été construites par Georges Barth, sous-greffier de la ville. Le bâtiment de l'ancien Conseil souverain d'Alsace, à Colmar, est l'œuvre d'un ingénieur nommé Chassin. Mais à Wissembourg, à Haguenau, à Mulhouse, à Strasbourg, que de gracieuses architectures restées anonymes ! En ce temps-là, l'architecte était le plus modeste des artistes.

Ce fut à Strasbourg surtout que se développa le luxe des constructions. Sur 3.600 maisons, 1.550 sont rebâties ou transformées. Les grandes abbayes de l'Alsace tiennent à posséder un hôtel dans la capitale de la province : tels les hôtels de Neuwiller, d'Ettenheimmunster, d'Andlau, de Marmoutier (restauré naguère d'une manière discrète et intelligente). Les princes allemands veulent avoir chacun sa maison à Strasbourg : tels l'admirable hôtel de Hanau, qui sert aujourd'hui de mairie, l'hôtel des Deux-Ponts, l'hôtel de Saxe. Enfin les particuliers font élever de toutes parts ces jolies demeures qui sont le charme des rues de Strasbourg. Aujourd'hui

STRASBOURG

Château des Cardinaux de Rohan.

Gravure de J. M. Weis.

encore, malgré le bouleversement de certains quartiers, malgré les bâtisses colossales et saugrenues que l'on a élevées dans le voisinage des logis du dix-huitième siècle, toutes ces architectures font la sobre beauté de Strasbourg, et je suis demeuré stupéfait, je l'avoue, le jour où, dans les *Carnets de voyage* de Taine, j'ai lu cette boutade à propos de Strasbourg : « Quelque chose de terne ; manque complet d'élégance ; c'est une ville de gens qui n'ont pas besoin de finesse et de luxe. »

En 1764, on médita une complète transformation de la ville. Le préteur royal Gayot demanda au duc de Choiseul qu'il lui envoyât un architecte capable de moderniser le plan et les aspects de Strasbourg. Ces vastes entreprises plaisaient alors aux intendants du roi. Gayot — Gœthe s'est moqué non sans raison de ses grands projets — voulait supprimer les rues étroites et tortueuses de la vieille cité et construire une ville neuve régulière, tirée au cordeau. Le duc lui adressa Blondel, ennemi juré des lignes sinueuses et des architectures pittoresques mises à la mode depuis cinquante ans, et qui voulait ramener l'art à la simplicité antique. Celui-ci ne rêvait que démolitions et alignements. Heureusement, les expropriations n'allèrent pas sans difficultés. L'esprit conservateur et pratique des Alsaciens se révolta contre ce bouleversement brusque et dispen-

dieux. Le plan de Blondel ne fut pas exécuté. L'Aubette et trois maisons isolées, voilà tout ce qui demeure aujourd'hui des grands projets de Gayot.

*
* *

Dans ces notes, j'ai surtout parlé de l'architecture. Pour que le tableau fût complet, je devrais montrer comment le style français du dix-huitième siècle fut appliqué à la faïence alsacienne où les Hannong associèrent le décor le plus simple, le plus naturel, le moins conventionnel aux formes les plus contournées de la rocaille ; — à la décoration des tissus qui, durant la seconde moitié du siècle, fut la gloire et la richesse de Mulhouse ; — à la ferronnerie qui orna les balcons, les fenêtres et les impostes de grilles légères qui sont des miracles de goût et de grâce ; — à la sculpture du bois qui a produit tant d'œuvres charmantes : le chœur de Marmoutier, le chœur de Saint-Pierre-le-Jeune (indignement badigeonné), la sacristie de la cathédrale de Strasbourg, mais dont le chef-d'œuvre est peut-être le salon du chapitre des dames nobles de Massevaux, transporté aujourd'hui dans le musée historique de Mulhouse. Je devrais aussi montrer ces styles s'appliquant au mobilier, aux objets de ménage, pénétrant jusque dans les

campagnes où ils modifient la maison du paysan. Je devrais, enfin, énumérer les excellents portraitistes et les remarquables graveurs nés au dix-huitième siècle sur la terre d'Alsace...

Mais, dès maintenant, si l'on s'en tient aux monuments que j'ai signalés, on peut déjà se demander s'il n'y a pas eu dans le goût alsacien du dix-huitième siècle quelques particularités originales. Tâchons de définir la nuance alsacienne.

D'abord l'Alsace est un pays de très antique civilisation. Son goût s'est dès longtemps affiné ; sa culture artistique ne date point d'hier. Elle a été la grande voie entre l'Italie et les Flandres. Déjà, au temps de la Renaissance, elle a su avec une délicatesse singulière accorder les leçons qui lui venaient du Nord avec celles qui lui venaient du Midi. Son génie est fait d'expérience, de bon sens et de mesure. Le style Louis XV pouvait conduire à de burlesques extravagances : le barock-style des églises et des palais allemands l'a bien prouvé. Le style Louis XVI pouvait dégénérer en une morne froideur. L'Alsace sut esquiver les deux écueils.

Elle ne donna pas tête baissée dans les modes nouvelles. Elle les suivit avec prudence. Dès les premières années du dix-huitième siècle, le style, faussement appelé Louis XV, fait son apparition

à Versailles et à Paris : les boiseries du chœur de Notre-Dame qui, avec leurs volutes, leurs coquilles et leurs rinceaux fleuris sont déjà un parfait exemplaire de la nouvelle décoration, furent exécutées de 1699 à 1714. Or, jusqu'en 1725, rien de pareil en Alsace. L'hôpital civil de Strasbourg est bâti de 1718 à 1724 par un architecte alsacien Mollinger : c'est de la pure architecture du dix-septième siècle. Plus tard, quand à Paris les artistes réagissent déjà contre l'abus des lignes courbes dans la construction, dans le décor, dans le mobilier, quand la découverte d'Herculanum et de Pompéi, les voyages de Caylus et l'influence de Winckelman les ramènent à la simplicité des formes antiques, l'Alsace s'en tient encore aux modes de la veille. Elle commence d'adopter le style Louis XVI, quand éclate la Révolution. Dans d'autres provinces françaises, on peut faire des remarques analogues. Mais nulle part ce retard n'est aussi prononcé qu'en Alsace.

L'Alsace, d'ailleurs, ne s'astreignit jamais à une imitation servile des modèles français. Déjà, au moyen âge, elle avait manifesté son originalité artistique. Lorsque le style ogival, venu de France, passa les Vosges, lorsqu'on bâtit la cathédrale de Strasbourg, Saint-Thiébaut de Thann, Saint-Pierre-et-Saint-Paul de Wissembourg, Saint-Georges de Schlestadt, le gothique alsa-

cien se distingua du gothique des provinces rhénanes et du gothique de l'Ile de France, et ces différences maintes fois relevées mériteraient une étude spéciale. A Colmar, à Riquewihr, à Ensisheim, les exquises constructions de la Renaissance alsacienne présentent dans leur physionomie et dans leur ornementation un caractère de mesure et de sobriété qui empêchent de les confondre avec les constructions purement germaniques élevées à la même époque dans l'Allemagne du Sud. Au dix-huitième siècle, l'Alsace mit encore son empreinte sur les styles qui furent importés chez elle.

Elle imposa d'abord ses matériaux à l'architecte. Jusqu'alors le grès des Vosges n'avait servi qu'à bâtir des églises ou des forteresses. A partir du commencement du dix-huitième siècle, on construit les maisons et les châteaux avec cette pierre magnifique dont les tons roses tranchent avec tant de vigueur sur l'azur du ciel et la verdure des paysages : c'est elle qui donne à l'architecture alsacienne sa couleur et son accent.

Puis les formes du vieil art alsacien suggèrent aux constructeurs étrangers des détails pittoresques auxquels ceux-ci n'eussent, ailleurs, jamais songé. Nous avons remarqué sur la muraille latérale du château de Strasbourg, un encorbellement imprévu, réminiscence de

ces jolis oriels[1] qui s'avancent sur les façades des maisons de la Renaissance.

Ailleurs, c'est l'esprit même du peuple qui a inspiré les artistes. Pour l'Alsace, il y avait un peu trop de solennité dans un art qui, même en ses caprices les plus délicats, semble toujours se souvenir qu'il est né à Versailles. Si l'on se promène à Wissembourg, où des rues entières ont été rebâties au dix-huitième siècle, on est frappé par la gentillesse des petites façades, par l'accent familier, presque populaire, des sculptures, et on admire la bonhomie avec laquelle ces bourgeois sans faste surent accommoder la fantaisie de la mode à la parure de leur bonne ville.

Enfin, — c'est son éminente vertu — l'Alsace respecte son passé, aime ses traditions. Elle peut donc adopter un art nouveau sans cesser d'être fidèle à l'art ancien. Au dix-huitième siècle, elle a donné de rares exemples de goût et de sagesse. Elle n'a rien renié ; elle n'a point détruit les monuments que lui avaient légués

[1] Ce mot d'*oriel* n'est pas communément employé, je le sais et je le regrette. Je l'ai entendu prononcer pour la première fois par des Alsaciens, bien qu'il soit, je crois, d'origine normande. Il est charmant, et nous n'en avons aucun autre pour désigner une logette portée en encorbellement sur la façade d'une maison. *Echauguette* suppose une tourelle. *Brétèche* est un terme d'architecture militaire. Dans le vocabulaire de la construction moderne, *oriel* remplacerait avantageusement l'odieux *bow-window*.

le moyen âge ou la Renaissance et qu'avaient épargnés les fureurs de la guerre de Trente Ans.

En ce temps-là, en France et surtout à Paris, chaque chef-d'œuvre nouveau coûtait la vie à un chef-d'œuvre ancien. On ne bâtissait qu'avec des matériaux de démolition. C'était l'époque où l'on *dégothisait* les vieilles églises. L'Alsace n'a jamais approuvé pareil vandalisme.

On restaure l'église romane d'Andlau ; mais on se garde bien d'en altérer la physionomie primitive. On rebâtit le chœur de l'église de Marmoutier, mais dans le style ogival ; et, sans doute, ce gothique-là n'était pas admirable, mais l'intention était pieuse. Dès la fin du dix-huitième siècle, on songe à moderniser la cathédrale de Strasbourg ; en 1682, l'architecte Heckeler détruit le jubé, et, en 1685, il élève au milieu du chœur un maître autel de style baroque, sous un énorme baldaquin que soutenaient quatre groupes de colonnes, et que surmontait la couronne royale, parmi des guirlandes et des statues tumultueuses ; en 1761, Massol détruit cet autel, lorsqu'il refait un nouveau chœur en bois et en plâtre. Mais ces divers travaux indignent les Strasbourgeois, et toujours le chapitre s'y oppose de toutes ses forces. En 1772, on fait disparaître les boutiques sordides qui entouraient la cathédrale ; mais un maître maçon, Jean-Georges Gœtz, en construit

dix-huit nouvelles, sur un plan uniforme, avec des arceaux *gothiques;* et le même, fidèle aux traditions des imagiers du moyen âge, exécute les amusantes gargouilles que l'on voit encore près du portail de l'horloge, et où l'artiste caricatura les têtes emperruquées de quelques bourgeois de Strasbourg, ses contemporains.

Voilà ce que j'ai appelé la nuance alsacienne.

L'art du dix-huitième siècle en Alsace, c'est bien l'art français, mais accueilli avec prudence traité avec mesure, concilié avec le respect du passé.

Cette conquête du goût alsacien, ce fut le premier chapitre de l'histoire du rattachement de la province à la France. La Révolution et l'Empire achevèrent l'œuvre commencée, sous l'ancien régime, par les Rohan, par les abbayes et par les artistes français. La Révolution satisfit l'instinct libéral du peuple, le plus dépourvu qui soit en Europe du sentiment monarchique, les Allemands aujourd'hui s'en aperçoivent et s'en plaignent. L'Empire offrit aux Alsaciens l'occasion de mettre au service de leur patrie ces vertus militaires qu'en 1874, Bismarck vantait dans un célèbre discours au Reichstag : « L'Alsace, disait-il, a fourni aux Français, pour leurs guerres — et c'est là un témoignage d'honneur — les meilleurs soldats et, en tout cas, les meilleurs sous-officiers... » Et Bismarck ne disait rien des

CHŒUR DE MARMOUTIER

grands généraux, comme Kléber, Rapp, Lefèvre.

Ainsi l'art, le premier, puis la liberté et la guerre confondirent les destinées de l'Alsace avec celles de la France. L'accord fut scellé trois fois. Depuis 1871, tout ce qu'il est au pouvoir des hommes d'anéantir, a été brisé. Mais les premiers témoins du pacte ancien, les monuments du dix-huitième siècle sont encore debout. Ils méritent donc un peu plus que notre admiration.

L'ALSACE EN 1910

STRASBOURG

Cour du Musée alsacien.

En contant les promenades que j'ai faites à travers l'Alsace et son histoire, mon premier objet a été d'inspirer à quelques lecteurs le désir de connaître une province qui offre de si admirables paysages, de si précieux monuments, de si pathétiques souvenirs. Mais j'ai essayé aussi de montrer par quelques exemples, comment, depuis le traité de Ryswick jusqu'à celui de Francfort, l'Alsace s'était peu à peu fondue dans la patrie française, comment l'art et le goût de notre dix-huitième siècle avaient marqué de leur empreinte ses monuments, ses logis et ses mœurs, comment la Révolution avait satisfait ses vieux instincts démocratiques, comment les guerres de l'Empire avaient donné carrière à son humeur militaire. J'ai particulièrement insisté sur la première des trois influences qu'a subies l'Alsace : elle fut, jusqu'à présent, la moins étudiée par les historiens, et demeure, sinon la plus profonde, du moins celle qui se révèle avec

le plus d'évidence aux yeux d'un passant. Enfin les observations que j'ai faites et les renseignements que j'ai recueillis, chemin faisant, m'ont permis d'apercevoir le lien que rien n'a brisé, que rien ne brisera, et par lequel l'Alsace d'aujourd'hui tient à son passé. Je voudrais compléter ces notes en résumant les événements qui se sont accomplis en ces dernières années, et qui justifient ce que j'écrivais, il y a sept ans, après un premier voyage en Alsace : « Les cœurs n'ont pas changé. »

Qu'une nouvelle constitution soit demain accordée à l'Alsace-Lorraine, cela ne modifiera ni les sentiments ni les attitudes des Alsaciens. Ceux-ci réclament une autonomie que l'Allemagne ne croit pouvoir leur consentir, sans risque pour sa propre sécurité. Bismarck considérait l'Alsace comme un glacis, que les Allemands doivent pouvoir défendre avant que les Français n'attaquent le Rhin. Même en pleine paix, les territoires militaires sont soumis à une réglementation spéciale. Les malheureux Alsaciens ne savent que trop bien quelle lourde servitude pèse sur leur province en vertu des « exigences de la défense nationale ». Ils ne sont point dupes des promesses qu'on leur prodigue. Sous un régime nouveau, ils continueront de subir les fluctuations de la double politique qui gou-

verne leurs affaires, et connaîtront alternativement les rigueurs de l'empire et les faveurs de l'empereur.

L'Alsace est l'enjeu d'une partie qui se joue entre la Prusse, ou, pour mieux dire, la maison de Hohenzollern, et les États fédérés. « Terre d'empire », elle est administrée par et pour l'empire. Mais, depuis longtemps, le roi de Prusse semble souhaiter que cette riche et magnifique province devienne un apanage de sa famille. C'est le secret du traitement tantôt sévère, tantôt plus libéral, qui est appliqué à l'Alsace. Celle-ci est impitoyablement sacrifiée dès que ses intérêts se trouvent en conflit avec ceux d'un des États de l'empire : elle est toujours lésée dans l'établissement des impôts ; on lui refuse la création d'un canal latéral au Rhin ; ses intérêts sont primés par ceux du grand-duché de Bade dans le projet qui bientôt se réalisera, d'élever des barrages pour utiliser la force motrice du Rhin... Bien différente est la politique personnelle de Guillaume II. Sans doute lorsqu'une grande affaire touche les États allemands, comme la création d'un canal latéral au Rhin, ou bien intéresse le chauvinisme germanique comme l'enseignement du français, l'empereur se garde d'intervenir. Cependant, en maintes occasions, il s'efforce de faire entendre aux Alsaciens qu'ils n'ont pas de meilleur ami

que le roi de Prusse : si la ville de Schlestadt lui fait présent du Hohkœnigsbourg, le lendemain il supprime le paragraphe de la dictature, et c'est au Hohkœnigsbourg qu'est signé l'acte impérial ; il favorise les catholiques en accordant quelque privilège à un évêque ou à un monastère ; il flatte le démocratisme alsacien en faisant des avances à l' « élément civil » ; il ordonne qu'on respecte les souvenirs et les traditions du peuple, et, contre l'avis de ses fonctionnaires, permet que le coq gaulois batte des ailes au sommet du monument de Wissembourg. Bref, il veut se rendre populaire, afin qu'un jour le sentiment public seconde ses ambitions. Les Alsaciens en profitent, sans illusion sur la véritable raison qui leur vaut ces menus avantages, et, entre eux, ils sourient de celui qui veut les enjôler. Ne savent-ils pas que leurs destinées seront toujours réglées à Berlin, et que jamais on ne les consultera ? Indifférents à la question de savoir sous quelle forme l'indépendance leur sera refusée, ils poursuivent l'œuvre qui, à leurs yeux, prime tout : la défense de leur nationalité. Pour cela, ils ne comptent que sur leurs vertus héréditaires qui sont l'énergie et la ténacité.

Toutes les barrières qu'ils ont depuis quarante ans dressées entre eux et les Allemands sont encore debout. Ce que j'écrivais en 1903 est

vrai en 1910. Les quelques ralliés qui ont accepté de devenir fonctionnaires de l'Empire sont toujours en fonction. L'Allemagne les a largement récompensés, mais leur nombre n'a guère augmenté. Annexés et émigrés composent deux sociétés qui vivent côte à côte, saus autres relations que de simples rapports d'affaires. Les hommes se voient, se parlent et ne se reçoivent pas. Les femmes ni ne se reçoivent ni, ne se parlent, ni ne se voient. Au collège les enfants sont confondus, mais, dès l'université, chacun tire de son côté, et les étudiants alsaciens forment des associations dont aucun Allemand ne fait partie. Il y a des « unions mixtes » dans le peuple, il n'y en a que très peu dans la bourgeoisie, et presque toujours elles déclassent ceux ou celles qui ont consenti à des mariages de cette sorte.

La bourgeoisie, qui, depuis la Révolution jusqu'à 1870, fit la grandeur et la fortune de de l'Alsace, cette classe intelligente et riche que représentaient les théologiens protestants de l'Université de Strabourg, les juristes de la Cour de Colmar et les industriels de Mulhouse, avait été décimée, presque anéantie par l'émigration qui a suivi l'annexion. « Dès que la cession à l'Allemagne fut chose accomplie, l'exode vers la France commença... instinctivement, on ne pouvait faire autrement. Ce que

l'émigration nous a fait perdre en population se chiffre par centaines de mille, — en argent, par milliards, — en capacité et en intelligence, cela échappe à tout calcul, à toute estimation, c'est irréparable. Aujourd'hui encore, après trente-huit ans, ce drainage n'est pas complètement terminé et continue de nous appauvrir » Ainsi s'exprime M. Fritz Kiener, professeur agrégé à l'Université de Strasbourg, dans une magistrale étude qu'il a publiée, l'an passé, sur la bourgeoisie alsacienne. Mais, si nous en croyons M. Kiener, et nul n'est mieux placé pour nous renseigner, cette bourgeoisie commence à se redresser. Voici comment il justifie cet optimisme : « De Wissembourg à Bischwiller, dit-il, le mouvement est peu sensible ; là, la bourgeoisie est encore trop épuisée par tout le sang qu'elle a donné à la France. A Strasbourg, elle prend plus d'extension, elle reçoit l'appoint de toutes les villes grandes et petites.... Le pronostic devient plus favorable quand on regarde la Haute-Alsace. Là, les fabriques ont retenu les familles industrielles sur qui repose l'espoir de notre pays. Mulhouse, malheureusement, n'a plus d'enfants ; il a donné ses fils à la France et il donne très souvent ses filles aux Suisses émigrés. Nous voyons avec tristesse la vieille « fabricantocratie » mulhousienne s'éteindre et être remplacée par des étrangers qui restent des

étrangers...[1]. Le rôle que Mulhouse est appelé à jouer dans notre pays serait bien compromis, si les fabriques, en devenant la propriété des sociétés par actions, n'ouvraient à des ingénieurs capables, désireux de s'élever, l'accès de situations dirigeantes. Et ce sont des Alsaciens qui profitent de ce mouvement. Ces fabricants arrivés d'aujourd'hui, montés du sein de la laborieuse classe moyenne d'Alsace, s'efforcent déjà de se mettre à la hauteur des grandes traditions de Mulhouse, et ce fait éclaire notre avenir d'un rayon lumineux[2].» M. Kiener ne juge donc pas impossible le relèvement de la bourgeoisie alsacienne, pourvu qu'elle conserve « l'orgueil de sa classe » et qu'elle reste fidèle à « la culture française soigneusement entretenue dans notre pays par tradition de famille et, en outre, considérée d'instinct comme la culture distinctive de la classe bourgeoise ». Et nous voici ramenés aux formules sur lesquelles la jeune Alsace a fondé son nationalisme. Or, depuis dix ans, non seulement dans la bourgeoisie, mais encore dans la classe moyenne, ces maximes ont si profondément pénétré les esprits, qu'on

[1] J'ai signalé plus haut la situation des industries de Mulhouse (p. 23).

[2] *Revue alsacienne illustrée* (n° II et III, 1909), traduction publiée par le Journal d'*Alsace-Lorraine*.

ne saurait aujourd'hui traiter de chimériques les espoirs de M. Kiener.

Elles furent d'abord proposées par un groupe de jeunes gens, tous nés après 1870, et tous restés fidèles au sol natal. Comme elles s'adaptaient strictement aux nécessités de la vie alsacienne[1], elle ont fait fortune. Des mots exacts et heureux suffirent à éclairer les consciences, à préciser, aviver des répugnances et des sympathies confuses. Alors les rangs se sont reformés, les divisions des partis se sont atténuées, ou du moins chacun de ces partis a discerné clairement le point sur lequel tous les Alsaciens pouvaient s'accorder. Quelques jeunes prêtres avides de jouer un rôle et quelques cléricaux intransigeants continuent d'exploiter la politique antireligieuse du gouvernement français. Mais le grand trouble que le spectacle du combisme avait jeté dans les consciences catholiques s'est apaisé.

L'idée nationaliste a donné un accent nouveau aux délibérations et aux discours de la Délégation d'Alsace-Lorraine, inspiré aux Wetterlé, aux Langel, aux Preiss, aux Pfleger, aux Blumenthal, des paroles hardies et décisives.. Ces manifestations étaient vaines en apparence, car

[1] On a tâché de le montrer dans le chapitre *l'Alsace en 1903* et dans celui où est commenté le roman de M. Barrès : *Au service de l'Allemagne*.

la Délégation n'a qu'une ombre de pouvoir; mais elles retentissaient dans toute l'Alsace et communiquaient aux Alsaciens le courage de parler plus haut, d'agir plus librement, et de revendiquer le droit d'être eux-mêmes.

A l'héroïque protestation des vingt années qui suivirent la guerre avait succédé une opposition sourde, hésitante, sans idée directrice. Et voici que maintenant les annexés prenaient l'offensive.

Ce furent d'abord des escarmouches. Bien que la dictature fût abolie en fait, depuis 1902, les fonctionnaires ne se sont pas toujours résignés à l'abandon des pratiques anciennes : chaque fois que l'un d'eux excédait son droit, des voix s'élevaient désormais pour le rappeler au respect de la loi. Dans leurs réunions, les jeunes gens tenaient des propos que la police feignait le plus souvent de ne pas entendre, mais qui venaient aux oreilles des pangermanistes, et aux outrages que ceux-ci prodiguaient aux Alsaciens, les Alsaciens répondaient par de cruelles moqueries. Puis un spirituel artiste, Hansi, de Colmar, composait ces *Vogesenbilder* dont le succès fut prodigieux en Alsace et ailleurs, mordantes caricatures où étaient ridiculisés les touristes allemands et leurs complets vert bouteille. Et ce fut encore lui qui traduisit la tranquille gouaillerie de ses compatriotes, le jour que, sous de malencontreuses averses, l'Em-

pereur vint inaugurer le bric-à-brac du Hohkoenigsbourg.

En même temps, pour mieux affirmer leur droit au souvenir, les Alsaciens multiplièrent les occasions de célébrer les gloires de leur passé français et de rappeler les tristesses de la défaite qui les a livrés à l'Allemagne. Telle fut la signification du monument qu'ils élevèrent, l'an passé, à la mémoire des soldats français morts sur le champ de bataille de Wissembourg. Les paroles qui furent prononcées le jour de l'inauguration ne peuvent là-dessus laisser aucun doute.

« L'histoire d'un peuple, disait M. l'abbé Wetterlé sur la tombe du général Abel Douay, est faite des souvenirs vivants de toutes ses gloires. Notre province, qui fut si souvent la théâtre de luttes héroïques, a une histoire particulièrement agitée. Sous toutes les dominations, elle sut rester elle-même, elle ne se donna qu'à ceux qui s'appliquèrent à mériter son estime et son affection. Elle garde précieusement la mémoire des bienfaits reçus et ne permettra jamais qu'on déchire, qu'on efface, ou qu'on rature une des pages où sont inscrits les faits glorieux de son passé.

« Sans donc donner à cet hommage un caractère blessant ou provocateur pour personne, elle veut aujourd'hui honorer ses morts, et elle leur

rend le tribut de son admiration et de sa gratitude.

« C'est son droit et c'est son honneur ! »

Ne croit-on pas entendre ici l'écho du discours qu'Édouard Teutsch, député de Saverne, fit, il y a trente-sept ans, à la tribune de Reichstag : « Deux siècles de vie et de pensée en commun créent entre les membres d'une même famille un lien sacré qu'aucun argument et moins encore la violence ne sauraient détruire ? »

A vrai dire, ni la fronde des bourgeois, ni la raillerie des satiriques ni la piété des Alsaciens envers leur ancienne patrie n'avaient beaucoup ému les maîtres de l'Alsace. Ceux-ci, soit qu'ils eussent l'épiderme peu sensible, soit que l'orgueil germanique leur interdît de montrer leur déplaisir, ne prenaient pas garde aux coups d'épingle. D'autre part, ils sont eux-mêmes trop imbus de l'esprit militaire pour désapprouver l'hommage rendu à des soldats tombés sur un champ de bataille. Mais, depuis deux ans, la question de la « double culture » s'est soudain restreinte et précisée pour devenir la question de la langue française. Sur ce nouveau terrain, les Allemands se sont montrés intraitables, et leurs adversaires ont alors entamé une lutte qui n'est point près de finir.

Je me contenterai d'en rappeler les premiers

épisodes. En 1908, sur une motion de M. Kübler, la Délégation d'Alsace-Lorraine, à la presque unanimité, demande que le français soit enseigné dans toutes les écoles primaires de l'Alsace. Peu de temps après, l'interdiction d'une représentation des *Plaideurs* à Strasbourg passionne l'opinion publique et montre clairement le mauvais vouloir du gouvernement.

En mars 1909, la Délégation interroge le président du Ministère sur le sort que le gouvernement réserve à la motion Kübler. M. Zorn de Bulach répond de la manière la plus évasive. Nouvelle motion, celle-là proposée par M. Back, afin que le français soit enseigné au moins dans les localités où le conseil municipal le jugera utile. La Délégation revient, en mai, sur la question, et le gouvernement lui oppose de nouvelles fins de non-recevoir : il est impossible d'autoriser l'enseignement du français dans les écoles primaires; cependant le gouvernement se montrera favorable à l'enseignement privé de cette langue, en dehors de l'école... Mais, entre temps, des polémiques ont éclaté. Un professeur de l'Université de Strasbourg et deux fonctionnaires de l'enseignement ont publié un manifeste intitulé *Gegen die Verwelschung*, contre les partisans du français. M. Gneisse, directeur du lycée de Colmar, a écrit dans la *Strassburger Post* des articles indignés contre les motions de la Délé-

gation. Le caricaturiste Hansi publie dans le *Journal de Colmar*, dirigé par M. l'abbé Wetterlé, une caricature où M. Gneisse juge bon de se reconnaître. M. Gneisse poursuit Hansi qui est condamné à 500 marcks d'amende : puis il poursuit M. Wetterlé à qui le Tribunal inflige deux mois de prison. Et la bataille continue dans les journaux et dans le public, d'autant plus acharnée qu'en cette affaire il ne s'agit pas seulement pour les Allemands de poursuivre leur entreprise de germanisation, et pour les Alsaciens de défendre leur nationalité. Au secours des fonctionnaires accourent tous les philologues de l'Allemagne, jaloux de la prééminence des idiomes germaniques, tandis que les Alsaciens, qui sont gens pratiques et gens d'affaires, font valoir combien leur serait profitable la connaissance des deux langues.

Si l'on veut savoir les raisons pour lesquelles, après quarante ans de domination allemande, l'Alsace s'obstine à demander qu'on lui rende l'usage du français, il faut lire l'admirable plaidoyer qu'à naguère publié, en faveur de notre langue, M. Eccard, avocat à Strasbourg.

Jusqu'à la Révolution — je résume l'argumentation de M. Eccard — la langue française n'a pénétré que dans les couches supérieures de la société, mais, au dix-neuvième siècle, lorsque Napoléon eut réorganisé l'enseignement

secondaire et universitaire, elle a commencé de se répandre dans la bourgeoisie moyenne. Vers 1840, et surtout après la Révolution de 1848, tout Alsacien ayant quelque culture intellectuelle employait couramment le français dans sa conversation et dans sa correspondance. Le progrès fut même si surprenant que, dans certains milieux, on redouta de voir se perdre la connaissance de la langue allemande, « mouvement fort légitime, d'ailleurs et qui correspond au mouvement actuel en faveur du français ». Jusqu'en 1830, le peuple ignora le français ; mais, sous Louis-Philippe, on créa des écoles normales d'instituteurs et d'institutrices, et les deux langues furent enseignées dans les écoles primaires, si bien qu'en 1870, le nombre des paysans ouvriers et artisans parlant le français et fiers de le parler était très considérable.

A cette politique de la France, si prudente et si respectueuse des traditions nationales, il convient d'opposer la manière brutale dont a procédé l'Allemagne après l'annexion. Tout fut alors mis en œuvre pour extirper le français, et « les personnes que n'aveuglent pas les passions politiques sont unanimes à déplorer ce système peu digne d'une nation civilisée et instruite comme l'Allemagne ». La langue française fut interdite dans les écoles populaires et réduite à la portion congrue dans les écoles normales

d'instituteurs. On lui laissa une petite place dans les écoles secondaires, mais elle y fut enseignée par des maîtres incapables et comme une langue morte, pendant quatre heures par semaine dans les classes inférieures, et deux heures seulement dans les classes supérieures. Un élève qui n'a appris le français qu'au lycée est incapable de s'exprimer, et le génie de la langue française lui est complètement étranger.

La persécution systématique du français n'a point changé les habitudes de la haute bourgeoisie ; mais dans la campagne et dans les milieux ouvriers, la population ne sait plus guère le français[1]. La petite bourgeoisie et les artisans, surtout dans le Haut-Rhin, s'efforcent de conserver et même d'agrandir leurs connaissances. Le terrain que le français semble avoir perdu n'a toutefois pas été gagné par le haut allemand. Ce recul n'a profité qu'au patois. Or, la mentalité d'un peuple ne s'élève pas par l'usage

[1] Des dangers qui menacent la nationalité alsacienne, il n'en est pas de plus grave. Les vides que l'émigration a laissés dans la bourgeoisie sont à peu près comblés par des hommes venus de la campagne qui se sont élevés et enrichis à force de talent et d'énergie. Or, il est certain que beaucoup de ceux-ci ne parlent pas le français, le comprennent à peine, hésitent à le parler, et souvent préfèrent y renoncer tout à fait plutôt que de prêter à l'ironie par des expressions impropres ou des fautes de prononciation. C'est pourquoi, dans l'esprit de tant d'Alsaciens, l'enseignement du français est à présent devenu la question capitale.

général d'une langue populaire. Le patois alsacien ne peut être un élément de haute culture. C'est le français qui a été l'éducateur de la pensée alsacienne jusqu'en 1870, c'est à lui que les Alsaciens doivent l'équilibre de la pensée, le don de conceptions claires et précises et le raffinement de leurs mœurs.

Le grand argument des germanisateurs a toujours été qu'il fallait épargner aux Alsaciens le grave inconvénient d'être un peuple bilingue ; selon eux, une nation où chacun apprend simultanément deux langues, dès l'enfance, est condamnée à la stérilité intellectuelle ; les caractères y sont flottants et instables ; jamais un poète, un penseur, une personnalité puissante ne pourra naître sur un terrain aussi mouvant. — Rien n'est plus faux que cette observation. Sans doute les peuples dont la destinée historique a suivi une ligne droite et qui ne possèdent qu'une langue et une culture jouissent de grands privilèges. « Mais ces avantages sont le produit d'une évolution lente et constante ; ils ne s'acquièrent pas par des inoculations subites qui risquent fort, au lieu de transformer l'organisme, d'y provoquer des perturbations dangereuses... L'Alsace, si elle se laissait entraîner complètement dans le giron d'une des deux civilisations qui se disputent sa domination, ne s'assimilerait jamais au même titre que les Alle-

mands ou les Français les qualités spécifiques qui distinguent ces deux races, et elle risquerait d'y perdre ce qui fait précisément son originalité, c'est-à-dire son rôle traditionnel d'intermédiaire intellectuel entre les deux peuples. » Quant à prétendre, comme le font les germanisateurs, que la pratique des deux langues affaiblirait les caractères, l'exemple du passé de l'Alsace prouve le contraire. Les Alsaciens qui ont conduit les armées de la République et de l'Empire, et ceux qui ont fondé l'industrie de leur pays, étaient à coup sûr des natures intrépides et fortement trempées.

D'ailleurs, quelle culture prétend-on imposer à l'Alsace ? Est-ce le goût artistique et littéraire de la Renaissance allemande ? Est-ce l'esprit qui anima les grands penseurs et les poètes du commencement du dix-neuvième siècle ? Non, c'est l'esprit de l'Allemagne moderne. Celle-là a grandi sous le signe de la force ; « son esprit dominateur a entravé souvent l'essor de la liberté et de la pensée individuelle, et sa préoccupation constante d'étendre le plus loin possible sa puissance militaire, politique et économique, ne lui a pas laissé le temps d'affiner ses mœurs et d'acquérir ce goût, cette mesure, cet équilibre mental qui sont les privilèges des nations qui ont usé leur vitalité bruyante dans un passé plus lointain. »

Ici le plaidoyer de M. Eccard qui, ne l'oublions pas, est destiné à convaincre des Allemands, devient singulièrement habile et pressant. « L'Alsacien, indépendant de naissance et légèrement frondeur de tempérament, se révolte à l'idée de subir une contrainte, et les dons que l'on veut lui octroyer de force, non seulement il ne les accepte pas, mais il les renvoie au maladroit donateur. Nous ne voulons pas de ce germanisme de parade et de surface que l'on veut trop souvent imposer à la population alsacienne, mais nous voulons choisir par nous-mêmes ce qu'il y a de noble, d'élevé et de grand dans la civilisation allemande. Pour cela, il faut que nous disposions d'un observatoire d'où nous puissions dominer l'ensemble de la culture allemande, et y découvrir ce qui nous convient et nous plaît. Or, pour accéder à cette vue élevée des choses, il ne suffit pas d'avoir pleinement conscience de notre particularisme alsacien, mais il faut que nous nous rendions compte comment une civilisation rivale de l'Allemagne a compris les problèmes dont tout grand peuple cherche la solution dans l'histoire. »

Et aux Allemands qui affectent de dédaigner la France sans la connaître, voici la magnifique réponse de l'Alsacien : « Pour la langue spécialement, il nous arrive fréquemment d'entendre en faire une docte critique par des gens qui ne

l'ont apprise que grammaticalement et qui ne seraient pas capables de soutenir une conversation. On lui reproche notamment d'être pauvre et de manquer de sincérité. Pauvre, la langue de Rabelais et de Victor Hugo, la langue qui s'est pliée aux formes littéraires les plus diverses, depuis les romans de la Table Ronde, jusqu'aux décadents modernes ! sans sincérité, la langue de Calvin et de Pascal, de Taine et de Flaubert !

« Si les diplomates et les gens de monde affectionnent particulièrement la langue française dans tous les pays, ce n'est pas, comme on l'a prétendu, parce qu'elle leur permet de cacher leurs pensées, — c'est ce que l'on peut faire dans toutes les langues — mais parce qu'elle est plus jolie, plus élégante et plus lumineuse que ses concurrentes. Il y a peut-être dans la littérature allemande une profondeur de pensée plus grande, un lyrisme plus intime ; cela ne tient pas à la supériorité de la langue, mais aux dispositions particulières du génie allemand. L'allemand est plus riche en mots et plus souple, il s'adapte facilement à toutes les formes de la pensée, et il est certain qu'il est bien plus facile de traduire en allemand qu'en français, mais ces avantages mêmes sont dangereux ; ils mènent souvent à une absence de netteté et de précision, à un flottement et à une obscurité dans l'expression que la langue française ne saurait tolérer....

« Qu'on nous fasse grâce de ces attaques contre la langue française ! Qu'on discute la France à d'autres points de vue qui donnent prise à des critiques, mais qu'on lui laisse intact le produit le plus parfait de son génie ! La langue française est devenue classique depuis le siècle de Louis XIV, au même titre que l'art plastique dans l'antiquité, l'architecture gothique au moyen âge, la peinture italienne pendant la Renaissance, la musique allemande dans les temps modernes. C'est une œuvre d'art qui a été lentement formée par une suite ininterrompue d'ouvriers de génie, et dont le développement continue toujours.

« Eh bien, nous ne voulons pas qu'on nous ravisse ce trésor, et nous unirons toutes nos forces pour le conserver. »

Le trésor est en des mains sûres. Tant qu'un Alsacien sera capable d'écrire une page comme celle qu'on vient de lire, nul ne pourra dire que la langue française est, des Vosges au Rhin, une langue étrangère.

Cette belle dialectique n'a point touché les fonctionnaires allemands, mais elle a entraîné beaucoup d'Alsaciens. A Strasbourg où l'élément germanique est le plus nombreux et le plus écrasant, le français est de nouveau en honneur dans la petite bourgeoisie qui commençait de le désapprendre ; des cours et des leçons ont été

organisés ; des cercles se sont formés où l'on cause en français, où l'on joue des comédies françaises ; le soir, des étudiants et de jeunes employés de commerce se réunissent pour parler et discuter en français. Et déjà cet exemple est suivi dans d'autres villes. Un peu interloqué, le gouvernement assiste, sans mot dire, à un mouvement qui déjoue toute sa politique, mais contre lequel il est désarmé... Ainsi se poursuit l'œuvre du nationalisme alsacien.

J'ai fidèlement rapporté ce que j'ai vu, ce que j'ai entendu et ce que j'ai lu. Un Français doit s'en tenir là, quand il s'agit des choses d'Alsace. Toute critique, tout jugement lui sont interdits. Notre devoir était de délivrer les Alsaciens qui payèrent notre rançon de leur liberté, nous ne l'avons pas rempli. Débiteurs qui n'avons pas payé notre dette, ayons la pudeur d'épargner nos conseils à nos créanciers. Admirons sans réserve — l'histoire n'offrit jamais plus beau spectacle — l'opiniâtreté de ce peuple qui se redresse sous la poigne du conquérant pour protéger sa gloire et son héritage, mais ne nous permettons jamais de discuter ni l'objet ni les moyens de sa politique, cela ne nous regarde pas.

FIN

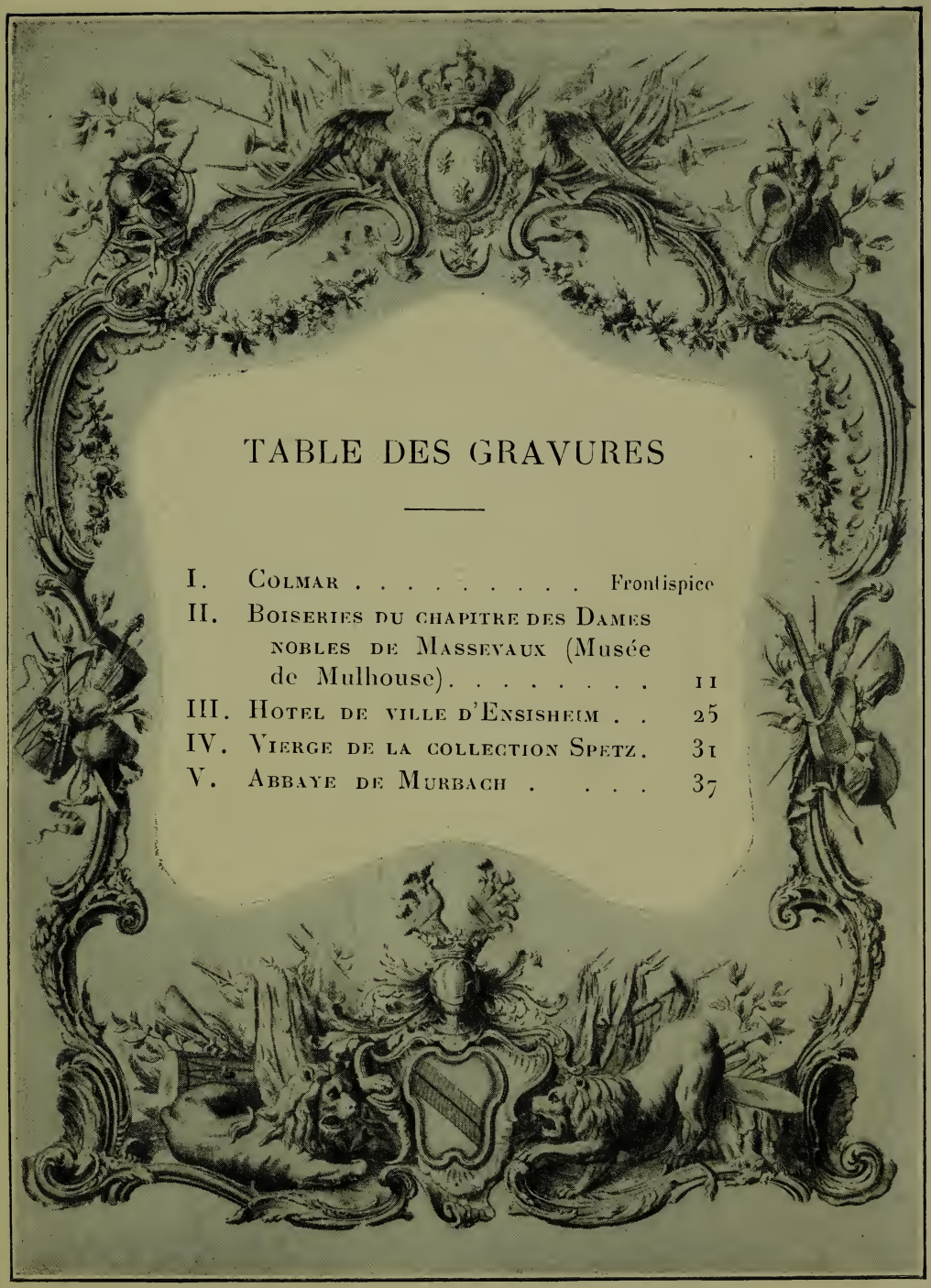


TABLE DES GRAVURES

I. Colmar . . . . . Frontispice

II. Boiseries du chapitre des Dames nobles de Massevaux (Musée de Mulhouse) 11

III. Hotel de ville d'Ensisheim . . 25

IV. Vierge de la collection Spetz. 31

V. Abbaye de Murbach 37

FRONTISPICE DESSINÉ ET GRAVÉ PAR J. M. WEIS, POUR LA RELATION DES FÊTES DONNÉES A STRASBOURG EN L'HONNEUR DE LOUIS XV

VI. Colmar. Le bureau de police 41
VII. La Vierge au buisson (Saint-Martin de Colmar). 49
VIII. « Crucifixion » par Mathias Grunewald (Musée de Colmar) 55
IX. Ammerschwihr 59
X. Riquewihr 67
XI. Masque d'une femme ensevelie dans l'église Sainte-Foy de Schlestadt 75
XII. Une porte du chateau de Birckenwald. . . . 85
XIII. Hohkœnigbourg avant la restauration. . . . 97
XIV. Hohkœnigsbourg après la restauration . . . 99
XV. Hopital de Wissembourg, ancienne demeure de Stanislas Leszcynski. 111
XVI. Une ferme a Bueswiller 127
XVII. La sortie des vêpres a Ettendorf 139
XVIII. Sainte-Odile. 163
XIX. La comtesse d'Albany 184
XX. Alfieri 193
XXI. Ferrette 201
XXII. Chœur de Saint-Nicolas de Haguenau 217
XXIII. Chateau de Soultz-sous-Forêts 225
XXIV. Chateau du Reichshoffen. 241
XXV. Le cardinal Armand-Gaston de Rohan-Soubise. 251
XXVI. Robert de Cotte. 261
XXVII. Boiserie du chateau des cardinaux de Rohan a Strasbourg 264
XXVIII. Robert Le Lorrain 273
XXIX. Chateau de Saverne 280
XXX. Notre-Dame de Guebwiller 289
XXXI. Chapelle du lycée de Colmar. 293
XXXII. Strasbourg. Fêtes données en l'honneur de Louis XV. 301
XXXIII. Strasbourg. Chateau des cardinaux de Rohan. 305
XXXIV. Chœur de Marmoutier 313
XXXV. Strasbourg. Cour du musée Alsacien 317
XXXVI. Frontispice dessiné et gravé par J. M. Weis pour la relation des fêtes données à Strasbourg en l'honneur de Louis XV[1]. 339

[1] L'encadrement et le cul-de-lampe de la couverture sont des compositions de J. M. Weis pour le même ouvrage.

INDEX

DES NOMS DES VILLES, VILLAGES ET CHATEAUX D'ALSACE CITÉS DANS LE VOLUME

Altkirch, 201.
Altorf, 288.
Ammerschwihr, **57-59**.
Andlau, 289, 311.
Birkenwald (château de), **87-89**.
Bischwiller, 322.
Bœrsch, **145-148**, 150.
Bouxwiller, 206.
Bueswiller, 127, 129, 156.
Bühl, 38.
Colmar, 25, 27, 28, 31, 33, **41-56**, 57, 59, 63, 65, 68, 69, 70, 167, 183, 190, 197, 198, 289, 290, 291, 304, 309, 321, 328.
Dambach, 94.
Ebersmunster, 288, 289.
Elsasshausen, 241.
Ensisheim, **25-26**, 309.
Ettendorf, 127.
Ferrette, **201-216**.
Frœschwiller, 240, 247.
Guebwiller, 31, **33-37**, 52, 289, 291, 292.
Haguenau, **217-221**, 222, 224, 244, 303.
Hohkœnigsbourg (château de), **73-76**, 320.
Herrenstein (château de), 105.
Isenbourg (château de), 27.
Issenheim, **28-33**, **51-56**.
Kaysersberg, 57, **59-60**, 94.
Klingenthal, 83.
Lautenbach, 40.
Logelbach, 166.
Luppach, **206-210**, 216.
Luttenbach, 67.
Marmoutier, **86-87**, 220, 222, 288, 289, 305, 310.
Martinsbourg (château de), **183-198**.
Morsbronn, 240.
Mulhouse, **7-24**, 25, 41, 50, 99, 207, 304, 306, 322, 323.
Munster, 70.
Murbach, 33, 34, **37-40**, 288, 291.

Neubourg, **221-224**, 287, 288.
Neuwiller, **105-108**, 287.
Niederbronn, 243.
Niederaslach, 288.
Niedermunster, 156.
Oberbronn, 243.
Obermodern, 127, 129.
Obernai, **83-84**.
Ottrott, **152-154**.
Reichshoffen, **240-247**.
Riquewihr, 57, **60-64**, 65, 70, 308.
Rœdersheim, 31.
Rosheim, **141-145**.
Rouffach, **27-28**, 31.
Saint-Jean des Choux, **89**.
Saint-Léonard, **148-152**.
Sainte-Odile, **77-83**, 149, 151, **154-159**, 163, 165.
Saverne, **85-86**, 88, 94, 243, 257, 268, **279-287**, 326.
Schalkendorf, 127, 129, 130.
Schlestadt, **70-73**, 74, 308, 320.
Soultz-sous-Forêts, **225-239**.
Steinbach, 35.
Strasbourg, 5, 28, 31, 35, 42, 56, 64, 65, 85, 91, 100, 103, 124, 127, 134, 135, 138, 140, 146, 148, 167, 219, 236, 244, 246, **256-279**, 281, 291, **293-302**, 304, 306, 308, 311, 312, 321, 322, 327, 328, 329, 336.
Thann, 308.
Walbourg, 219.
Wettolsheim, 183, 198.
Wœrth, 240.
Wissembourg, **111-126**, 218, 220, 235, 236, 245, 246, 294, 295, 304, 308, 310, 320, 322.
Zillisheim, 103.

TABLE DES MATIÈRES

Avant-propos 1

PROMENADES EN ALSACE

1903

I. Mulhouse 7
II. Ensisheim. — Rouffach. — Issenheim. — Guebwiller. — Murbach. 25
III. Colmar 41
IV. Ammerschwihr. — Kaysersberg et Riquewihr. — Voltaire en Alsace. — Schlestadt. — Hohkœnisbourg. 57
V. Sainte-Odile et Obernai 77
VI. Saverne. — Marmoutier. — Birckenwald. — Saint-Jean-des-Choux 85
VII. L'Alsace en 1903 90

1904

I. Wissembourg 111
II. Une excursion aux environs de Strasbourg. — La tradition alsacienne. 127
III. Vers Sainte-Odile 141

1905

Au service de l'Allemagne, par M. Maurice Barrès . . 163

1906

Le château de Martinsbourg. — Alfieri et la comtesse d'Albany 183

1909-1910

I. Ferrette. 201
II. Haguenau et Neubourg. 217
III. Soultz-sous-Forêts. 225
IV. Le château de Reichshoffen. 240

NOTES SUR L'ART DU DIX-HUITIÈME SIÈCLE EN ALSACE

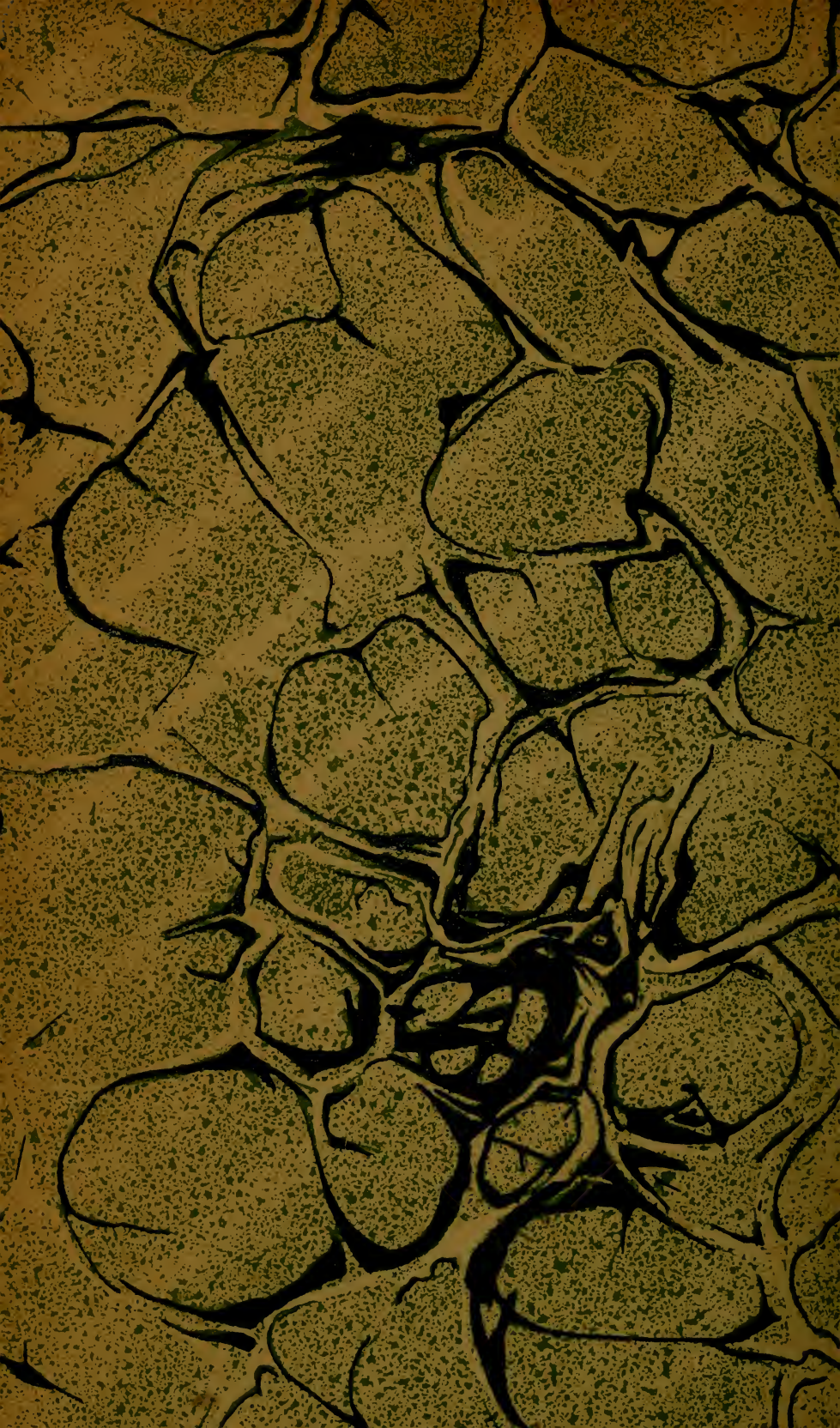
Notes sur l'art du dix-huitième siècle en Alsace. . . . 251
I. Les châteaux des cardinaux de Rohan 256
II. Eglises et monastères 288
III. Les fêtes publiques 293
VI. Les villes d'Alsace. 303

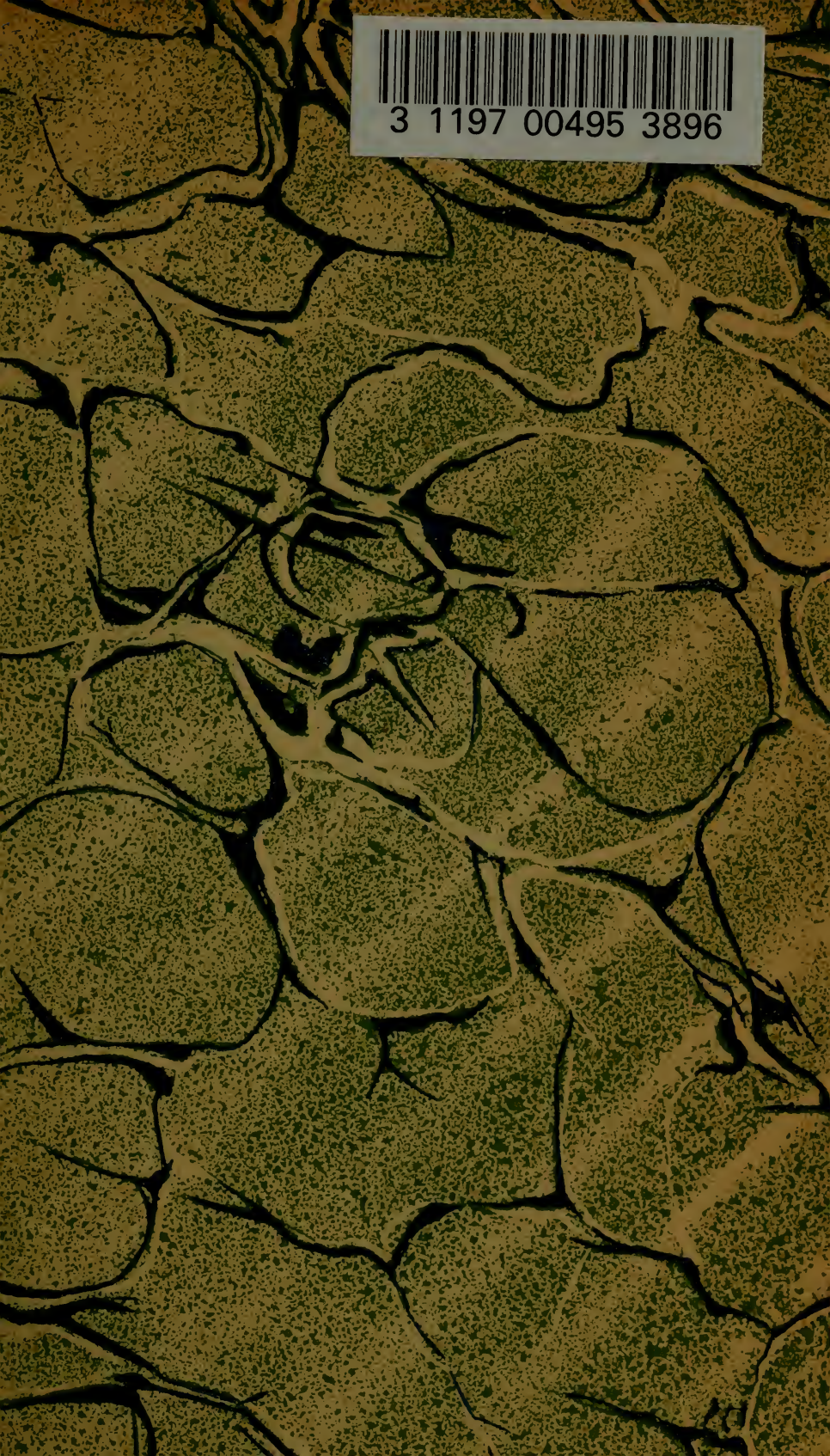
L'ALSACE EN 1910

L'Alsace en 1910. 317

Index des noms cités. 339

ÉVREUX, IMPRIMERIE CH. HÉRISSEY, PAUL HÉRISSEY, SUCC^r





3 1197 00495 3896